



Femmes secrètes

Ania Oz

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FEMMES SECRÈTES

Ania Oz



Ania Oz

Femmes
secrètes

ÉDITIONS FRANCE LOISIRS

1.

Nous nous installâmes au début de l'été en face de cette boutique de dessous chic, rue Girardet. Elle occupait un angle à l'exacte perpendiculaire de nos trois fenêtres sur rue, dont celle de mon bureau. Si bien que je ne pouvais manquer aucune entrée ni aucune sortie, dès lors que j'avais décidé de m'abîmer dans la contemplation béate des jupes et des talons qui poussaient sa porte vitrée. Néanmoins, nous occupions un étage suffisamment élevé, le troisième, pour qu'il me fût difficile, une fois la cliente ayant franchi le seuil, d'observer le détail de ses déplacements à l'intérieur du magasin. La suite prouverait que cet inconvénient n'en était pas vraiment un. Car je n'avais d'autre choix que de les imaginer, toutes celles qui pénétraient là.

Le soudain engouement de Cyprie – je l'appellerai ici ma femme, bien que nous ne soyons pas mariés – pour Nancy demeurerait pour moi un mystère. De même que ce besoin impérieux de s'y installer. Après tout, nous n'y avions aucune attache particulière, ni amicale ni familiale. Certes, il est entendu que je pouvais pour ma part travailler n'importe où, pourvu que je dispose d'assez de calme pour écrire, d'un bureau de poste à proximité et d'un accès au réseau informatique pour échanger avec mes clients, éditeurs. Mais ce n'était pas son cas à elle, nez de profession. Tous les parfumeurs ou presque sont concentrés dans la capitale, d'où ils distillent leur jus odorant dans le monde entier.

Elle s'épuisa donc très vite dans d'incessants allers-retours en train, dont jamais elle ne se plaignit. C'était selon elle un sacrifice qu'elle faisait de bon gré, pour nous offrir le confort d'une vie plus douce, hors de Paris. « Tu seras plus au calme pour travailler », argua-t-elle avec conviction. Elle disparaissait ainsi tout ou partie de la semaine, pour me revenir le vendredi soir, épuisée mais heureuse de retrouver son havre dont j'étais selon elle l'élément le plus doux, point essentiel de son amarrage.

Notre départ s'était organisé en moins d'un mois. Elle avait tout pris en charge, à commencer par la location de cet appartement trop vaste pour nous, cinq grandes pièces, pour une somme dérisoire, même au regard des tarifs locaux. Outre ses qualités intrinsèques évidentes, ne serait-ce que sa situation idéale dans le centre-ville, à deux pas de l'Opéra et des rues commerçantes, ou la hauteur vertigineuse de ses plafonds, il offrait ce bonus que je repérai

aussitôt : son point de vue sur l'angle des rues Girardet et Bailly.

Elle se serait appelée *Top Lingerie*, *Dessus Dessous* ou même *Mutines*, je n'aurais sans doute pas été conquis comme je le fus dans l'instant. Mais cette enseigna était beaucoup plus que la promesse de soieries fines, de dentelles ajourées, de soupirs étouffés au moment d'ajuster la bretelle d'un soutien-gorge ou l'élastique d'un porte-jarretelles. Cela allait bien au-delà de l'exiguïté fascinante des cabines ou du crissement crispant du nylon sur des jambes imparfaitement épilées. Pour ressentir cela, il me suffisait de traîner le samedi après-midi avec Cyprie dans le rayon sous-vêtements des grands magasins, le regard détaché et discrètement fureteur, l'oreille aux aguets. Ingénu juste assez pour provoquer, de temps à autre, de menus incidents : « Oh pardon, je suis désolé, je croyais que c'était la cabine de ma femme. »

Femmes secrètes, elle, me donnerait à voir tout ce qu'elles m'avaient toujours dissimulé. Tout ce qui, chez elles, me demeurerait inaccessible, enfoui sous leurs sourires, leurs ruses et leurs multiples artifices. Enfin, j'avais envie d'y croire.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

Elle s'était collée à mon dos, déjà prête pour la nuit, une chemise de nuit à même la peau. Pas le genre de nuisette affriolante comme il s'en vendait en face aux femmes sophistiquées, toujours en jupe et talons hauts, qui fréquentaient le lieu. Un modèle en coton blanc, tout simple, plus empreint d'adolescence que de féminité accomplie.

— Rien. C'est la boutique de lingerie...

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je suis toujours surpris par ces magasins qui laissent leurs lumières allumées à l'intérieur, après la fermeture. Tu trouves pas ça bizarre ?

— C'est pour mieux t'attirer le jour, mon enfant, elle souffla à mon oreille dans un sourire.

L'éclairage à contrejour découpait la silhouette des mannequins dans la vitrine mais, mêlé à celui des réverbères en provenance de la rue, il estompait la cassure nette du cou sans tête et permettait d'attribuer le visage voulu à chacune de ces créatures en tenues légères. Alignées sagement. String et balconnet juste à côté de guêpière et culotte.

Je repensai aux portraits publiés dans la presse le matin même. Ceux de jeunes femmes, toutes disparues à Nancy et ses environs dans les derniers mois. Toutes plutôt attirantes. Déjà six. Sans compter les éventuelles autres, non encore déclarées.

Bien présente, bien vivante, ma femme vint se glisser entre la vitre et moi. Son corps chaud et menu, fin et doré, se lova dans le faible interstice. L'espace était si faible que ses petits seins se trouvaient comprimés contre mon torse. Je ne lui avais jamais fait le reproche de sa poitrine modeste, tant il

est vrai qu'elle avait le téton réactif, presque fébrile, et qu'un rien suffisait à gonfler celui-ci bien au-delà de la rondeur qui le supportait. Je plongeai une main entre ses cuisses et constatai qu'elle était déjà humide. Ça non plus, je ne pouvais lui en faire grief. Cyprie portait bien son nom, dégoulinant d'un jus épais, presque collant, au moindre contact entre nos corps dénudés. Elle s'ouvrit facilement sous mon majeur inquisiteur, les parois de son sexe palpitant en cadence autour de mon doigt dressé en elle. Elle l'aspirait d'abord dans ses profondeurs, avec autorité, puis le laissait glisser vers l'ouverture, à la lisière d'elle-même, là où sa présence agaçait encore mieux ses sens. À peine si j'avais besoin de le bouger pour frotter cette pastille râpeuse qui lui donnait tant de plaisir. G comme Grognements. G comme gratte-moi là.

Deux ans plus tôt, pourtant...

— Un sexologue ?! Je ne comprends pas...

— Eh bien, tu comprendras quand on le verra.

Il y a des choses que je ne parvenais pas à lui dire, et que je pensais ne pouvoir déballer que devant un tiers, un professionnel, un homme de l'art, rompu aux aléas du couple. Oreille neutre pour sexes (trop) impliqués. Je me trompais. Je m'illusionnais.

Le fait est que, pas plus à lui qu'à elle, je ne parvins à exprimer la raison de mon insatisfaction chronique. Comment leur dire que, une fois en elle, je ne ressentais rien, ou presque ? Que la plupart du temps elle venait avant moi, et que j'éjaculais en elle « à blanc », sans réel plaisir, ou que je simulais mon orgasme pour abrégé la séance ? Que nos effusions me semblaient si fugaces et, pour tout dire, si tristes, que je reculais sans cesse le moment d'y sacrifier de nouveau ? Comment leur faire comprendre que tout ça, aussi frustrant cela fût-il, n'était pas grand-chose au regard de ce qui me manquait le plus cruellement dans notre relation : un quelconque érotisme. Que ce n'était pas tant le pendant qui me gênait que la béance de l'après, et plus encore celle de l'avant, dépourvu de tout rituel, exempt de tout décorum, qui créaient en moi ce vide douloureux.

Comment leur avouer, enfin, suprême et cruel paradoxe, que je désespérais de trouver dans ses sécrétions si abondantes le parfum que j'avais aimé avec passion chez l'une des mes anciennes maîtresses. Comble pour un nez, ma femme, elle, n'avait pas d'odeur.

Je glissai mon sexe là où mon doigt s'était immiscé le premier, agrippant ses cuisses, pressant ses fesses contre le double vitrage. La fraîcheur du verre la repoussa un instant vers moi. Je bandais sans réelle conviction. J'étais plus excité de son envie manifeste que par mon propre désir.

Cette fois, au moins, je trouvai un subterfuge pour pimenter l'échange, une ruse à trois étages. Convoquant le visage de chacune des disparues, je le projetais sur les mannequins de la vitrine. À l'Asiatique cet ensemble noir et

transparent ; à l'Orientale cette débauche de dentelle blanche et ajourée ; à une grande blonde, athlétique et charnue, les tons nacrés d'un caraco soyeux. À chaque changement, je sentais le con de Cyprie se modeler en fonction de sa nouvelle propriétaire, toute temporaire, soudain plus profond, plus élastique ou plus timide, plus tonique ou plus avide. Les rotations se faisaient de plus en plus vite. Black, Asiat, blonde, rousse, brune, Beur. Et encore black, Asiat, blonde, et ainsi de suite, en boucle, carrousel où les bouches entrouvertes et les yeux mi-clos tendaient à se confondre. Je me demandais dans lequel d'entre eux j'allais venir. Laquelle de ces chimères en lingerie j'aurais fini par baiser. Toutes, peut-être. C'était sans doute ce qui parvenait à m'émoustiller. Mais si j'avais dû ravir l'une d'entre elles, et une seule, la séquestrer pour en jouir d'un usage exclusif, laquelle aurais-je choisie ?

— Continue, continue...

La voix de ma femme, son souffle dans mon oreille, me ramena à l'instant présent. À son ventre écrasé contre le mien. Unique.

Pourquoi aimais-je si mal un corps que je trouvais si beau ? Cyprie avait la grâce d'une jeune fille, la nuque d'une gazelle, les fesses d'une vierge. Cette pâleur affolante parsemée ici et là de grains sombres, presque bleutés, qui exaltaient plus encore la finesse et la transparence de sa peau. Je ne me lassais pas non plus de regarder de profil ses seins si menus, deux gourdes auxquels j'aurais pu éternellement m'abreuver. Sa vulve même, délicatement ourlée, fendue avec grâce, avait les traits de la perfection. Elle m'eut laissé photographier sa chatte que je l'aurais encadrée.

Les neuf années que nous avions passées ensemble ne l'avaient presque pas atteinte. Et si je devais admettre qu'un voile un peu lourd, un peu épais, avait légèrement terni la gracilité de sa silhouette, j'appréciais plus encore cette version d'elle-même, où la lutte entre la légèreté et l'inévitable pesanteur culminait dans une bataille passionnante. J'avais beau en connaître l'issue, j'observais chaque passe d'armes entre Cyprie-la-jeune et Cyprie-la-mûre avec un intérêt constant. Suspendu à l'instant où tout basculerait.

Son petit jappement final me surprit. Son plaisir n'était jamais explosif. Comme ses gestes d'amour, il était contenu, presque réprimé. Compacté dans un feulement doux, tout juste perceptible. Elle se contracta contre moi, recroquevillée comme une sorte d'animal marin, si bien que son bassin expulsa mon sexe, aussitôt flaccide. Je n'étais pas venu.

Dès le dimanche soir, elle repartait par le train de dix-neuf heures, non sans avoir sacrifié à de longues embrassades sur le quai, jusqu'au dernier coup de sifflet, dans une ronde lelouchienne que je trouvais ridicule.

Je profitais ensuite de mon célibat imposé pour aller seul au cinéma, à deux pas de la maison. D'autres fois, je traînais en ville, ponctuant ma balade d'arrêts dans tel ou tel bistrot, chaque fois étonné de trouver le centre aussi désert, abandonné par ses riverains au profit des forêts voisines. Ici, les

dimanches étaient invariablement sinistres.

Je ne connaissais pas grand monde à Nancy. Et comme j'y passais seul mes semaines, studieusement enchaîné à mon clavier, tout le jour, les occasions de socialiser m'étaient rares.

Néanmoins, à force de prendre mon café du matin au Grand café Foy, tout proche, j'avais mollement sympathisé avec un journaliste de la presse locale. Un courriériste grisonnant et fatigué, qui rédigeait l'essentiel de ses articles avachi sur une banquette, un verre de blanc à demi-plein constamment planté devant lui. Prompt à la discussion de comptoir.

— Elles sont jolies...

J'avais désigné la galerie de portraits des disparues, en une de sa gazette.

— Hum, admit-il entre deux hoquets. Pas mal, en effet... Mais ce n'est pas le plus troublant, dans cette histoire.

— Ah bon ? Je jouai le jeu de la curiosité. Et c'est quoi ?

— Elles sont toutes mariées.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça a de si singulier ?

— D'habitude, les filles qui se font enlever sont des gonzesses qui courent les boîtes ou les bars de nuit. Des filles qui vivent seules, parfois des mères célibataires. Bref, des femmes qui prennent des risques... pas des bourgeoises qu'un mari et des enfants attendent à la maison.

— Vous en déduisez quoi ?

— Rien de particulier... Si ce n'est que le type qui fait ça aime les femmes mariées.

La police avait en effet avancé la thèse d'un criminel en série, tant les points concordants abondaient. Mais on ne pouvait pas encore parler de tueur, car aucun corps n'avait été retrouvé, depuis que la première d'entre elles s'était volatilisée. Ces femmes sortaient de chez elle, prétextant une course, qui plus est en plein jour, aux heures ordinaires d'ouverture des magasins, quand les rues commerçantes grouillaient encore de monde, et elles ne revenaient jamais. C'était aussi bête que cela.

— Ce qu'on sait, en revanche, ajouta-t-il, dans le but évident de piquer mon intérêt, c'est que toutes ont été vues pour la dernière fois dans notre quartier.

— Ici ?

— Disons dans le périmètre.

Le coin n'avait pas la réputation d'un coupe-gorge. Très loin des environs de la gare, de leurs saunas échangistes et de leurs bars louches. Entre l'Opéra, les brasseries cossues, les innombrables salons de coiffure et d'esthétique, les spas et les boutiques de luxe de la rue Stanislas, les occasions de soustraire ici une femme au cours normal de ses emplettes étaient limitées. D'ailleurs, les commerçants connaissaient bien les élégantes habituées, si ce n'est par leur nom, au moins de vue. On ne pouvait pas s'évaporer aussi facilement, l'aurait-on voulu. Inconvénient – et, en l'espèce, avantage théorique – de la vie de province.

— Y'a des suspects ?

— Non, pas pour l'instant. Les flics n'ont pas la queue d'une piste. Aucune de ces dames n'avait d'amant ou de fréquentation louche. Que des petites ménagères bien rangées. Pas plus salopes que votre femme ou la mienne... Enfin, sauf le respect que je dois à vot' dame.

— Et les maris ?

— Des notables au-dessus de tout soupçon. Aucun motif réel de zigouiller leur rombière. Enfin..., réitéra-t-il, pas plus que ceux qu'on a tous.

Je brûlais de lui poser la question qui m'avait traversé quand je pilonnais Cyprïe contre la baie vitrée de mon bureau. Mais nous n'étions pas assez intimes, lui et moi.

— Laquelle vous auriez choisie, vous ?

Qu'il m'ait ainsi coupé l'herbe sous le pied me laissa un instant sans voix.

— Je ne sais pas... Je vous l'ai dit, je les trouve toutes mignonnes.

— Je vois, monsieur est un gourmand. J'étais comme ça, avant, moi aussi. Et puis ma femme a fini par me coincer.

Il avait cru qu'on partageait le même donjuanisme, la même infidélité chronique, et je ne fis rien pour le détromper. Après tout, c'était plutôt flatteur. Et je n'allais pas me vanter d'être resté fidèle à une femme qui ne me faisait pas jouir. Lâche, mais pas tout à fait dépourvu de cet orgueil de mâle, qui prévaut pour l'essentiel dans les confessions entre hommes.

— Vous avez divorcé ? Je lui demandais pour éviter d'en revenir à moi.

— Pas encore. Mais elle est partie. Je ne sais même pas où elle est... Si ça se trouve, elle s'est fait chopper par l'autre malade, elle aussi !

Je n'arrivais pas à savoir si la perspective l'angoissait, ou si cela l'excitait. Peut-être un peu des deux. Peut-être même était-ce lui, le malade. Qui sait ?

2.

Mes semaines sans Chyprie s'organisaient toujours de la même manière, chaque jour semblable en tous points aux autres : dormir, écrire, manger, écrire, manger, dormir. Les variations infimes de mon quotidien portaient moins sur mes actes proprement dits que sur l'état d'esprit, livré aux digressions salaces qui m'occupent à temps presque plein, dans lequel je les réalisais. À dire vrai, j'avais bien du mal à me concentrer sur ma tâche du moment – un dictionnaire des amoureux et des amoureuses de la littérature – tant les visages des disparues, désormais familiers, s'imposaient à moi à tout instant. À la maison comme au-dehors. Dehors, surtout. Je les voyais partout, sur toutes ces figures anonymes que je croisais. Néanmoins, elles n'étaient plus de vulgaires projections comblant les trous de mes fantasmes, mais bien des partenaires à part entière, avançant mes appels, s'invitant dans les contextes les plus inhabituels, les situations les plus incongrues. Toujours vêtues des mêmes froufrous affriolants, piochés dans la vitrine d'en face.

Peu à peu il me semblait que ces « femmes secrètes » – là n'avaient pour moi de mystérieux que l'identité de leur ravisseur. Hormis ce détail, qui gardait certes son importance, l'énigme qu'elles constituaient se déchirait peu à peu. Dorénavant, où qu'elles fussent, elles vivaient en moi.

C'est en songeant à elles que je m'octroyais par exemple, chaque matin, ma petite paluche de onze heures, puis à nouveau dans l'après-midi, autour de dix-sept heures, à distance raisonnable de la fenêtre ou bien protégé pas les vantaux mi-clos des volets intérieurs.

À la faveur d'une panne de courant, qui me força à l'inactivité durant près d'une heure, je décidai de rapprocher mon bureau au plus près de la baie vitrée qui donnait sur la rue. Ainsi, dès la reprise, je pus passer de mon écran à la vue plongeante sur la boutique adjacente, ceci en un battement de cils. Le va-et-vient n'était pas inconfortable. Je m'y fis très vite. Deux lignes, un coup d'œil : deux lignes, un regard à la dérobée.

Au bout d'une journée, malgré l'angle défavorable, je parvins à distinguer le personnel de la boutique de sa clientèle. La patronne était probablement cette grande femme rousse, dans la quarantaine, toujours très apprêtée et

couverte de bijoux clinquants, grands bracelets de métal autour des poignets, dont je supposais qu'ils tintaient au moindre mouvement. L'assistaient en permanence une brune un peu boulotte aux seins insolents et, par intermittence, sa jumelle blonde ou tout comme. Moi qui supposais qu'une vendeuse de lingerie se devait de ne pas complexer les acheteuses, affichant pour ce faire des mensurations moyennes, humblement avachies, j'en étais pour ma théorie. Ces trois femmes incarnaient le 42 épanoui, claironnaient le bonnet D triomphant, respiraient la joie d'arborer de telles formes et de proposer des modèles qui les magnifiaient. Leur ballet doux et silencieux, sous-vêtements soyeux en mains, me fascinait. Par chance, la caisse était collée à la vitre, du côté de la rue Girardet. Si bien qu'à chaque transaction, je pouvais apercevoir la rousse de profil et l'une de ses auxiliaires de trois quarts ou de face.

Mais les affaires de *Femmes secrètes* n'étaient pas très florissantes. On ne se bousculait guère à l'intérieur. Si elles vendaient trois ou quatre articles par jour, jusqu'à six les samedis, jour d'affluence de la semaine, c'était bien là le bout du monde. La faute aux modèles proposés, trop élitistes ? Aux marques référencées, trop luxueuses ? Ou encore à la décoration délicieusement surannée, qui repoussait sans doute les femmes plus jeunes, habituées à se fournir en culottes à petit prix, à la volée, dans les linéaires des supermarchés voisins ?

Ces repères posés, je me mis à observer celles, plus rares, qui se risquaient là. Toutes des femmes soignées. Aucune au-dessous de trente ans. Aucune en jeans. Le genre de femmes qui peuvent se soucier de leurs dessous en plein après-midi, sans avoir à courir pour réintégrer un quelconque bureau ; et passer là plus d'une heure à essayer diverses parures, sur les conseils avisés de la vendeuse, tendant par instant une main hors de la cabine, dans un geste à la limite du dégoût, pour restituer à qui de droit l'ensemble inadéquat.

Qu'est-ce qu'elle fabrique... ?

Une brune longiligne, aux jambes interminables, campait là depuis trois bons quarts d'heure, invisible depuis qu'elle était passée derrière le rideau de velours pourpre. L'après-midi touchait à sa fin et l'heure de la fermeture approchait. Gros-seins-bruns rangeait déjà les derniers cintres sur les portants, tandis que gros-seins-blonds remportait dans la réserve les boîtes déballées pour rien, au cours de la journée.

Puis Madame-la-rousse a agité sa breloque, donnant à ses employées le signal du départ, désormais seule avec sa cliente. Là où j'ai commencé à trouver la situation louche, c'est lorsqu'elle a plongé le magasin en mode « éclairage de nuit », avant de se diriger à son tour vers la sortie, trousseau de clés en main, son sac en cuir sur l'épaule, visiblement prête à boucler la boutique.

Et la cliente ! je m'écriai pour moi-même. Elle oublie sa cliente !

Mais, pas plus dans la minute qui suivit que dans les heures que je passai à fouiller du regard le magasin, jusque tard dans la nuit, la moindre vie ne se manifesta dans la cabine d'essayage. Ni aux alentours de la caisse ni même dans les rayons, plus au fond, là où mon regard était soumis à cette contrariante géométrie qui brisait son élan. La grande brune avait-elle été victime d'un malaise ? Devais-je appeler les pompiers ? J'étais si nerveux que j'en oubliai de dîner, incapable de quitter la vitrine des yeux.

Vers minuit, comme la rue me paraissait déserte, j'optai pour une excursion au pied de mon immeuble. Une fois devant le porche, je n'avais qu'à traverser les quelques mètres de la rue Girardet, une voie en sens unique et plutôt étroite, pour me pointer à l'entrée de *Femmes secrètes*. Comme je m'y attendais, la porte vitrée était verrouillée en deux points, en haut et en bas, et je me gardai bien de trop l'agiter, de peur de déclencher une possible alarme. À l'intérieur, la lumière était moins vive que dans mon souvenir. Et, détail peu rassurant qui m'apparut clairement, à cette distance, les rideaux des trois cabines étaient écartés, laissant entrevoir trois boîtes parfaitement vides.

C'est pas possible ! Elle est passée où ?

Exceptionnellement, Cyprie n'était pas rentrée à Nancy ce week-end-là. Un salon des parfumeurs à préparer, ou quelque chose dans ce goût-là, la retenait à Paris. Et comme nous étions samedi soir, il n'était pas question de pénétrer dans la boutique avant le lundi matin. Non, d'ailleurs, le lundi après-midi, car elle était de ces commerces de province qui respectent encore la traditionnelle fermeture de début de semaine, au moins jusqu'au midi.

Quant à mon ami le journaliste, je ne connaissais ni son nom ni son adresse, et encore moins son numéro, et le *Grand café Foy* pratiquant le repos dominical, je ne le reverrais pas lui non plus avant le surlendemain.

Je remontai donc chez moi, bredouille, penaud et pas vraiment rassuré. Un sommeil agité, entrecoupé de rêves étranges, s'ensuivit.

La marchande rousse y défilait dans toutes les parures de sa boutique, au milieu de mon salon. Mais, au lieu de dissimuler ses charmes à chaque changement, elle les exposait à mes yeux avec un naturel tout à fait décomplexé. Je pouvais apprécier la pesanteur harmonieuse de ses seins, le rapport parfait entre la largeur de ses hanches et l'étroitesse de sa taille, les reflets auburn de sa toison et mille autres détails qui me donnaient d'elle une irrésistible envie.

Pourtant, ses sourires équivoques me tenaient à distance. Quelque chose en elle m'en imposait. Je restais cloué dans mon fauteuil, comme écrasé par un poids invisible. Une chose singulière se produisit alors. Tout en conservant cette distance entre nous, elle entreprit des mouvements fort explicites, semblables à ces danses qu'on pratique dans les boîtes de nuit de Dakar ou d'Abidjan. Son postérieur tendu dans ma direction, cambrée à l'extrême, elle abaissait et remontait ses fesses comme si elle s'était empalée sur mon membre. Et, bien qu'elle fût à plusieurs mètres de moi, je ressentais l'étreinte

chaude de son sexe aussi précisément que si elle m'avait chevauché pour de bon. Je gonflais en elle un peu plus à chaque aller-retour de son piston soyeux. Elle se mouvait sur un rythme si lent, si maîtrisé, que mon gland avait le temps de capter chaque détail, chaque variation de texture, là où elle était aussi douce et délicate que les étoffes qu'elle vendait. Comme je n'en pouvais plus, menaçant d'exploser en elle dès la prochaine vague, elle se retira tout à fait, enfila une robe légère à la hâte et sortit de la pièce dans un éclat de rire.

Le dimanche, je repris mon poste d'observation, disposant autour de moi, à portée de main, tout le nécessaire afin de ne pas le quitter, ne serait-ce qu'un instant. Une bouteille d'eau vide me servirait de pistolet, pour me soulager.

Je l'ai déjà dit, les dimanches sont particulièrement morts, dans cette ville. Pas âme qui vive sur les trottoirs du centre-ville, pourtant si encombrés le jour précédent. Fixer le morceau de trottoir en face de l'appartement, à l'affût de la moindre activité, entrée ou sortie, confinait à l'ennui total. Eut-on été un samedi, la variété des passants m'aurait distrait. Mais là... Tout juste un riverain ou deux partis en mission pour dégouter une boulangerie ouverte. Puis, dans l'après-midi, une poignée de poussettes dirigées d'une main molle par des promeneurs indolents, en proie aux vapeurs de la digestion du poulet, du fromage et des gâteaux. Quand le jour commença à décliner, je n'avais encore noté aucun signe de vie, ni à l'intérieur ni aux abords de l'échoppe. Il n'y avait donc qu'une hypothèse valable : la grande brune de la veille avait purement et simplement disparu.

Vers deux ou trois heures du matin, au bord de l'épuisement, je renonçai enfin à ma vigie, non sans avoir disposé sur un trépied mon caméscope numérique braqué en direction de la porte vitrée. L'autonomie d'enregistrement n'excédait pas les 240 minutes, ce qui me laissait juste le temps d'un somme. Pour plus de sûreté, je calai mon réveil sur sept heures.

Au matin, sur la bande comme dans la rue : toujours rien. Mon compte-rendu au journaliste, autour d'un café-croissant bienvenu, fut expéditif.

— Je vous jure ! Elle est entrée samedi soir et elle n'en est pas ressortie.

— La boutique ouvre à quelle heure ?

Il désigna celle-ci d'un haussement de sourcils. Pour être sûrs de ne rien manquer, nous nous étions installés en terrasse, à la table la plus proche de la chaussée, ouvrant ainsi un angle suffisant pour jouir de la vue.

— Aujourd'hui. À 14 heures.

— Vous vous voulez qu'on y aille ensemble ?

— Deux hommes dans une boutique de lingerie... ça va faire bizarre, non ?

— Hum... Peut-être.

J'avais beau savoir que, chez tout reporter qui se respecte, le doute est érigé en dogme, son scepticisme m'exaspérait. Les faits étaient là, têtus : une femme était entrée chez *Femmes secrètes* ; une femme avait disparu. Comme la Black, l'Asiat, la blonde, la rousse, la brune et la Beur en une de sa feuille

de chou.

— De toute façon, ne nous emballons pas. On sait comment ce genre de délires finissent.

— Délire ?! J'étais piqué au vif.

— Vous avez déjà entendu parler de la rumeur d'Orléans, n'est-ce pas ?

— Moui...

Souvenir vague, pieux mensonge.

— À la fin des années 60, à Orléans, une rumeur s'est propagée comme une traînée de poudre. Les gens prétendaient que dans plusieurs boutiques de lingerie de la ville, toutes tenues par des Juifs, des femmes étaient endormies et séquestrées au cours de leur essayage dans les cabines.

— Et alors ?

— Le bruit ne s'arrêtait pas là. Une fois enlevées, elles étaient soi-disant revendues à un réseau de prostitution international, à destination des Émirats et de certains pays d'Afrique noire. Ce que l'on appelait à l'époque la « traite des blanches ».

— Si vous parlez d'une rumeur... c'est que rien de tout cela n'était vrai ?

— Rien du tout. Aucune femme n'a jamais disparu chez l'un de ces bonnetiers. Aucun des cas de disparition de jeune femme restés irrésolus dans la région ne conduisait vers cette piste. Et pourtant, le bruit a fait le tour de France. Dans les décennies suivantes, on a retrouvé les mêmes racontars dans plusieurs grandes villes : à Lille, à Rouen, à Limoges, à Tours, à Toulouse... et même à Paris. Le pouvoir fantasmatique de cette histoire est si puissant qu'aujourd'hui encore vous trouverez des personnes pour vous soutenir qu'il « n'y a pas de fumée sans feu », et bla, et bla, et bla...

— Enfin quand même... Avouez que la coïncidence est troublante ! Six femmes disparues. Toutes dans le quartier. C'est vous même qui me l'avez dit.

— C'est vrai...

— Et une septième qui se volatilise quasiment sous mes yeux !

Il me dévisagea en silence, le regard en équilibre sur ses demi-lunes de presbyte.

— Vous n'allez pas me faire le coup de la trappe, quand même ?

— La trappe ?

— À Orléans, la rumeur voulait que les cabines soient équipées d'un système de trappe. À peine la victime était-elle entrée que le sol se déroba sous ses pieds, l'envoyant à la cave, où des complices la maîtrisaient et la droguaient. Supposément, bien sûr.

— Et pourquoi pas ?

Il ne répondit rien, les traits de son visage plissés comme ceux d'un vieux chien.

— Au fait... je changeai de sujet, votre femme ?

— Eh bien quoi ?

— Vous avez des nouvelles ?

— Non. Pas de nouvelles.

Comme pour combler ce vide, il tira de son portefeuille un portrait de son épouse, toujours sans un mot, et me le tendit un bref instant, juste le temps pour moi de constater à quel point celle-ci était ordinaire, une quadragénaire aux cheveux châains, aux traits épais, aux yeux légèrement globuleux. Peut-être sa manière à lui de dire qu'elle ne lui manquait pas tant que ça. Une marque de naissance – je fus frappé de sa ressemblance avec le tracé du littoral corse – frappait la naissance de son cou, du côté droit.

Je l'interrogeais par politesse, mais je ne pensais qu'aux cabines de *Femmes secrètes*. Il fallait que j'en aie le cœur net. D'une manière ou d'une autre, je devais inspecter par moi-même ces trois réduits occultés de velours pourpre.

Je me contins pour ne pas pousser la porte du magasin à 14 heures pétantes. Et attendis un bon quart d'heure avant de poser la main sur la poignée chromée.

La patronne était aussi plantureuse que dans mon rêve, vêtue d'une robe à fleurs très ajustée, en coton fin et moulant. Un parfum capiteux, aux notes orientales, cocktail de patchouli et de santal, irradiait tout autour d'elle, projeté un peu plus loin à chacun de ses gestes. Au contact de Cyprie, j'avais appris à apprécier l'aura que conférait un parfum, la manière dont il habillait celui ou celle qui le portait plus sûrement encore que ses vêtements.

— Bonjour monsieur. Je peux vous aider ?

— Oui... Non. Je...

Elle me sourit sans morgue ni moquerie. Elle avait sans doute l'habitude. La plupart des hommes entamaient sans doute leur visite chez elle par ces trois mots embarrassés. Les mettre en confiance faisait partie de son métier.

— Vous cherchez quelque chose pour madame ? Un ensemble, peut-être ?

— C'est ça... Un ensemble. Pour ma femme.

— Bien. Est-ce que vous connaissez ses mensurations ?

— Non... pas exactement.

— Elle est plus grande ou plus petite que moi ?

— Plus petite. Et plus... menue.

— D'accord. Et sa poitrine ?

— Plus menue, aussi.

Ses deux obus me sont apparus alors dans toute leur splendeur. J'avais bien du mal à ne pas les fixer. Je l'imaginai, le soir, quand elle se retrouvait seule dans le magasin, essayer chacun des soutiens-gorge avant de le mettre en rayon, marquant au fer de ses larges aréoles les étoffes délicates, élargissant les bonnets de ses globes généreux. Puis se caresser, d'une main passée sous sa jupe, les reins calés contre le comptoir, en songeant aux hommes qui profaneraient bientôt ces articles. J'avais du mal à croire qu'on puisse choisir un tel commerce par hasard. Il fallait forcément goûter la sensualité des matières, apprécier l'ambiguïté des formes et des transparences, érotiser le fait même de parer son corps de la sorte, pour élire cette activité plutôt qu'une

autre. Il fallait savoir emballer son propre corps, gigantesque paquet-cadeau, pour suggérer aux autres femmes le meilleur moyen de les embellir. Aurait-elle pu être boulangère – l'ampleur de ses formes y prédisposait sans doute – bouchère ou marchande de fleurs ? J'en doutais.

— Vous pensez qu'elle préfère le noir, le blanc ou qu'elle n'a rien contre un peu de couleur ? me tira-t-elle de ma songerie.

— Je ne sais pas. Je dirais plutôt du blanc.

— Parfait. J'ai une petite parure string-ampliforme très légère, très sexy, que je viens de rentrer. Je vais vous la chercher ?

— Oui, très bien.

Comme elle s'enfonçait dans l'arrière-boutique, séparée du magasin par un rideau de perles ajouré, je profitai de la vue sur son cul, aussi majestueux qu'en songe. Je revis un instant ses circonvolutions savantes autour de mon sexe, et chassai bien vite cette image pour refouler une érection naissante. Surtout ne pas penser aux sous-vêtements qu'elle pouvait porter à l'instant. Elle revint presque aussitôt, les bras chargés de trois grandes boîtes nacrées. Elle ne m'avait pas laissé le temps nécessaire à mon exploration. C'est pourquoi je rejetai ses trois propositions de soie et de dentelles sans même les avoir vraiment regardées, la renvoyant à sa réserve et à la recherche d'une parure dont je me fichais éperdument.

Cabine n° 1 : sol résistant et qui ne sonne pas creux. Parois idem.

Cabine n° 2 : un léger doute sur le miroir (sans tain ?). Mais non.

Cabine n° 3 : rien de plus suspect que dans les deux précédentes.

À mon retour dans l'espace de vente, je fus surpris de ne pas être pris en flagrant délit par la grande rousse. Elle n'avait pas reparu. Trois minutes plus tard, non plus.

— Madame ?

Aucune réponse à mon appel.

— Madame ? Tout va bien ?

D'un pas hésitant, je franchis le rideau perlé et débouchai sur une première pièce assombrie et très encombrée.

Personne.

Au fond, une porte entrebâillée laissait entrevoir plus de lumière. Je m'avançai jusque-là et glissai un œil dans l'interstice. Une seconde pièce. À peine plus vaste que la première. Je reconnus aussitôt les deux assistantes, Gros-seins-bruns et Gros-seins-blonds. Ou plutôt, un assemblage tête-bêche des deux jeunes femmes, dénudées jusqu'à la taille, accouplées à même la moquette défraîchie. Vues d'aussi près, elles ne se ressemblaient pas tant. Mais leurs proportions égales, leurs rondeurs complémentaires, leurs mains d'une même finesse dessinaient un tableau d'une belle harmonie.

La chevelure claire sur la toison sombre de l'autre, et vice versa, composait une figure équilibrée, où les rôles yin de l'une le disputaient aux gémissements yang de l'autre. Le nez et la bouche enfouis dans le sexe de leur partenaire, elles ondulaient de concert, aveugles et sourdes à ce qui aurait pu

se passer autour d'elles. De longues traces humides, blanchâtres par endroits, une écume qui fluait en continu, coulaient sur les cuisses éclatantes.

Par palier, la cadence s'accélérait. Les cris se faisaient plus aigus, plus présents. Elles semblaient rompues à l'exercice, car aucune d'elles ne cherchait à tirer l'orgasme à soi. Elles s'attendaient comme deux équipières dans une course cycliste, bien décidées à franchir la ligne ensemble. Ce point culminant ne tarderait plus. Le frémissement du sein de l'une, le creusement des reins de l'autre, les signes avant-coureurs se multipliaient. Leur jouissance à l'unisson aurait la beauté d'un exploit sportif, l'évidence d'un geste répété des milliers de fois à l'entraînement. Les yeux de la blonde se révulsèrent, comme pour donner à sa consœur le signal. Les deux corps s'arquèrent soudain, brusquement tétanisés, traversés par l'aiguille invisible du plaisir.

— Monsieur ?

La voix rousse dans mon dos manqua me faire défaillir.

3.

La tenancière avait fait comme si ses deux employées ne se roulaient pas, là, devant nous, dans le sexe et la cyprine, la langue enfournée dans la fente de l'autre. Elle s'était contentée, pour attirer mon attention vers elle, de me brandir un ensemble d'une dentelle si fine qu'elle en devenait transparente, m'invitant enfin à la suivre vers la caisse, d'un regard un peu canaille.

D'où émergeait-elle ? S'était-elle tenue derrière moi tout ce temps, me regardant les regarder, jouissant de mon trouble autant que de la vue sur les corps emmêlés ?

Pour ma part, j'étais si ému par le spectacle qui venait de m'être offert que j'en oubliai de regarder l'étiquette ou de vérifier la taille.

— Évidemment, si ça ne convient pas, « madame » peut revenir échanger, elle spécifia pour la forme.

Je me contentai de payer le montant demandé, exorbitant, et d'empoigner le petit sac en papier verni rose et rouge, embossé çà et là de grands pétales dorés, qu'elle me tendit du bout des ongles. Tout le temps que je traversai la boutique, jusqu'à la sortie, je sentais à mon tour ses yeux posés sur mes fesses. Cette femme-là ne devait pas être de celles qu'on conquiert. C'est elle, et elle seule, qui décrétait si un homme valait ou non la peine qu'elle le prenne pour amant. Au moment de passer la porte, je glapis un au revoir étouffé, sans me retourner. Et sans la regarder.

— Merci, monsieur. À bientôt ! lança-t-elle sur un ton doux et doux.

Bien sûr, j'évitai de rentrer chez moi directement. Je ne voulais pas qu'elle me voie franchir la porte verte, et qu'elle découvre aussi vite que nous étions voisins, proches ô combien. Je dévalai ainsi le bas de la rue Girardet jusqu'à la place Stanislas, bifurquai aussitôt à droite dans la rue Barrès, puis encore à droite dans la rue Lyautey, pour revenir dans ma rue par la petite rue Godron, coudée à son extrémité. Un tour de pâté de maisons qui devrait suffire à brouiller les pistes. Un dernier coup d'œil à travers la devanture, pour vérifier qu'elle ne scrutait pas le dehors, en direction de mon immeuble, et je m'engouffrai dans ce dernier, le souffle court.

Depuis mon perchoir au troisième étage – notre appartement était sis dans un ancien hôtel d'armateur, où chaque étage en valait bien deux – je constatai que l'activité de *Femmes secrètes* avait repris son cours ordinaire. Les vraies

fausses jumelles vaquaient en babillant, petites abeilles autour de la reine rousse, occupée au comptoir, les yeux rivés à son ordinateur.

Qu'était au juste cet endroit ? Un club de rencontres lesbiennes ? Un lieu où les élégantes des beaux quartiers venaient tromper leur mari et l'ennui entre elles, oubliant les heures dans des jeux de touche-pipi plus ou moins poussés ? Les cabines et l'arrière-boutique, loin d'abriter un trafic de chair fraîche, leur permettaient-elles d'accoler leurs chairs brûlantes ? Aucune des thèses que j'échafaudai alors ne me semblait tenir la route et, pourtant, je ne parvenais pas à me satisfaire de la version officielle. Celle d'une banale boutique de lingerie sur le déclin.

Je passai le reste de la journée à approfondir mes recherches en ligne sur la rumeur d'Orléans, incapable de consacrer mon cerveau en ébullition à mon travail, dont le retard accumulé commençait pourtant à devenir critique. La plupart des sites se contentaient de se faire l'écho de la légende urbaine dans sa version originale, sans donner plus de détails ou d'éléments susceptibles d'étayer ou d'infirmer cette histoire fantaisiste. Par ailleurs, les boutiques de lingerie suspectées à l'époque étaient toutes tenues par des hommes, et non des femmes, qui plus est des hommes juifs. Or, j'en prenais conscience maintenant, le nom imprimé en lettres d'or sur la vitrine – celui de la belle rousse ? – n'évoquait en rien un nom israélite, fût-il ashkénaze ou séfearade. Valérie Colin. Il fleurait bon sa Lorraine. Mais cela la mettait-elle hors de cause pour autant ? Ne pouvait-on supposer qu'à Orléans un vieux fond d'antisémitisme avait attribué à la communauté juive des faits imputables en réalité à des commerçants du cru, Orléanais de souche ? En chargeant de tels boucs émissaires, aussi attendus, aussi caricaturaux, ceux qui avaient colporté ces on-dit ne les avaient-ils pas disqualifiés de fait ?

D'un site à l'autre, je consultai à la fin un registre informatique des sociétés – une précaution que je prenais à chaque fois que j'entamais une collaboration avec un nouveau client, soucieux d'éviter les faisans et les insolvables. J'y appris que la SARL *Femmes secrètes*, créée à l'orée des années 2000, était bien détenue et gérée par une certaine Valérie Colin. Son dernier bilan n'était pas fameux, confirmant ce que j'avais supposé sur le faible volume de ses affaires, au vu de mes observations. À ce niveau-là, il était même surprenant qu'elle puisse encore rester ouverte, et plus encore s'offrir le luxe qui consistait à entretenir ses deux employées.

De quoi vivait-elle ?

Quand Cyprie m'appela en fin de journée, elle s'inquiéta pour moi. Elle me trouvait fatigué, absent, préoccupé. Elle me semblait au contraire bien guillerette. Car, bien qu'aucune règle ne le stipulât, un petit fond d'affliction était de rigueur dans nos dialogues, quand nous étions éloignés l'un de l'autre, histoire d'embellir par contraste nos retrouvailles.

— Tu as une drôle de voix.

— Je ne dors pas très bien.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as des soucis ?

— Non, non... J'ai un peu de mal à avancer sur mon dictionnaire, c'est tout.

On s'en doute, je ne lui touchai mot du sujet qui m'occupait désormais tout entier. Comment lui dire que c'est en baisant le fantôme des disparues, alors même que je jouissais en elle, que toute cette affaire s'était invitée dans mon esprit ?

— Prends un cachet.

— Tu as raison, je vais en prendre un.

J'en pris bien un, ça oui, mais pas le somnifère qu'elle me conseillait. J'avalai deux gélules d'un cocktail de vitamines, que le pharmacien de la place m'avait indiqué comme « idéal pour les raveurs qui souhaitent tenir toute la nuit ». Drôle de fête à laquelle je me préparais...

— Tu rentres le week-end prochain ?

— Oui, cette fois-ci, c'est bon. Ils voulaient que je reste pour installer le stand, mais j'ai dit que deux semaines de suite, fallait quand même pas pousser.

Se put-il que Cyprie ait un amant parisien ? Étrangement, jusqu'à cet instant, cette gaieté un peu forcée qui tintait dans le combiné, l'idée ne m'avait jamais effleuré. Mais, maintenant que j'y songeais, toutes ses décisions et son comportement des dernières semaines validaient cette hypothèse : le départ précipité pour Nancy, afin de m'éloigner ; ses semaines passées seule dans la capitale, livrée à elle-même ; son soudain regain de sensualité, elle qui s'était si facilement habituée à nos rapports espacés ; ce week-end de travail imprévu qui, je n'en doutais pas, en appellerait bien d'autres. Et puis, pour finir, cette bonne humeur affichée, persistante, en dépit des conditions difficiles qu'elle s'était elle-même imposées.

À quoi pouvait-il ressembler, lui ? Comment s'étaient-ils connus ? Et pourquoi avait-elle choisi cette solution bancale, si complexe, si épuisante, plutôt que de me quitter pour de bon ?

— Tu seras sage, hein, quand tu seras seul là-bas ?

Elle m'avait fait la morale en riant, assise sur mes genoux, quelques jours avant le grand départ. Le meilleur moyen, pensait-elle probablement que je ne prenne pas les devants en matière de suspicion. La meilleure défense...

Les instantanés d'une verge énorme, d'un gland grenu et violacé, me hantèrent toute la soirée, après que nous eûmes raccrochés. Je la voyais en gros plan contre la bouche rosée de Cyprie. Cherchant son chemin entre les lèvres grandes ouvertes, finement humectées et gonflées d'envie de ma femme. Perçant un cul qu'elle m'avait toujours refusé, déchirant les chairs, balayant sans retenue ce qu'elle avait toujours préservé. Ce n'est pas un homme qu'elle avait choisi, ce n'était qu'une bite, longue, épaisse, avide, féroce, priapique, qui venait l'empaler à tout propos. Comme un point de fixation sans lequel elle aurait chu, dépourvue de squelette, privée d'axe.

J'imaginai des litres et des litres de foutre, qu'elle étalait sur sa peau comme une crème de beauté. Je la voyais distiller un parfum à partir des odeurs intimes de cet homme, collectant de petites particules sur des touches de papier buvard, à même le sexe turgescent, les appliquant avec minutie sur le frein et sur tout le pourtour du gland, là où frémit la petite couronne de chair repliée, si sensible. Puis elle devait s'enivrer de cette fragrance, s'aspergeant de lui à longueur de journée. Sa vie sans moi était une orgie sans fin, c'était évident.

Et mes nuits passées à ma fenêtre d'un ennui mortel. Je renonçai même à la télévision, de peur de me laisser trop distraire et de manquer une entrée ou une sortie subreptice. Mes yeux ne devaient pas lâcher leur objectif. Alors j'optai plutôt pour la radio, en sourdine, me laissant bercer par les voix chaudes des animateurs noctambules, et leur programmation musicale à l'avenant. Beaucoup de jazz, un peu de classique, peu ou pas de rock. Malgré les pilules énergisantes, le sommeil rodait autour de moi comme un animal vorace, prédateur, décrivant des cercles de plus en plus serrés. Deux ou trois fois ma tête tomba pesamment vers l'avant, m'arrachant de justesse à l'hébétude. C'est au sortir d'un tel soubresaut que je perçus soudain une agitation inhabituelle.

Quelque chose bouge à l'intérieur...

Une silhouette fendait les rayonnages, trifouillait la serrure au ras du sol, puis se faufilait sur le trottoir. Même manège dehors pour boucler la porte vitrée.

C'est une femme !

Aucun doute possible là-dessus. Une femme plutôt petite, assez fine, les cheveux coupés à la garçonne. Pas de risque de la confondre avec la grande brune évanouie le samedi soir. Mais il y avait plus troublant encore. J'en étais sûr : à aucun moment, celle que j'avais sous les yeux n'était arrivée par cette issue au cours des trois jours précédents.

Alors comme ça, certaine femme entrait là et s'y dissolvait comme par enchantement, tandis que d'autres, qui débarquait d'on ne sait où, en ressortaient tout aussi mystérieusement. Qu'est-ce qui pouvait expliquer un tel tour de passe-passe ? Par quelle magie cet endroit avalait et recrachait des femmes, à chaque fois différentes ? Je l'envisageais comme un monstre, une matrice primordiale d'avant la féminité.

La petite brune aux cheveux courts remontait déjà la rue Bailly en trottant. Bien qu'il me fût impossible de m'en assurer à cette distance, j'avais la conviction qu'elle était nue sous ce trench de couleur crème, noué à la taille par une ceinture. Ni bas ni soutien-gorge, et surtout pas de culotte. Elle portait en revanche des talons hauts et, à chaque pas, imprimait à ses fesses un roulement ample et délicieux.

Ni elle ni l'autre, la grande bringue du samedi, ne figuraient dans la liste des disparues de Nancy, telle que diffusée par les autorités et la presse. J'étais également formel sur ce point.

Je m'attendais déjà à voir disparaître ma promeneuse dans les faubourgs de la ville quand, après une cinquantaine de mètres à peine, elle traversa la rue sans hésiter. À la hauteur d'une boutique de peluches, dont l'entrée était décorée le jour d'un immense nounours perché sur un tabouret de bar, elle entra dans un immeuble, d'une architecture plus récente que le mien, à cette heure assoupi à tous les étages. Deux ou trois minutes à peine s'écoulèrent avant qu'une fenêtre ne s'éclaire. La seule sur toute la façade.

C'est chez elle...

Encore quelques instants et son profil, aisément identifiable, se découpa en contre-jour dans le rectangle lumineux.

C'est pas vrai, elle habite là !

Elle laissa tomber le pardessus à même le sol, validant mon intuition sur la simplicité de sa tenue en dessous. Rien. Totalement nue. Vue d'ici, à la différence notable de ses cheveux coupés si court, elle ressemblait à s'y méprendre à Cyprie. Ce même postérieur haut et tendu. Cette cambrure affolante. Sur le devant, ces deux petites poires percées d'une tétine protubérante, dont l'élasticité spectaculaire lui permettait sans cesse de darder, offertes aux lèvres qui voulaient bien s'y pendre.

La bouche d'un homme, allongé l'instant d'avant, désormais sur elle, vint la téter avec ferveur. Il ne semblait pas contrarié qu'elle rentre aussi tard ni de se faire réveiller par elle. Au contraire. Il manifestait une joie de chiot, un peu brouillonne. C'est elle qui guidait ses gestes, elle qui le canalisait. Elle me faisait face, maintenant, sa peau blanche peinte d'un rayon de lune. Son amant coula contre le ventre et plongea son visage dans la toison que je devinai peu abondante. La femme agrippa ses cheveux et se mit à le diriger au creux d'elle, la tête renversée, les yeux clos, comme s'il s'était agi d'un vulgaire gadget vibrant. Docile, il se laissait faire, osant tout juste écarter les cuisses d'une main tremblante, pour pousser un peu plus loin son exploration. Elle chevaucha bientôt sa langue, les genoux fléchis juste ce qu'il fallait pour planter celle-ci dans sa vulve grande ouverte. Elle se fichait bien de lui briser la nuque et de lui imposer un tel inconfort. Seul son plaisir à elle paraissait compter, pour l'un comme pour l'autre. Elle se mit d'ailleurs à lui imprimer un mouvement de balancier, roulant son bassin d'avant en arrière, badigeonnant tout le visage de l'homme de ses sécrétions. Celui-ci en était si friand qu'il la lapait sans aucune retenue, à grands coups de langue, assoiffé.

D'une main j'attrapai mes jumelles, de l'autre j'empoignai mon sexe. Je réalisai que, pour la première fois, je devenais réellement voyeur. Non plus par accident, par surprise, mais de manière tout à fait consciente et préméditée. De l'autre côté de la rue, leur cavalcade s'emballait. L'homme étouffait à moitié dans l'intimité de la demoiselle, mais elle ne semblait pas s'en soucier. Rien n'était plus important que sa jouissance imminente.

Un jet. Rien qu'un jet. Puis toute une série de spasmes qui la secouent comme un arbuste dans le vent. Puis à nouveau un filet qui jaillit et

éclabousse le visage sous elle. Elle crie. Elle sourit. Elle ne dit pas un mot. Ne semble pas gênée de s'être ainsi oubliée sur lui. Tout cela leur semble parfaitement naturel.

Quand elle se fut complètement vidée, elle ne prit même pas la peine de le soulager à son tour. Assise sur le bord du lit, une main sur son sexe, deux doigts disparaissant dans la fente détrempée, elle le regarda s'astiquer à hauteur de son visage, de façon mécanique, sans allant. De temps à autre, il cognait son gland contre ses joues, près de ses lèvres, comme un appel à venir le happer. Mais non, elle rechignait sans vergogne, elle se contentait de repousser le gros bourgeon d'un coup de tête presque agacé. Quand il vint, presque en même temps que moi, elle évita la giclée blanche avec dégoût. Déjà debout. Déjà partie, hors de la pièce, dans les profondeurs de l'appartement. Brouillée par mon sperme qui avait giclé sur la vitre.

À travers la coulée blanchâtre, je remarquai alors une autre fenêtre éclairée dans un immeuble voisin. Un homme qui me ressemblait vaguement, sexe en main, et qui matait lui aussi la scène finissante. La femme était-elle consciente de s'être exposée ainsi à nous ? D'offrir de la sorte ses charmes à un cercle de voyeurs ? Je songeai que peut-être elle était habituée du fait. Peut-être même s'agissait-il d'un rendez-vous que les hommes célibataires du quartier connaissaient, et attendaient, se refilaient en douce.

Le lendemain matin, la terrasse du *Grand café Foy* était bondée. C'est à mi-voix que je dus rendre compte des événements de la veille à mon ami le journaliste. Je le trouvais plus marqué que les fois précédentes, comme si chaque jour creusait sur lui son sillon de manière visible.

— Vous êtes sûr que le sol ne sonnait pas creux ?

— J'ai fait ça vite. Mais oui... J'en suis certain. Il n'y a pas de trappe dans les cabines.

Néanmoins, ce n'est pas la partie de mon récit qui semblait le perturber le plus. Je vis, aux infimes variations de son expression, que les ébats saphiques des deux auxiliaires de la boutique agissaient sur lui en profondeur.

— Il y a une chose que je ne vous ai pas dite...

— À quel propos ? Sur les disparues ?

— Non... Enfin, si, mais pas sur n'importe quelle disparue, précisa-t-il. Sur ma femme.

— Eh bien quoi ?

— Cécile ne m'a pas quitté pour un autre homme.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Elle m'a quitté pour une femme.

— Une femme ? Quelle femme ?

— Une femme qu'elle a rencontrée dans votre fichue boutique.

4.

« Votre fichue boutique » m'avait-il dit, comme si j'en avais été le propriétaire, sur un ton de reproche.

Mais je n'en voulais pas à mon ami le journaliste. Moi-même, sans l'expliquer, je commençais à me sentir responsable de ce qui pouvait se passer d'étrange, et à ce jour d'inexpliqué, dans l'intimité feutrée des *Femmes secrètes*.

— Quand vous dites « rencontrée »... ?

— Écoutez, elle ne m'a pas donné de détails. Je sais que ma femme achetait la plupart de ces sous-vêtements-là. Et que l'autre aussi. Elles s'y sont croisées un jour... Et voilà. Elle m'a juste dit qu'elle partait vivre avec elle.

Par acquit de conscience, je lui décrivis la grande brune qui était entrée dans le magasin le samedi précédent, pour ne plus reparaître depuis. Mais non, elle ne correspondait pas à la description, empreinte de tendresse, de désir et de regrets, qu'il me fit alors. Ni à la photo qu'il m'avait montrée la veille.

— Cécile est de taille moyenne. Et elle a les cheveux châtain clair. Même avec un éclairage déficient, je doute qu'on puisse la prendre pour une brune.

— Vous êtes sûr ?

— C'est une belle femme... Mais elle ne correspond pas à la créature des *Mille et une nuits* dont vous m'avez parlé.

Quelques années plus tôt, dans le cadre d'un mémoire très documenté sur l'éclosion du sentiment amoureux, j'avais lu une étude américaine sur les critères de beauté. Il en ressortait que, afin que la passion se développe, chacun des partenaires devait considérer l'autre comme au moins aussi beau qu'il pensait l'être lui-même. Ainsi, les choses étaient plutôt bien faites à cet égard, l'immense majorité des couples apparaissaient comme « bien assortis », selon l'appréciation de leur entourage, et maris et femmes se déclaraient dans l'ensemble, tout au moins dans les débuts, plutôt satisfaits de l'apparence physique de leur moitié. Ainsi le journaliste pouvait dire de sa femme Cécile qu'elle était « belle femme », alors même qu'elle me semblait en deçà du quelconque.

Il y avait bien d'autres choses qui ne collaient pas. Si cette boutique était un piège à femmes, la bouche d'un enfer qui les avalait, comment se faisait-il que

certaines puissent en ressortir si librement, en dehors des horaires d'ouverture, comme mon exhibitionniste aux cheveux courts ? Quant à l'épouse de mon ami, sa disparition n'en était pas une. Il n'était question ici que d'un choix de vie, d'un brusque revirement sensuel et sentimental, pas d'un rapt. À vouloir à tout prix faire coïncider les disparitions de Nancy et les mystères de ce petit commerce, n'étais-je pas en train de m'égarer ? Laissez seul un esprit fertile, privez-le de chair, offrez-lui ce qui ressemble à quelques indices, et il n'aura de cesse d'élaborer les théories les plus fumeuses.

De retour à la maison, je consacrai quelques heures à un petit bricolage qui ne fit qu'entretenir mes récentes lubies.

Les photos dataient du début de notre relation. Quand Cyprie se voulait sans tabous. Elle souscrivait alors à toutes mes envies, du moins toutes celles qui présentaient un caractère plus ludique que lubrique. Un ami photographe m'avait prêté son matériel d'éclairage portatif, trois flashes assortis de leurs parapluies diffuseurs, et j'en avais usé sur elle, caressant son corps nu de lumière, durant deux ou trois après-midi. D'abord consentante, presque amusée par ce jeu inédit, elle avait fini par se plaindre du froid, de mes attermoissements, de mes directives qu'elles trouvaient à la fois trop sèches et trop hésitantes, de ces poses douloureuses que je lui intimai de tenir de si longues minutes, et plus que tout elle émit des réserves sur l'usage que je pourrais faire à l'avenir de ces clichés inconvenants, où elle s'affichait jusqu'au moindre détail. « Qu'est-ce qui me prouve que tu ne vas pas les montrer à tes copains ? » « T'imagines si mes parents ou les tiens tombent dessus ? » « Et si on a des enfants un jour, qu'est-ce qu'on en fera ? Faudra bien les planquer. »

Nous n'avions pas eu d'enfants. Je ne les avais montrées à personne. J'en faisais une consommation discrète et régulière, ressortant invariablement les trois ou quatre mêmes images. Celles où ma femme s'était livrée avec le moins de retenue : Cyprie à quatre pattes, son cul vers moi tendu, l'échine courbée, le sein pendu, les rebonds charnus de son sexe entrouverts ; Cyprie sur le dos, écartelée par un amant invisible, tirant de deux doigts sur les replis de son vestibule, m'offrant la vue la plus profonde que je ne pourrais jamais obtenir sur son intérieur ; Cyprie étendue sur le côté, les yeux clos, la bouche ouverte, une main plongée entre les cuisses ; Cyprie abouchée à mon sexe, les lèvres dégoulinantes, étouffée, avilie, éperdue.

Je découpai les portraits des six disparues et, par un montage et un collage sommaire, tout juste digne d'un enfant, j'associai chacune d'elle à l'une des postures outrageuses que j'avais imposées à ma compagne. Le plus difficile fut d'en trouver une avec la bouche suffisamment ouverte pour lui accoler la base de ma verge et simuler la fellation que me prodiguerait cette pauvre femme. L'exercice m'excitait, bien sûr, mais il me dégoûtait aussi un peu de moi-même. Après tout, je valais à peine mieux que celui qui s'en prenait à ces dames, comme lui prêt à tout pour obtenir d'elles un plaisir jaloux, sale et

exclusif.

Les deux jours suivants, je les passai enfermé avec mes monstrueuses chimères, incapable de faire autre chose que de les regarder et de me masturber sur elle de temps en temps. La bite m'en cuisait presque, tant je mettais un point d'honneur à toutes les honorer, tour à tour. À Paris Cyprie avait un amant ; moi, ici, je m'étais modelé six maîtresses, toutes à son image, toutes différentes, pour satisfaire mes caprices. Quand elles étaient glacées de semence séchée, je récupérais d'autres visages sur des éditions antérieures du journal et reprenais de zéro la confection de mes amantes en noir & blanc, épuisant bientôt le stock de mes photos, reliques d'une époque de mon couple désormais révolue.

Le jeudi, je me secouai enfin. Il le fallait. Et même si je restais sourd aux messages de relance de mon éditeur – qui, de patient, était passé à agacé, excédé, et désormais furieux – je devais recouvrer un semblant d'activité. J'essayai en vain de me replonger dans mes lectures obligatoires. Le seul détail qui parvint à capter mon attention, dans un lourd volume sur l'amour courtois au Moyen Âge, parlait de la séquestration de leur bien-aimée par certains gentilshommes. Leur amour était tel qu'ils n'envisageaient pas que la beauté de leur dame puisse être flétrie au contact du monde extérieur. Ils l'enfermaient dans leur château, bandant les yeux des domestiques chargés de ses soins, se réservant à jamais la vue de son visage, et plus encore de son corps dénudé. De cette pratique extrême, et somme toute assez rare, étaient nées certains contes et légendes tenaces, telle par exemple la Belle au bois dormant.

Le dingue qui kidnappait les belles Nancéennes voulait-il soustraire leur perfection au monde ?

Le journaliste m'avait communiqué le nom de l'inspecteur de la police judiciaire de Nancy en charge de l'enquête. Je décidai donc d'aller lui rendre visite, pour lui faire part de mes soupçons. Je me doutais qu'il les accueillerait avec scepticisme, mais je ne pouvais pas garder de telles informations pour moi. Imaginez un instant que j'aie vu juste ?

— Elle va vous recevoir, un flic en uniforme m'indiqua un siège dans la salle d'attente.

— Elle ?

— Eh bien, oui, le capitaine Allouani. Maryam Allouani.

« M. Allouani » mon camarade avait-il noté sur un bout de nappe en papier. Je n'avais pas imaginé une seule seconde qu'il puisse s'agir d'une femme. Elle se présenta devant moi quelques instants plus tard, une Beurette trentenaire, sèche, tonique, jolie, le regard sévère. Je la reconnus instantanément.

— Bonjour. Vous vouliez me voir ?

— On se connaît, n'est-ce pas ? On s'est déjà vus ?

— Non, je ne crois pas. Vous vouliez me voir pourquoi ?

— Si. Ça me revient, à la gym... Je vous ai vue sortir du club avec ma femme. Vous parliez ensemble.

— Comment s'appelle votre femme ?

— Cyprie. Une petite brune.

— D'accord, en effet. On fait un cours d'abdos-fessiers toutes les deux, le samedi. C'est quand même pas pour ça que vous êtes venu me voir en plein après-midi ?

— Non... Bien sûr.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Je crois que j'ai une piste... pour les disparues.

— Une piste ? sourit-elle de côté, non sans un léger mépris.

Comme je l'avais prévu, elle ne vit dans mes élucubrations qu'un tissu de fantasmes et d'incohérences. Évidemment, j'édulcorai à dessein les passages qui me mettaient clairement en position de mateur libidineux. Je ne gardai que ce qui m'apparaissait comme des faits. Et, à ces yeux, comme les affabulations d'un écrivain privé de femme toute la semaine. Par égard sans doute pour Cyprie, et leur amitié naissante, elle se fit pédagogue.

— Cette nuit-là, vous avez dû vous endormir sans vous en rendre compte. C'est très courant. On est persuadé qu'on a veillé sans arrêt, et pourtant on décroche des minutes entières sans en avoir conscience. C'est la cause d'un grand nombre d'accidents de la route, vous savez. On ferme les yeux une seconde... et hop ! Votre grande brune est certainement ressortie pendant l'un de vos sommeils flash.

En vertu de quoi, statistiques à l'appui, elle me conseilla du repos, des allers-retours à Paris en semaine pour rejoindre Cyprie – aménagement de notre accord auquel je m'étais jusque-là refusé – et aussi, à mots à peine couverts, de me mêler un peu plus de mon travail et un peu moins des mœurs dissolues de mes voisins, quels qu'ils soient. Après tout, il n'était question que d'actes entre adultes consentants. Rien de bien répréhensible. Rien qui ne méritât d'alerter les autorités.

Dépit, j'attrapai un TGV dans l'heure qui suivit. Arrivée prévue à Paris à 21 heures pile. Je me retins d'appeler mon épouse durant tout le trajet. Si je voulais lever le voile pour de bon sur sa vie sans moi, l'effet de surprise se devait d'être préservé. Dans le train, puis dans le métro, je ne cessais de me la représenter comme au temps de nos séances photos. Variant les positions comme j'aurais retourné son corps si léger entre mes mains. Acceptait-elle à nouveau d'être capturée, pour satisfaire cet autre ? D'autres photos d'elle circulaient-elles déjà ?

Je parvins au bas de son immeuble peu avant 22 heures. Là où elle occupait la semaine une chambre de bonne prêtée par des amis de ses parents. Il lui arrivait de finir tard mais, sans trop savoir pourquoi, je supposai que ce ne serait pas le cas ce soir-là. Qu'elle était déjà là, avec lui.

Je ne connaissais pas le code d'entrée et je dus attendre une bonne demi-

heure qu'un jeune en blouson de cuir ne sorte, pour m'engouffrer in extremis dans l'entrebâillement en sursis. Pour plus de discrétion, je renonçai à l'ascenseur et montai l'escalier en retenant chacun de mes pas, de peur de faire grincer les lattes sous le tapis élimé. Le septième et dernier étage comprenait un palier ainsi qu'un petit couloir sur la gauche, l'ensemble desservant au total quatre chambres. Je me souvenais vaguement que la sienne se trouvait dans le versant droit de l'immeuble. Le choix se limitait donc à deux portes. Aucun signe, aucune carte, aucun nom. Je m'apprêtais à coller mon oreille au panneau de bois peint de la plus proche quand un gémissement déchirant éclata derrière. Celui d'une femme.

Je restai pétrifié.

Une seconde vague se fit entendre, plus sonore, signe que l'échange s'intensifiait, accompagné par instant d'un grognement mâle, plus sourd, qui surgissait à chaque fois une poignée de secondes avant les cris de sa partenaire, visiblement sensible à ses coups de boutoir.

Cogner ? Défoncer la porte ?

Je dégainai plutôt mon téléphone portable et composai le numéro abrégé de Cyprie. Sonnerie. Si c'était bien elle, derrière cette porte, le carillon électronique de son combiné se ferait entendre.

Mais rien. Pas une note dans tout le bâtiment. Juste les râles qui vont et viennent et s'entrelacent autour de ma tête, jusqu'à me rendre fou. Et si elle avait éteint son portable ? Si elle l'avait oublié au bureau ? Alors ce silence ne prouverait rien.

Je raccrochai sans attendre d'être accueilli par la messagerie. Il n'y avait qu'une solution pour tuer les doutes. Je frappai deux petits coups secs et filai aussitôt à l'étage en dessous, me cachant dans un angle d'où, je l'espérais, une vue suffisante me serait offerte sur celui ou celle qui ne manquerait pas de sortir. Interruption brusque des soupirs au-dessus. La porte s'ouvrit brusquement. Deux ou trois pas sur la moquette. Une blonde un peu boulotte, en chemise de nuit frappée d'un Mickey géant, s'avança juste assez pour que je devine sa petite fente glabre. On aurait dit qu'un peu de sperme en coulait. D'un geste machinal, elle passa une main dans son entrejambe, collecta le surplus et l'essuya sur le coton blanc. Quand elle m'aperçut.

Sous un tombereau d'injures – du polonais, peut-être du russe – je dévalai l'escalier, sans demander mon reste. Au-dehors, le soulagement fut de courte durée. Car Dieu sait ce que dissimulait l'autre porte. Peut-être étaient-ils là, tous les deux, encore en train de dîner, encore accaparés par d'interminables préliminaires. Ou ils pouvaient aussi bien passer la soirée chez lui.

Je rappelai Cyprie.

— Allô ?

— C'est moi, je ahanais, essoufflé.

— Ça va ? C'est toi qui viens de m'appeler ?

— Oui, c'est moi... Tu es où ?

— Encore au boulot. Le prix à payer pour obtenir mon week-end prochain.

Pourquoi ?

— Je peux passer te voir ?

— Quoi ?

— Non, rien, je...

— Chéri, je te rappelle que tu es à Nancy. Qu'est-ce qu'il t'arrive ? T'as pas l'air bien...

— Si. Si ça va. Thierry est là ?

Thierry. Son patron. Celui qui figurait en tête de ma liste des bites suspectes. De ces glands énormes que j'imaginai gober, lécher, enfourner. Probablement parce que son statut et son pouvoir sur elle appelaient des projections disproportionnées.

— Non, cet enfoiré est déjà parti. Y'a plus qu'Éva, Nath et moi.

— Tu peux me passer Éva ?

— Enfin, qu'est-ce qui te prend, ce soir ? Elle poursuivit plus bas. Tu détestes Éva !

C'est vrai, je détestais Éva. Parce qu'Éva était, du moins physiquement, tout ce que j'étais supposé désirer : une peau mate, des cheveux longs, des yeux de chat, des seins très ronds, et surtout un air de disponibilité sexuelle qu'elle réservait à d'autres que moi. L'unique dîner que nous avions connu tous les trois m'avait mis au supplice. J'osais à peine la regarder. Cyprie en avait déduit que je ne supportais pas sa copine. Elle n'avait pas compris que ma haine était celle d'un frustré.

— Passe-la-moi, s'il te plaît.

Je me ridiculisai en proposant à Éva de venir passer quelques jours chez nous, à Nancy, avec son copain du moment. Elle parut un peu décontenancée, me remercia pour la forme et me repassa sa collègue, ma femme. Fidèle.

Mais pouvais-je être certain qu'il s'agissait bien d'Éva ? Je n'étais pas sûr de reconnaître sa voix.

Je repris le train pour l'Est le lendemain à la première heure, après une nuit sans dormir ou presque, dans un hôtel minable de la rue du Faubourg Saint-Denis. Je veillai à jeter la facturette dans une poubelle de la gare – ne manquerait plus que ce soit elle qui me soupçonne ! – et achetai assez de magazines pour m'abrutir pendant tout le voyage, flottant d'un mariage princier à une finale de championnat du monde où la France s'était fait écraser. Surtout ne pas se laisser envahir par les photos de Cyprie, par le visage des disparues, par la queue de Thierry, par la vulve suintante de la Polonaise. Par les yeux ou les seins d'Éva, que j'avais aperçus sur un instantané de vacances.

En arrivant à la maison, un petit panonceau, marqué d'une écriture manuscrite, attira mon attention sur la porte vitrée de la boutique, fixé juste au-dessus du nom doré de la patronne. Valérie Colin, je m'approchai juste assez pour déchiffrer le message : “ Fermé pour inventaire ”.

Inventaire ? Qui pouvait gober ça ? Avec leurs deux à trois clientes par jour, la lingère et ses deux employées n'avaient que ça à faire : trier, compter, étiqueter, ranger. Qu'y avait-il à inventorier ici, si ce n'est les femmes qui s'y évaporaient ?

Je fonçai chez moi récupérer la boîte nacrée – l'ensemble pour Cyprine – et me présentai quelques minutes plus tard à l'entrée de verre. L'intérieur était éclairé, mais aucune des trois n'y était visible. Je toquai de l'index sur la paroi, qui tira une légère douleur à mon articulation.

Après un temps qui me parut interminable, Valérie la rousse vint en personne. À travers la porte, elle m'adressa un sourire si large qu'il semblait dire “ enfin vous, je ne vous attendais plus ”.

— Bonjour. Mais le magasin est fermé.

— Je sais, je sais... Ma femme rentre ce soir et j'ai peur que la taille que j'ai choisie ne lui convienne pas. Si je ne peux pas changer sa parure aujourd'hui, ma surprise sera fichue.

— Pourquoi ne pas lui laisser essayer d'abord ? Vous me la rapporterez après, si ça ne lui va pas. On est ouvert tout demain.

— Mais je connais ses mensurations, maintenant, insistai-je, improvisant. J'ai regardé sur ses autres dessous.

— Hum... Je vois. Entrez.

Elle me retira la boîte des mains et, sans se départir de ce sourire entreprenant, m'interrogea :

— Alors, elle nous fait quoi, votre dame, comme taille ?

— 85B en soutien-gorge, et 36 en culotte.

— Une vraie crevette ! lança-t-elle dans un gloussement. Je vais voir si je trouve ça.

Comme elle disparaissait déjà dans la remise obscure, elle se retourna vers moi, pivotant légèrement sur la pointe de ses talons.

— Eh bien, ne restez pas planté là. Venez avec moi.

Elle aurait pu ajouter quelque chose comme “ Je ne vais pas vous manger ”, mais c'eût été mentir. Car, aussitôt entrés dans la petite pièce où j'avais surpris ses deux vendeuses en pleine action, elle s'agenouilla devant moi, sous prétexte de poser ladite boîte sur une pile d'étuis identiques et, sans un mot, d'un geste d'une précision et d'une vitesse rares, ouvrit ma braguette et délogea mon engin qu'elle engloutit avec avidité.

Le panorama qu'elle me livrait ainsi sur sa poitrine était renversant. J'en titubais presque. J'avais déjà apprécié le volume de ses seins, mais là, en plongée, soulevés par intermittence, au rythme des glissandos spongieux de sa gorge le long de ma hampe, ils prenaient une dimension prodigieuse, globes palpitants dont la pointe m'échappait tout juste, nichés dans leur écrin de dentelle noire. Je ne résistai pas et tendit une main jusqu'à l'un de ses tétons, si durs, aussi rond et grumeleux qu'une mûre avant la cueillette.

Ce traitement ne devait pas la laisser insensible, car elle glissa son autre

main sous sa jupe, écarta la bande étroite et détremmée de son string et, d'un majeur directeur et métronomique, se mit à lisser le pourtour de sa chatte, prenant un soin évident à ne jamais cogner l'excroissance électrique qui dominait le tout et dardait vers moi sa pointe insolente.

L'idée de me dégager, de reprendre mon bien et de laisser l'ensemble payé à prix d'or sur sa pile, me traversa l'esprit, bien sûr. Elle ne fit que le traverser, hélas. Après une dizaine de va-et-vient entre mes jambes, Valérie la rousse me tenait aussi sûrement que si elle avait croqué mon gland à pleines dents. Je me sentais incapable de sortir de ce gouffre humide, brûlant, dont les contractions généreuses autour de mon sexe le harponnaient un peu plus à chaque instant. L'exposer à la fraîcheur hostile du dehors, décalotté, fragile, me paraissait une douleur inconcevable. Au lieu de cela, je m'enfonçais toujours plus loin, explorant ce qui devait être son palais, sa lnette, sa gorge, peut-être même le tout début de son pharynx. Contrairement à celles que j'avais déjà envahies de la sorte, Cyrie comprise, elle ne ressentait semblait-il, aucune gêne, cette sensation d'étouffement qui expulse l'intrus, dans un haut-le-cœur aussi irrépessible que déplaisant pour les deux parties. Elle m'aspirait non seulement sans inconfort, mais produisait même de petits gloussements excités – je pris la liberté de les interpréter ainsi – à chaque fois que la face supérieure de mon gland venait frotter l'une ou l'autre de ses muqueuses arrières. Moi qui avais toujours cru que le phénomène de la "gorge profonde" était un mythe, je tenais là un authentique spécimen, appliqué, et ô combien goulu.

Une première contraction involontaire me trahit. Il n'était plus très loin, le moment où j'allais jouir en elle.

Elle n'attendit pas la deuxième pour se dégager tout à fait, se redresser et me tendre une main qui valait toutes les invitations. Son regard n'était plus chargé de défi, il était grave.

— Viens, souffla-t-elle, tout juste audible.

Elle effleura alors je ne sais quelle commande perdue dans les amoncellements de sacs, d'étuis et de cintres, et une porte dérobée, percée à même la cloison opposée, dissimulée dans les détails du papier peint, s'ouvrit dans un déclic mécanique. Derrière, une veilleuse bleutée dessinait la géométrie fuyante d'un escalier en colimaçon qui tombait vers le sous-sol. Je ne savais pas où elle m'emmenait, mais j'étais prêt à la suivre.

5.

Je peux bien en faire la confidence ici : j'ai toujours eu peur des puits, des gouffres, des profondeurs. Tout ce qui descend vers le bas, tout ce qui ne laisse pas entrevoir ce qu'il y a derrière, ou plus loin. Conduits, tunnels, caves, grottes, avens, je leur voue une détestation viscérale. Ma mère prétend que c'est une conséquence directe, et pour elle évidente, d'une souffrance fœtale que j'ai connue en elle, au moment de l'accouchement, le menton relevé, la tête coincée dans la matrice originelle.

Avant d'en découvrir la félicité, m'introduire dans l'anfractuosité sombre et humide des femmes avait été pour moi une perspective effrayante. Et que j'avais reculée le plus longtemps possible, puceau tardif, avant d'être happé comme tout un chacun par mes sens. Qu'une bonne moitié de l'humanité puisse être affectée par cette béance m'apparaissait comme une malédiction et, petit garçon, je me félicitais chaque jour de cette providence qui m'avait voulu en plein, et non en creux.

Valérie la rousse m'entraînait pourtant à sa suite, dans ce tortillon métallique qui plongeait sous sa boutique. À vue de nez, l'équivalent de deux niveaux sous celui de la rue. À mi-parcours, je fus tenté de rebrousser chemin, mais l'ourlé de ses lèvres, ajouté à son sourire, l'ondulation rythmée de ses fesses, qui tanguaient à chaque marche, tout m'attirait au-dessous. Tout en elle était promesse. Elle possédait cette grâce musquée, cette élégance lourde et capiteuse des actrices de mon enfance, à cette époque où des hanches larges, une taille un peu épaisse, un cul généreux, des bras grassouilleux encadrant une poitrine pleine, un temps où cette abondance était synonyme de beauté. Andréa Ferréol, Stéfania Sandrelli, Claudia Cardinale, elle était de cette famille-là.

D'une certaine manière, je ne fus pas déçu. Car, parvenue au pied de l'escalier, elle dégrafa sa robe, laquelle coula sur le sol en un instant. Nue, quoique encore chaussée de ses talons hauts, elle se saisit d'une torche électrique qui l'attendait, suspendue à un crochet dans le mur de pierres, et s'engagea dans un passage en ogive, étroit et bas, sur notre droite. La lumière dansante amplifiait les proportions felliniennes de ses rondeurs. Et comme j'hésitais à lui emboîter le pas, elle me tendit une main chaude et rassurante. Le couloir filait en pente douce. Tout du long, je contenais cette envie de la

prendre maintenant, sans plus tarder, dans la pénombre, contre le mur qui suintait de fraîcheur souterraine. Je sentais confusément qu'il y avait plus encore à espérer, au bout de ce goulet inconfortable.

Soudain, comme le conduit remontait légèrement, un halo orangé brûla à l'extrémité, soulignant la silhouette pleine de Valérie. Nous n'étions plus très loin du terme. Nous débouchâmes sur une pièce ronde et voûtée, éclairée de plusieurs flambeaux piqués dans la paroi calcaire, antichambre d'un couloir beaucoup plus large, et cette fois haut de plafond. Une rangée ininterrompue de néons en éclairait toute la longueur bétonnée, semblable à un parking, ou un stand de tir. Nous n'avions pas encore fait un pas à l'intérieur que je fus saisi par une odeur très forte, où se mêlaient des notes aussi diverses que possible, néanmoins dominée par un accent sucré, légèrement acidulé, comme on en trouve dans certains desserts lactés. Le tout composait un bouquet prenant, étouffant, presque écœurant.

D'un mouvement de tête, elle me désigna ce qui m'avait jusque-là échappé : de part et d'autre de la salle-couloir, interminable, une multitude de cadres, tous de taille identique, étaient suspendus par deux câbles métalliques à une cimaise à section carrée, peu saillante. En m'avancant derrière elle, je découvris alors cette singulière exposition : chaque encadrement contenait la photo en gros plan d'un vagin, en vue frontale, cadré du mont de venus jusqu'au périnée.

Il y avait là autant de vulves qu'il pouvait y avoir de types de femmes : épilée, rasée, velue, fendue par un trait, ouverte comme un fruit mûr ; rousse, blonde ou brune ; noire, blanche, asiatique ou orientale ; toison moutonnante ou en toupet, en ticket taillé ou en touffes, en anglaises voluptueuses ou en mèches peignées ; fente nette ou brouillonne, comprimée entre deux lèvres replètes ou ouvertes à tous les regards, courte ou longue, sèche ou luisante, nacrée ou vermillon ; capuchon haut ou écrasé, triangulaire ou ovale, débordant au point de conjonction des lèvres, ou enfoui sous ces dernières ; clitoris discret ou triomphant, dissimulé dans les replis ou dardant son petit dôme le plus loin possible ; nymphes en bourrelets, en feuilles ou en papillons aux ailes largement déployées ; trou comblé de chair ou de vide, béant ou couvert, noir ou rosé, palpitant ou clignant tel un œil, dans tous les cas disposé à avaler ce qui voudra bien le combler, avant de se refermer à jamais autour de son visiteur.

J'avancais lentement, captivé, stationnant devant chacun de ces sexes plus qu'il ne le méritait sans doute, enivré de diversité autant que de parfums. Car je pus apprécier que chaque portrait distillait sa propre fragrance, comme si celle-ci avait été capturée par l'appareil, et restituée dans le tirage, qui le diffusait avec une égale puissance. Sous le regard amusé de Valérie, je me retins de les approcher de trop près, ou de les toucher, quoique tenté à l'extrême.

— Nous avons établi plus d'une centaine de critères de différenciation, elle rompit notre silence. Et, en vertu de ça, vous pouvez considérer que toutes les

chattes possibles et imaginables sont représentées ici. Tous les cons du monde.

J'étais si absorbé que, sur le moment, je n'avais pas percuté sur l'emploi du pluriel. Nous... Les voir, les approcher, les sentir, c'était donc comme posséder toutes les femmes. Embrasser tout ce que leur vertigineuse intimité avait à offrir. En épuiser en une seule fois tous les mystères. Car, en toute honnêteté, combien des modèles de cette galerie avais-je déjà explorés par moi-même ? Une vingtaine, peut-être trente, guère plus. Plus je progressais dans ma visite et plus je mesurais mes propres limites. Plus j'admis que je ne connaissais rien ou presque, en la matière. Cette fraîcheur discrète et rosée. Cette opulence sombre et foisonnante. Cette maturité assumée, épanouie et que, à je ne sais quel détail olfactif, je supposais subtilement poivrée.

Oh, bien sûr, mon petit panthéon intérieur pouvait en témoigner, je m'étais attardé sur certains prototypes, dont j'avais usé et abusé, jusqu'à l'ennui, les pénétrant sans même plus les regarder, mécanisant leur charme, en de poussifs va-et-vient. Au passage, je reconnus d'ailleurs un clone de Cyprie, ressemblant à s'y méprendre, n'était ce grain de beauté dont ma femme n'était pas pourvue. Mais il me manquait cette infinie variété, ce nuancier de douceurs et d'envies, alignées sagement et qui, à mesure que j'avancais, me repoussait d'un côté à l'autre, ballotté comme une bille. La tête me tournait, et je perdais peu à peu mes repères ; je peinais à localiser mon hôtesse dénudée, qui voletait autour de moi comme la reine des abeilles.

Je songeai qu'à certains égards ce lieu n'était pas un fantasme d'homme. Lequel d'entre nous pouvait aspirer à griller ainsi tous ces rêves, d'un coup ? Lequel serait assez fou pour épingler sur les murs de ses désirs toutes celles qu'il avait eues, mais surtout toutes celles qui lui échapperaient à jamais ? Ce qui nous tenait debout, aimant, bandant, n'était-ce pas justement l'incomplétude, l'incertitude, et cet instant unique de la découverte, derrière le paravent timide de coton ou de dentelle ? En nous donnant tout à voir, en un seul panorama, ne risquait-on pas de nous vider ? Ce qui apparaissait au premier coup d'œil comme un don sublime, n'était-il pas plutôt un... ?

Lorsque j'aperçus la stature colossale, il était trop tard. Elle m'asséna un coup net sur la nuque, et je m'affalai dans ses bras sans résistance, tel un enfant.

Beaucoup de lumière. Et le contact glacé du verre. Mon réveil fut un choc assourdi par cette douleur persistante dans le cou, et le spectacle sidérant qui m'attendait.

J'étais nu, à mon tour, allongé dans un cube vitré, totalement vide, et étanche. Environ quatre mètres de long, de large et de haut. Une chaîne perçait la paroi translucide et courait jusqu'à un collier de cuir qui m'enserrait la gorge, juste assez lâche pour me permettre de me tenir debout. Hormis cet angoissant licol, aucun de mes membres n'était entravé et je demeurais somme toute libre de mes mouvements dans cet espace clos. De part et d'autre

de ma cellule, j'avais d'autres cachots, identiques au mien, et à travers ces parois qui ne cachaient pas grand-chose, je constatai que l'alignement se prolongeait très loin. Tous les cubes, ou presque, étaient occupés. Mes voisins de gauche et de droite, un petit homme chauve dans la cinquantaine et un brun plutôt athlétique, semblaient assoupis.

— Hey ! Vous m'entendez ? On est où ?

Mes coups sourds sur le verre épais restèrent sans effet. Ils ne bougèrent pas.

Je me demandais comment il était possible d'entrer ou (surtout) de sortir de ces prisons, quand je constatai, non sans surprise, qu'elles n'étaient couvertes d'aucun plafond. Un coup d'œil circulaire m'apprit aussi que cet étrange ensemble carcéral – il y avait là plusieurs rangées de cages vitrées semblables aux nôtres – était contenu dans une salle immense, sorte de hangar souterrain dont les limites disparaissaient dans la pénombre.

Je tentai de sauter jusqu'au rebord de ma cellule, pour comprendre bien vite qu'il était impossible, même au plus sportif d'entre nous, de se hisser à une telle hauteur par sa seule force et sa détente, qui plus est contre une surface aussi parfaitement lisse. Je m'écrasai sur celle-ci à plusieurs reprises, retombant de tout mon poids, insecte impuissant, pris au piège.

Depuis les cintres, entre deux projecteurs, pendaient de nombreux câbles, chaînes, nacelles et poulies, qui expliquaient probablement le miracle de notre présence en ces lieux, et l'absence d'issues au niveau du sol. Un toc-toc discret m'y ramena soudain.

De l'autre côté du vitrage, Valérie la rousse me toisait avec un sourire léger, rhabillée d'une guêpière noire et de cuissardes luisantes. Sa toison de feu demeurerait toutefois apparente. Mais je ne l'envisageais déjà plus avec le même appétit.

— Qu'est-ce que c'est ce délire ? Qu'est-ce que je fais ici ?

Sans répondre, elle désigna le plafond d'un doigt tendu et, dans un fracas mécanique, je vis descendre une petite plate-forme dans ma direction. Perchée là, apparemment peu sujette au vertige, je crus reconnaître la masse sculpturale qui m'avait assommé, genre de viking musculeuse, gainée de cuir, ses cheveux d'or attachés en arrière en une queue sauvage. Comme elle approchait, je pus distinguer, à sa ceinture, tout un râtelier de pinces, coutelas et ciseaux, dont les reflets inquiétants brillaient de tous leurs feux.

Dans les boîtes attenantes, un brouhaha apeuré s'éleva. Tous les autres détenus – exclusivement des hommes, est-il encore besoin de le préciser ? – sortaient de leur torpeur, les yeux levés vers cette menace qui nous tombait du ciel.

Je réalisai aussi que ma ravisseuse n'était plus seule de son espèce, de l'autre côté. D'autres femmes, qui provenaient des confins de la halle gigantesque, surgissant de toutes les allées, la rejoignaient par grappes, toutes intégralement dévêtues, toutes masquées d'un même loup blanc, qui ne dégageait que le bas de leur visage, principalement la bouche. Valérie la

lingère était la seule à porter le moindre vêtement, et la seule aussi à afficher sans crainte son identité, différence d'apparence et de traitement qui marquait sans ambiguïté sa qualité de chef ou, tout au moins, son ascendant sur les autres.

Qui étaient toutes ces amazones ? D'où venaient-elles ? Vivaient-elles ici ? Et si oui, pourquoi jouissaient-elles, contrairement à nous, de leur autonomie ?

Sur un signe de la grande rousse qui me faisait face, la nacelle se déplaça le long d'un rail. Elle ne se dirigeait plus vers moi, mais vers un autre bloc, à deux ou trois cages de la mienne. Son occupant était tétanisé d'effroi, recroquevillé dans un angle, petit animal qui attend d'être offert à son prédateur.

Mais son heure n'était pas encore venue. Une fois atterrie dans la cellule, la colosse se saisit juste de ses poignets, et referma dessus un double bracelet de cuir, les deux poignets liés entre eux par une chaîne à gros maillons, placés dans le dos. Elle le chargea ensuite sur le dispositif élévateur, et fit signe qu'on les remonte elle et lui. Après l'avoir remis au groupe des femmes masquées, elle réitéra quatre fois la même opération, piochant dans les cachots transparents comme on pêche les poissons rouges à l'épuisette, dans une rangée d'aquariums.

Les cinq hommes ainsi sélectionnés, Valérie – était-ce seulement son véritable nom ? – ordonna à haute voix qu'on les conduise au « salon d'attente ». Je tentai une ultime fois d'attirer son attention, jappant son prénom à travers la cloison, mais rien n'y fit. Elle avait déjà quitté cet espace, évanouie avec les autres et leur échantillon masculin, dans la nuit qui nimbait le pourtour du hangar.

Je crus que mes camarades et moi-même allions bénéficier d'un répit, et je me trompai. Mais le supplice qui nous attendait n'était pas celui que j'avais imaginé. Un nouveau groupe de femmes au visage couvert remplaça le précédent. Comme les vagins affichés dans le long couloir, il y en avait de toutes sortes, tailles, âges, couleurs et décrépitude. Le meilleur, corps ferme, seins hauts et ronds, fesses altières, côtoyait le pire. Des femmes sans âge, hors d'âge, au physique épuisé. Chacune d'entre elles s'avança vers une cellule vitrée. Celle qui s'approcha de la mienne était de taille moyenne, le cheveu long et châtain, d'une corpulence légèrement au-dessus de son poids de forme supposé. Son ventre un peu flasque, ses vergetures et la pesanteur de sa poitrine laissaient deviner au moins une grossesse. Peut-être même plusieurs. Je la trouvai sans attrait particulier, sans être toutefois aussi repoussante que certaines autres qui se pressaient ailleurs contre la vitrine.

Mon voisin immédiat, le chauve un peu malingre, dont je sollicitai des éclaircissements, me fit signe de la main que ce n'était pas une bonne idée. J'en déduisis que le silence nous était imposé, à nous les hommes, et que toute infraction à cette règle serait punie. Les autres avaient déjà dû s'y risquer, et en payer le prix. Pourtant je ne remarquai aucune marque ou aucune trace de

coups sur leurs corps exposés. Un seul détail me frappa alors : ils étaient tous et intégralement glabres.

Ils ont été rasés ! Y compris les aisselles, le torse et le pubis. Tous de vrais chérubins. Plusieurs autres géôlières sillonnèrent alors les allées, poussant de gros charriots métalliques, comme on en voit dans les cantines, proposant à chacune un assortiment très large d'accessoires érotiques. Certaines plongeaient une main décidée dans les bacs en plastique, fondant sur le gadget de leur choix, d'autres hésitaient, et d'autres encore refusaient d'un geste poli.

La mienne – je ne sais trop pourquoi, je décidai de l'appeler Sophie – élut un vibromasseur réaliste de belle taille et, me fixant droit dans les yeux, entreprit de se caresser. Partout, chacune à sa manière, d'un index timide ou de plusieurs doigts vaillamment enfoncés, elles s'étaient toutes mises à se masturber. Très vite, un concert de gémissements et de râles, d'abord légers, puis de plus en plus sonores, emplît la hauteur de cathédrale qui nous surplombait.

En d'autres circonstances, revêtue de son habit social, croisée dans la rue ou dans les rayons d'un supermarché, pousseuse anonyme de caddy, je n'aurais sans doute rien éprouvé à la vue de Sophie. Pas le moindre petit désir, même infime, même fugitif. Mais là... Je ne tardai pas à bander. Dur. Fort. Long. Bien plus que j'en avais été capable ces dernières années avec Cyprie. D'une roideur de pendu, mon œil fou chassant plus loin de quoi se repaître, seins plus ronds, cul plus rebondi, à l'aune de mon excitation.

J'en culpabilisais presque, mais un coup d'œil oblique me prouva qu'aucun des autres spectateurs, aussi contraints fussent-ils, n'arrivait à y résister. Une partie d'entre eux avaient déjà empoigné leur membre et l'astiquaient avec ardeur. Apparemment, cela était permis. À voir la façon dont ces dames aguichaient les prisonniers, il était même clair maintenant que c'était là l'effet attendu.

Alors seulement je remarquai ce qui m'avait échappé jusqu'ici, sonné que j'étais par l'improbable scénario dans lequel j'étais tombé. Là, à hauteur de taille, dans la paroi extérieure de chaque cage, un trou de la circonférence d'un citron, ou d'une petite orange. Son usage tombait sous le sens. D'ailleurs, plusieurs mâles affamés y glissèrent leur verge gonflée d'impatience, implorant qu'on les délivre de cette insupportable envie, à la merci des mains et des bouches qui se trémoussaient là, prêts à risquer je ne sais quels sévices pour le prix d'un possible soulagement. Les plus prudents se contentaient de jouir contre le verre, le visage et le ventre écrasés. Un plaisir bien maigre, bien seul, petit essorage contrit, au regard des croupes et des chattes qui s'étaient étalées et se branlaient devant eux sans aucune retenue.

Ceux qui l'avaient sortie dehors espéraient un autre sort. Ils s'érigeaient le plus loin qu'ils le pouvaient de l'autre côté, au moins pour compenser l'épaisseur du verre, disposés à se contenter de n'importe quelle marque d'attention, une paume qui se pose, une langue qui lèche, une bouche qui

aspire, ne serait-ce qu'un instant. Même affublés d'une femme laide, ils n'en criaient pas moins leur désespoir, leur cuisant besoin de la posséder.

Évidemment, je le compris à cet instant, et plus tard Valérie me le confirmerait, dans l'un des rares entretiens qu'elle consentit à m'accorder en privé : aucune d'entre elles n'entrait en contact avec les bites qui s'exposaient ainsi. D'aucunes s'approchaient à effleurer le gland, à exhaler un souffle chaud sur le méat ou le frein, agaçant l'animal dressé de son haleine, ou d'un long filet de bave versé sur toute la longueur de la hampe. Mais jamais elles ne satisfaisaient tout à fait l'appétit des hommes qu'elles venaient de chauffer à blanc. Seul leur plaisir comptait, celui que nous étions capables de faire lentement monter en elles, seul celui-là méritait qu'elles s'y attardent et qu'elles y sacrifient à la fin leur pudeur.

C'était la loi première de leur communauté.

— Jamais elles ne sont le jouet de vos désirs. Le leur prime toujours.

— Et si elles en ont envie, elles aussi ?

— Alors elles se contiennent, ou elles se soulagent d'une autre manière. L'essentiel dans cet exercice est moins le plaisir qu'elles ressentent que le contrôle absolu qu'elles auront du vôtre. Que vous jouissiez de qui elles veulent, comme elles le veulent...

— ... Et quand elles le veulent, avais-je complété dans un soupir.

J'en conclus que les affectations n'étaient pas le fruit du hasard. À chaque nouvelle séance, chaque femme jetait son dévolu sur le chibre qui lui plaisait et qu'elle avait, supposais-je, repéré la précédente fois ou en entrant dans le hangar. Sophie n'était pas devant moi par accident, tremblante d'un orgasme doux, les genoux pliés, le sextoxy enfourné en elle jusqu'à mi-longueur, luisant de mouille.

Elle m'avait choisi.

6.

Je ne dormis presque pas la première nuit. Je n'arrivais pas à me faire à ce collier de cuir qui rendait la moindre déglutition douloureuse, ni au bruit de la chaîne qui tintait à chacun de mes mouvements. Peu avant l'extinction des lumières, une couverture nouée en aumônière fut larguée dans chaque cage. À l'intérieur de la mienne, je trouvai un sac en plastique contenant un sandwich au pain de mie, une pomme et une petite gourde de jus multivitaminé. Je ne fus pas à long à comprendre – mes voisins de cellule me montrant l'exemple – quel usage final je devais faire de la bouteille et du sac. Chacun se soulageait, feignant de ne pas voir, ni d'entendre et encore moins de sentir, ses camarades qui s'employaient à la même tâche intime.

Pire m'attendait. Essayez donc de dormir sur du verre, pour voir. C'est froid, bien sûr, et surtout incroyablement dur. J'avais beau me retourner en tous sens, il m'était impossible de trouver une position assez confortable pour approcher le sommeil. Quand les lumières zénithales, blanches et puissantes, s'éclipsèrent enfin, je notai la présence d'un minuscule point rouge au sommet de la paroi vitrée de mon cachot.

Une caméra...

Nous étions tous filmés. Et, quelque part dans ce sous-sol, il y avait des yeux pour nous regarder, des yeux bordés de khôl et de rimmel, des yeux que nous nous étions tous habitués à considérer comme bienveillants à notre égard. Mais ça, c'était avant, à la surface.

Je me demandais jusqu'où pouvait s'étendre cet étrange complexe souterrain, combien il pouvait contenir d'hommes – prisonniers – et de femmes, et surtout qui en avait eu le projet. Valérie la rousse ? Était-ce elle l'instigatrice de ce cauchemar ? Elle qui dirigeait ce barnum dément, cette espèce de donjon SM et féministe ?

En observant le ballet des femmes affairées à l'entretien du lieu – car toutes les tâches n'étaient pas mécanisées, toutes n'étaient pas dévolues à ce grappin qui descendait vers nous, seul cordon nous reliant à un semblant de vie –, j'observai que leur communauté fonctionnait comme une fourmilière, plutôt que comme un groupe hiérarchisé ordinaire. Aucun ordre explicite n'était donné, et pourtant chacune semblait savoir ce qu'elle avait à accomplir.

À les regarder déambuler de la sorte, nues sous nos yeux, fières et semblait-il détachées des regards qui se posaient sur leurs seins, leurs fesses, leur fente, l'image de Cyprie vint me hanter. À l'heure qu'il était, elle avait dû arriver depuis longtemps en gare de Nancy, et tenter de m'appeler à plusieurs reprises sur mon portable, bêtement oublié dans notre appartement, sans doute surprise que je ne sacrifie pas à notre rituel du vendredi samedi soir, qui consistait pour moi à la récupérer au pied du train pour l'emmener dîner ensuite dans l'un des petits restos où nous aimions nous retrouver, et résumer l'un pour l'autre le contenu de la semaine écoulée. Allait-elle rester chez nous à se morfondre ? Alerter dès maintenant son amie la fliquette, Maryam je ne sais plus quoi ? Ou au contraire attendre des heures durant, s'épuisant à composer mon numéro, encore et encore ?

De mon côté, je passai la nuit à retourner diverses hypothèses sur ce lieu. Puisqu'il apparaissait que les femmes présentes y résidaient librement, et sans autre contrainte que cette constante nudité, j'imaginais qu'elles étaient entrées là de leur plein gré. Ce qui expliquait notamment que certaines d'entre elles en ressortent, par cet accès à double sens que constituait *Femmes secrètes*. Je repensai en particulier à la petite brune aux cheveux courts, que j'avais vue traiter son homme comme un vulgaire toutou. Ce qui était moins clair, en revanche, et je souscrivis un moment au scepticisme de mon ami le journaliste sur ce point, c'était le lien entre ce gynécée et les six disparues de Nancy. Se pouvait-il qu'elles soient là ? Pouvait-on lier leur évanouissement dans la nature avec cet endroit et, dans ce cas, imaginer que leur disparition ne soit rien d'autre qu'une forme un peu bizarre de fugue ?

Le lendemain matin, comme je me réveillais tout juste, les reins endoloris, l'esprit appesanti par les sombres pensées de la nuit, une nacelle plus large que les précédentes descendit sur moi, chargée de trois femmes plutôt jeunes.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

Garder le silence avec les détenus devait figurer parmi leurs règles, car aucune ne prit la peine de répondre à ma question. Au lieu de cela, la plus petite des trois, petite pomme potelée aux seins proéminents, chapeautés d'aréoles sombres et très larges, s'approcha de moi, un rasoir coupe-choux à la main. Elle pencha la tête sur le côté avec grâce, l'air de me demander la permission d'en user sur moi. Avais-je le choix ?

Aussi, plutôt que de me débattre et de m'exposer à d'inutiles meurtrissures, je décidai de me laisser faire avec toute la docilité qu'on exigeait de moi. La première battait la mousse dans un bol à l'ancienne, la deuxième l'étalement et en épongeait le surplus et le relief sur les zones rasées, la troisième, celle qui m'avait présenté la lame, se chargeait de la partie délicate de leur mission. Raser le corps d'un homme dans son intégralité est long. Elles mirent plus d'une demi-heure à me défaire complètement de mes poils, jusque dans des zones aussi sensibles et inhabituelles pour la gent masculine que les aisselles,

les fesses, le scrotum ou le pourtour de l'anus.

Quand elles eurent achevé leur office, la petite brune détacha mon licol et me fit signe d'embarquer avec elle sur la plate-forme, juste assez large pour nous quatre, et à cette invitation je compris qu'on ne venait pas de me préparer pour le seul plaisir de jouer avec moi à la poupée, mais dans le but évident de me convier à je ne sais lequel de leurs rites ou de leurs bacchanales. Et même si rien de ce que j'avais vu jusqu'alors ne laissait augurer l'emploi d'une quelconque violence à l'encontre de leurs pensionnaires, toutefois je n'en menais pas large.

Une fois hors de ma cage, on me banda les yeux, et plusieurs paires de mains, douces et fines, me poussèrent sans brusquerie vers un lieu inconnu, afin que je ne sois pas en mesure, imaginais-je, de détailler le plan de cette singulière cité des femmes, si d'aventure on m'interrogeait un jour à ce propos. Après quelques minutes de marche, où je devinais par endroits de brefs sursauts lumineux, on libéra mes yeux de leur entrave dans une sorte de grand salon décoré dans un style désuet et un peu lourd, tout en dorures et tentures, dont l'espace était occupé pour l'essentiel par de grands canapés de velours grenat, et le reste par une sorte de parquet de danse, passablement lustré par endroits. L'ensemble flirtait avec le mauvais goût et la caricature, le cliché qu'on pouvait se faire d'un bordel au temps glorieux des claques, dans les derniers soupirs du XIX^e siècle.

On me pria de m'asseoir puis, comme je m'interrogeais sur mon sort prochain, je fus bientôt rejoint par cinq autres hommes, d'un âge et d'un gabarit proches des miens. J'étais bien tenté de leur parler, de leur demander ce qui allait se passer ensuite, quitte à endurer la punition qu'on ne manquerait pas de m'infliger – après tout, les mœurs de nos hôtessees étaient plutôt civilisées, que pourraient-elles me réserver de si terrible ? – mais leurs regards sans vie m'en dissuadèrent. Peut-être pratiquaient-elles la privation de nourriture ou d'autres vexations qui, sans être par elles-mêmes violentes, mataient les récalcitrants aussi bien que des procédés plus musclés.

— Levez-vous, messieurs, qu'on puisse vous voir.

Celle qui venait de prendre la parole était juste recouverte d'une tunique en gaze rose et transparente, grande et musculeuse, pourvue d'attributs qui en faisaient un modèle bien peu ordinaire, et somme toute assez tentant, de mère maquerelle. Elle appela auprès d'elle une toute jeune femme brune, aux seins juvéniles, à la toison peu développée, qui tremblait presque à ses côtés. Je me fis alors la réflexion que si le but de toute cette mascarade était de donner une bonne leçon aux hommes que nous étions, il était pour le moins paradoxal, par la faute de ce masque inexpressif qu'elles portaient toutes, de ne nous contraindre à ne regarder rien d'autre chez elle que les formes et les atours naturels sur lesquels elles nous reprochaient en temps normal de trop nous attarder. Si elles voulaient devenir autre chose pour nous que des corps, elles

s'y prenaient plutôt mal. Mais le voulaient-elles ?

La petite timorée, poussée dans le dos par sa consœur, s'avança vers mes camarades et moi, pas après pas. Elle prit le temps de nous détailler, puis arrêta son choix sur un type d'apparence sensiblement plus juvénile que nous autres, aux mains longues et fines, et à l'air doux. Il devait lui sembler le moins menaçant d'entre nous tous. Elle disparut avec son butin derrière une grande tenture noire, et on ne les revit plus.

Suivit à sa place, une blonde subtilement replète, à la peau laiteuse, et dont émanait une grâce botticellienne à laquelle je vis bien qu'aucun de nous n'était insensible. Une telle beauté ne pouvait pas avoir un visage disgracieux. Elle était au moins jolie, sans doute plus que cela. Moins empruntée que sa devancière, elle fondit sur nous et, pour me désigner, me tendit une main aussi blanche et délicate que le reste.

Je la suivis sans résistance derrière l'écran d'étoffe, à travers un couloir obscur, attachant mes yeux à ses fesses immaculées. Après quelques pas, nous débouchâmes sur un second corridor, éclairé par les vastes cabines disposées de part et d'autre, comparables à nos cachots de verre, à cette différence cette fois que les cloisons les séparant étaient opaques, et qu'une petite porte basse était aménagée sur la devanture extérieure de chacune d'entre elles.

En progressant derrière elle, j'eus le loisir de détailler l'ambiance spécifique de ces petits espaces clos, où la plupart des couples composés se trouvaient déjà en pleine action. La logique de l'ensemble m'apparut alors clairement. Il y avait là autant de boxes que de fantasmes, que chacune de ces dames pouvait exaucer ici selon son envie.

Dans la première, par exemple, l'homme élu se contentait de masser intégralement sa partenaire, usant de son propre corps comme d'un gigantesque gant de crin, dont il la caressait avec une certaine vigueur, prenant soin, selon les consignes qu'il avait dû recevoir, de ne jamais user de ses mains, ou d'aucun de ses autres membres.

Dans une autre, le sujet masculin était déguisé et grisé en une célébrité de la chanson et, tandis qu'il singeait les attitudes de la star, aidé en cela par un fond sonore approprié, une femme rondouillarde le suçait avec entrain. Je ne m'y trompais pas, c'est bien lui qui était manipulé, preuve s'il en était besoin ce satané collier qui lui interdisait de dépasser un point central au cœur de la pièce, limitant de fait les poussées de son sexe dans la gorge qui l'accueillait.

Je vis aussi en coup de vent, tandis que ma nymphe blonde, impatiente, me tirait désormais par la main, un homme masqué simulant un viol, un couple batifolant sur un parterre bucolique reconstitué, une brune se masturbant dans une sorte de cabine d'ascenseur, les autres passagers goûtant le spectacle sans un mot, deux femmes se prodiguant des caresses sous l'œil effaré d'un spectateur perclus de chaînes et de lanières, et bien d'autres saynètes encore, dont l'intensité allait crescendo à mesure que nous avancions dans le passage étroit, éclairé sur les côtés par les échos lumineux de ces ambiances si diverses. Au travers de ces tableaux, j'en avais bien conscience, tous les

aspects de la féminité étaient représentés, tour à tour maternelle, tentatrice, ogresse ou castratrice, attentionnée ou chienne, dans tous les cas seule maîtresse de ce qui se jouait là.

La mienne me fit entrer dans l'une des toutes dernières chambres de l'enfilade. Le décor en était très sommaire, si ce n'est cet étrange appareillage en son centre. On aurait dit un fauteuil de dentiste en position verticale, ou l'une de ces combinaisons de réalité virtuelle, pas très loin du scaphandre. Pourtant, selon cette croyance instinctive qui veut qu'on prête les meilleures intentions aux femmes les plus belles, je n'imaginais pas ma blonde user avec moi d'une quelconque violence. Perverse, sans doute, mais certainement pas cruelle.

— Vas-y, mets-toi là-dedans, elle m'intima avec un reste de douceur.

J'obtempérai et elle s'approcha de moi pour ajuster plusieurs sangles, autour de mon front, de ma taille et aussi de chacun de mes bras et de mes jambes, veillant à les serrer avec toute la force requise. Ce faisant, la pointe rosée de ses seins dansait sous mes yeux, frappant par instant mon torse, mes joues, et même une fois ma bouche, si bien qu'elle n'avait pas encore fini et que déjà je bandais.

— Ce jeu est très simple : tu vois le petit écran, là-bas ?

— Oui.

Un moniteur de petite taille, occupé par un fond bleu uniforme, orienté en partie vers le sol.

— C'est un prompteur. Moi, j'ai une petite télécommande. À chaque fois que cela me plaira, j'y afficherai une phrase que tu devras dire aussitôt que tu la vois. Tu comprends ?

— Oui...

— À chaque fois que tu désobéiras, ou que tu ne prononceras pas les mots voulus assez vite, tu sentiras... ça.

À ces mots elle pressa un bouton rouge sur le petit boîtier rectangulaire qu'elle portait dans la main droite. Un courant électrique parcourut le support métallique auquel j'étais adossé, provoquant dans tout mon corps un spasme douloureux, et m'arrachant un vagissement presque animal. La décharge, aussi brève fût-elle, venait de mettre à mal tous mes préjugés. Belle et non moins impitoyable.

— Tu vois... Ça n'est pas agréable. Tu liras tout, n'est-ce pas ?

Ce point en particulier semblait la soucier, comme si elle cherchait à me prouver qu'elle ne prenait pas de plaisir particulier à cet aspect de notre jeu. Qu'elle n'était pas là pour me faire souffrir mais simplement pour que je tiennes le rôle prévu par elle sans accroc.

J'approuvai d'un mouvement de tête muet. Alors, elle bascula ma table de torture à l'horizontale et approcha l'écran tout près de moi. Ainsi, il m'était en principe impossible de manquer la moindre ligne de mon texte.

Lorsque tout fut installé, elle grimpa sur la plate-forme qui me servait de lit et se mit d'emblée à frotter les lèvres rosées de son sexe partout où cela lui chantait, roulant les ailes du papillon de chair sur ma peau râpeuse, avec une volupté manifeste. Sans certitude, je me figurais que cela lui plaisait et que l'humidité légère que je sentais à son contact en était la preuve matérielle.

La première phrase apparut sur le fond bleu.

— Ta chatte est un bijou précieux.

Je mesurais ce que ces mots avaient de ridicule, mais je ne rechignai pas et les répétei aussitôt à voix haute, la gorge un peu étreinte par la peur.

— Ta chatte est ce que j'ai vu de plus beau.

À nouveau, je déclamai sans état d'âme. Elle me parut satisfaite et s'astiqua de plus belle contre moi, redoublant de fougue, frénétique.

Elle déposait sur moi un sillon luisant, et ce détail m'enflammait plus encore. Pourtant, elle prenait soin de ne jamais entrer en contact avec mon sexe. Elle choisit plutôt de chevaucher mon visage, collant sa fente fraîche à ma bouche, d'abord en l'effleurant, puis en exigeant d'un mouvement de bassin explicite que je lèche, suce, mordille et aspire tout ce que je pouvais. J'en suffoquais presque, ce qui ne l'empêcha pas d'exiger de moi une nouvelle sentence de son cru, que je bredouillai entre deux mouvements de langue :

— J'ai envie de boire tout ce qu'il y a en toi...

Le temps que je réalise de quoi il retournait, elle avait commencé de libérer sa vessie, l'œillet de son méat braqué sur mon nez et mes lèvres, appliquée à projeter le volume impressionnant qu'elle portait en elle dans ma bouche. Ça n'en finissait pas, fontaine chaude et odorante dont elle m'abreuvait avec un sourire de triomphe. J'essayais bien d'en recracher une partie, sans en avoir l'air, mais il fallut bien que j'en avale le plus gros, tant le jet était abondant et ciblé avec précision.

— Maintenant, j'ai envie de te nettoyer avec ma langue.

Encore sous le coup de cette pluie d'or, j'en oubliai de répéter les mots qui venaient de s'incruster. La réponse, une décharge de force supérieure à la première, fut immédiate.

— Maintenant... J'ai envie de te nettoyer... avec ma langue.

Je n'eus besoin d'autres injonctions, ni plus d'explications, pour entreprendre aussitôt l'ablution requise, repassant la pointe là où j'avais déjà liché, écopant cette fois de nouvelles particules plus musquées, arrosées de frais. Malgré le supplice infligé, je me surpris à goûter son sexe avec délectation. Son parfum naturel, sans toutefois égaler celui de mon ancienne maîtresse, tutoyait des sommets de suavité, de rondeur, piqué par moment d'une pointe aigre qui exaltait le tout. Je lui aurais bien professé mon appétit pour son fruit (dé)fendu, mais je redoutai que cette sortie de texte ne soit elle aussi pénalisée. C'était son scénario, pas le mien.

Je nous imaginai déjà poursuivre de la sorte, et aller plus loin que ce touche-pipi un peu poussé, quand une sonnerie retentit dans le couloir. Toutes

ces dames sortirent alors de concert, comme une seule femme, et se mirent à fureter d'une vitrine à l'autre, telles des acheteuses compulsives à l'ouverture des soldes. Ce manège se prolongea le temps nécessaire à chacune pour faire son nouveau choix.

Deuxième loi : chaque femme qui possède un homme est en capacité de le prêter ou de le troquer contre un autre à l'une de ses sœurs, quand cela lui plaira. Ce système implicite m'en rappela un autre. J'avais lu, il y a longtemps déjà, des pages fascinantes sur la communauté Na, aux confins de la Chine, qui pratiquait encore de nos jours le rituel matriarcal de l'échange des partenaires masculins par leurs femmes, chaque soir ou presque.

Je me demandai si ma Sophie de la veille figurait quelque part dans cet incessant défilé, quand la blondinette tortionnaire revint accompagnée d'une femme de taille intermédiaire, quoique solidement charpentée. Un détail, ô oui, un immanquable détail me sauta immédiatement aux yeux, là, à la naissance de sa gorge, dans ce creux osseux sous le cou qu'on appelle communément une salière : une tache brune, une tache de naissance, dont le dessin évoquait sans hésiter l'île de beauté.

La femme du journaliste...

Son corps était moins flétri que ne pouvait le laisser présager son visage disgracieux. Ses seins étaient pleins et assez hauts, son bedon discret, et les volutes sombres de sa fourrure laissaient entrevoir une vulve magnifique, aux lèvres d'un rouge sombre, idéalement entrouvertes et proportionnées.

Elle me considéra un bon moment comme on jauge un article bradé, dans la crainte d'un défaut ou d'une malfaçon. Mais elle dut estimer que j'étais dans un état encore potable, car sur un ton neutre et décidé, elle s'adressa à l'autre sans plus m'accorder la moindre attention :

— C'est bien... Je le prends.

7.

Confronté à cette découverte, c'est à moindre regret que je quittai ma blonde persécutrice. Elle était belle certes, mais être l'objet de ses douces exactions ne faisait que m'éloigner des véritables mystères du lieu. Elle aurait pu me manipuler et pisser sur moi durant des jours que je n'en aurais sans doute pas appris plus. En revanche, Cécile m'apparaissait comme la toute première aspérité dans ce miroir déformant où nous, les hommes asservis, nous tordions comme d'effroyables gargouilles.

Cécile. Je ne sais même plus par quel chemin détourné de ma mémoire son nom me revint. Lorsque je l'apostrophai ainsi, dans le couloir qui nous menait à la cage où elle pourrait à son tour disposer de moi, elle se figea dans l'instant.

— Qui vous a donné ce nom ?

— Votre mari... je le connais, c'est un ami.

— Je ne suis pas mariée.

— C'est faux. Il est journaliste, ici, à Nancy.

— Et il s'appelle comment, ce monsieur ?

Je me trouvai bien bête. Je connaissais son prénom à elle, et jamais je n'avais cherché à connaître celui de son époux, ni même leur commun patronyme.

— Je... je ne sais pas. On se retrouve au *Café Foy*...

— Vous m'en voyez ravie, elle eut un sourire vaguement méprisant.

— Il m'a parlé de votre tache de naissance.

— Des tas de femmes portent des marques, se défendit-elle sur un ton plus neutre.

— Pas comme celle-ci...

— Peu importe. Ici, vous n'êtes plus à Nancy. Je ne suis plus Cécile. Et je n'ai jamais été mariée.

C'était sans appel. Et on ne peut plus explicite. Il y avait l'autre monde, dehors, un monde d'hommes, réglé et codifié par eux depuis des siècles, où les femmes avaient fini, tant bien que mal, par se faire une place acceptable, et plus ou moins acceptée. Et puis il y avait cet endroit étrange, secret, coupé du reste, où plus rien de ce qui faisait loi à l'extérieur n'avait cours. Jusqu'aux

noms, jusqu'aux identités. C'est un monde féminin d'avant la faute, d'avant la pomme croquée, où plus aucune infamie ne pesait sur elles, et où tout leur était donc permis.

— Si vous n'êtes plus Cécile... alors comment dois-je vous appeler ?

— Vous ne m'appellez pas. D'ailleurs, je ne suis même pas supposée vous parler.

— C'est interdit, c'est ça ?

— Ce n'est pas une question d'interdiction.

Ma question sembla la déstabiliser un peu.

— Alors quoi ?

— On ne souhaite vous parler ou vous entendre parler que si ça nous est utile.

— Utile ? Utile en quoi ?

— Utile à notre plaisir.

Je repensais aux phrases stéréotypées que ma botticellienne m'avait fait débiter sous la contrainte. Voilà à quoi nous servions, quand nous n'étions pas ravalés à notre tour au rang de purs objets sexuels : à leur délivrer le comptant de fadaises nécessaires à leur libido.

Pourtant, malgré la rudesse relative de leurs manières et nos conditions de détention on ne peut plus sommaires, je n'arrivais pas à percevoir en elles ce sentiment de revanche qu'on eut pu imaginer en de pareilles circonstances. Elles n'étaient pas là pour se venger, ou pour réparer plusieurs millénaires de domination par l'autre sexe. Elles étaient là pour exprimer tout ce qu'elles avaient en elles, du plus doux au plus monstrueux, sans avoir à subir le regard censeur des hommes, sans jamais se référer aux normes et aux images fétiches de la sexualité masculine. Et si par moment, certains de leurs rituels ressemblaient à s'y méprendre à des pratiques que ces messieurs affectionnaient – ou qu'ils fantasmaient de réaliser – c'était chose fortuite, et non pas l'expression d'une quelconque rancœur. Encore moins d'un penchant mimétique. Les hommes n'étaient pas punis, ils étaient utilisés à leur juste mesure. Celle que chacune de ces dames trouvait bon d'établir.

C'est probablement cet esclavage doux, cette nuance dans l'aliénation, qui inhibait chez les mâles ici présents tout mouvement de révolte. Après tout, nous étions au moins aussi nombreux qu'elles. Nous aurions pu tenter de renverser leur empire – je notais toutefois, à ce propos, que jamais plus d'une dizaine d'entre nous n'était extrait en même temps des cages de verres, si bien que lors des regroupements leur nombre excédait toujours le nôtre. Mais, tous autant que nous étions, nous préférions nous abandonner à leurs désirs et déposer les nôtres dans leurs mains. Cette reddition ne ressemblait pas à une défaite. Plutôt à un repos, une pause salutaire, une bienfaisante réification. N'être plus celui qui contrôle, qui donne, qui assure, qui distribue le plaisir, les bons ou les mauvais points, cela se révélait être pour la plupart d'entre nous une surprenante source d'apaisement. Notre docilité n'était pas un aveu

de faiblesse, c'était un soulagement.

Pressée de mettre un terme à notre dialogue, Cécile, la femme à la tache, m'avait poussé avec fermeté à l'extérieur de ce couloir aux cellules spécialisées. Nous traversâmes le salon d'attente en sens contraire puis, après qu'elle eut placé un bandeau soyeux sur mes yeux, elle me tira par le bras dans une direction inconnue. À la chaleur qu'irradiait son corps, par instant si proche du mien que nos peaux s'effleuraient, je pouvais sentir son état d'excitation. Après une minute ou deux de marche aveugle, nous débouchâmes dans une nouvelle salle, où elle libéra enfin mes yeux.

Cette pièce de grandes dimensions, beaucoup plus profonde que large, était clairement divisée en deux zones distinctes. Sur la cloison de droite s'alignait une multitude d'écrans, sur presque toute la longueur, enchâssés dans la masse. Il ne me fut pas difficile d'identifier ce qu'ils donnaient à voir.

Nos cages.

Les cellules du hangar, comme si vous y étiez. Ainsi que les cachots à fantômes dont je sortais tout juste. Selon les cas, le spectacle était plus ou moins palpitant. Dans la plupart, il n'y avait qu'un unique occupant, un homme bien sûr, allongé ou vautre dans un demi-sommeil. Mais là où il y avait de l'action, le coup d'œil valait la peine. Je retrouvai notamment les diverses mises en scène aperçues quelques minutes plus tôt. Et surtout, je pus apprécier le nombre et la variété des hommes détenus ici. Plusieurs dizaines, sans doute plus de cent. Tous semblaient si résignés, attendant sagement l'heure de leur prochain « usage », qu'il était bien difficile de savoir lesquels n'étaient là comme moi que depuis quelques heures, ou quelques jours, et ceux qui pouvaient y croupir depuis bien plus longtemps.

D'où venaient-ils, tous ces pauvres garçons ? Comment les avait-on attirés là ? Étaient-ils tous tombés comme moi dans les rets de Valérie ? J'en doutais un peu. Moi qui avais passé mes derniers jours à surveiller la porte de son magasin, j'avais vu bien peu d'hommes la pousser. Alors quoi, où, et surtout comment ?

Je songeai en passant qu'aucune disparition d'adulte de sexe masculin n'avait été signalée à ma connaissance dans la région. On ne parlait que des six disparues de Nancy dans les médias locaux et nationaux, et personne ne s'était ému de l'évaporation subite d'un nombre au moins aussi conséquent d'hommes.

Le mur d'en face était plus surprenant encore, bien qu'exempt de toute image. Ce qui y était accroché était plus saillant que de simples écrans plats. À intervalle régulier, environ tous les deux mètres, jaillissait en effet de la surface blanche un phallus artificiel, pointé dans notre direction, érigé selon un angle qui permettait d'en faire tous les usages voulus. Il y en avait là de toutes les tailles, toutes les couleurs, plantés à des hauteurs diverses, supposais-je pour répondre à tous les gabarits et profils anatomiques de ces dames.

Lorsqu'elle eut fixé l'anneau de mon collier de cuir à une longue métallique

sortant du béton, dont les grosses mailles tintaient sur le sol au moindre mouvement, puis pour la première fois lié, mes mains entre elles dans le dos, à l'aide de bracelets en plastique rigide, elle se dirigea vers l'un des godemichés, prenant soin de se tenir apparemment hors de ma portée. Sans préambule, le cul tendu vers la paroi, elle vint s'empaler sur le sexe de pacotille, un modèle d'un noir laqué où le moindre dépôt humide tranchait comme une écume blanchâtre sur une mer tourmentée. Elle allait et venait de façon mécanique sur cet axe inerte, sans un regard pour moi, les yeux braqués sur les moniteurs qui nous faisaient face.

— Pourquoi avez-vous quitté votre mari ? Pourquoi êtes-vous ici ?

Elle ne répondit à aucune de mes questions et, au lieu de ça, elle gratta le mur d'un ongle impatient. Après plusieurs essais infructueux, elle parvint enfin à dégager une petite trappe qui se releva vers l'avant, minuscule pont-levis qui vint se positionner sous son sexe. Elle n'eut plus, dès lors, qu'à ajuster la hauteur de cet élément pour l'appliquer à même son clitoris. D'où j'étais, je ne pouvais deviner la matière dont était fait cet objet ni la qualité de sa surface. Mais un vrombissement léger, presque aigu, leva toute ambiguïté sur sa fonction. Ainsi équipée, elle n'avait qu'à imprimer à son bassin un léger balancement, pour être à la fois branlée et pénétrée par l'automate inépuisable.

Ma propre érection me surprit. Il n'y avait pourtant pas là de quoi m'émoustiller. Son ventre flasque et ses seins avachis. Son plaisir de machine, piston las, lancinant. Le floc-floc écœurant de ses fesses molles rebondissant sur la cloison. Et pourtant je dardais dur, si dur. Et impossible de me toucher.

Comme elle semblait proche de sa jouissance, deux autres femmes masquées apparurent. Une petite un peu boulotte et une autre femme immense, aux longues jambes fuselées et à la chevelure de jais. Je n'en avais aucune preuve, et pourtant la conviction qu'il s'agissait là de la grande brune qui n'était jamais sortie de la cabine s'imposa à moi. Avant qu'elles ne rejoignent celle que j'appelais désormais « la Corse » – et non plus Cécile, prénom qui me semblait la caractériser plus faiblement que sa tache de naissance, si singulière – leurs fesses à leur tour soudées au mur, un second changement survint, cette fois dans l'ordonnancement régulier des bites. J'eus la sensation étrange que plusieurs d'entre elles avaient bougé. Qu'elles s'étaient rétractées de manière sèche, si vite que leur enfouissement dans le mur était à peine perceptible à l'œil. Trois, peut-être quatre. À la place, demeuraient autant de petits trous circulaires, du diamètre de ceux que j'avais déjà observés dans nos prisons de verre.

L'instant d'après, cette fois avec assez de lenteur pour être bien visibles, quatre queues apparurent de notre côté, tremblantes, toutes parcourues d'un frisson qui ne pouvait être qu'humain. Plus courtes que leurs sœurs de latex – j'essayais ce faisant d'imaginer l'inconfort des cobayes qui se contorsionnaient contre la surface plane, sur l'autre versant du panneau, pour projeter le plus loin possible leurs quinze centimètres de chair hésitante –,

elles pointaient juste assez pour être raisonnablement exploitables. Une d'entre elles était noire, pas plus longue que les autres je m'empresse de le dire, et une autre, d'un rosé cramoisi, dépassait le lot d'une courte calotte.

La boulotte s'agenouilla devant cette dernière et se mit à la sucer avec une frénésie d'enfant. Le chibre de belle taille lui emplissait toute la bouche, mais ça ne semblait pas assez pour elle, à juger ces aspirations chaque fois plus goulues qu'elle lui appliquait. La grande, elle, n'eut d'autre choix que de planter en elle le plus haut perché des autres membres, et rouler à son tour d'avant en arrière, pour aspirer aussi profond que voulu le tronçon disponible, luisant d'émotion.

Cette exhibition m'en évoqua une autre, dans un film que j'avais vu plusieurs années auparavant. Le portrait d'une jeune femme mariée à un abstinente et qui, tenaillée par ses envies, finissait par se donner au hasard des rencontres les plus sordides. Le film avait fait scandale à sa sortie. La scène qui me revenait correspondait à un songe de l'héroïne. Elle y fantasmaient l'exact opposé de ce que j'avais sous les yeux : des femmes allongées, et dont le bas du corps disparaissait de l'autre côté d'une cloison, où des hommes anonymes, et que la jeune épouse se plaisait à imaginer laids, veules, et tordus de vice, de vrais démons aux jambes aussi noueuses que des satyres, pénétraient tour à tour ces cons sans tête, pressés d'en finir.

Ce souvenir éclaira le spectacle qui m'était donné d'une lumière nouvelle. Je comprenais mieux la vocation du lieu, la motivation de ces femmes qui, sous leurs atours et leurs attitudes de dominatrices, n'avaient pas pour objectif notre asservissement. Ravalés au rang d'objets, d'accessoires au service de leur plaisir exclusif, nous n'étions décidément pas des ennemis. Comme un vibromasseur dont on apprécie l'efficacité, ou un œuf qui masse les parois du vagin avec constance, elles nous entretenaient avec soin, et de ce respect que l'on doit aux plus précieux de nos ustensiles. Nous étions pour elles des gadgets de luxe, à ce détail près que nous étions vivants et odorants. Il n'était plus question de lutte des sexes. Car, je le voyais bien maintenant, il n'y avait plus ici qu'un seul sexe valable, valide, le leur. La galerie qui m'avait accueilli à l'entrée de ce complexe en était la plus explicite des démonstrations. Toutes ces chattes exposées, mille visages d'une seule identité. Un seul sexe, et nous, et nous, et nous, rangés dans leurs boîtes, prêts à l'emploi.

C'est donc sans cruauté, me semblait-il, qu'elles avaient décidé que je ne leur serais pas utile en la circonstance. Aucune ne manifesta la moindre attention à mon engin, bleu de désir et d'impuissance, tuméfié de frustration. Ma présence ne valait que par ces yeux hagards, embués d'envie, que je posais sur elles.

La longueur de la chaîne me permettant d'approcher du mur, je me collais contre celui-ci et tentai alors de me masturber, le gland coincé entre ma cuisse et le béton, fléchissant juste assez sur mes genoux pour imprimer le mouvement de pompe nécessaire. Mais le contact de mon dard décalotté et du matériau brut était difficile à supporter. Chaque va-et-vient m'arrachait un

lambeau de muqueuse, si sensible et si fragile à cet endroit et, après neuf ou dix de ces gémissements, mon sexe était en sang sans que je sois même venu.

Entendons-nous. Je ne me suis jamais senti le moindre penchant soumis. Et si je ne me connais aucun esclave – certainement pas Cyprie –, je n'ai pas plus de maître, j'aime à le croire. Alors, comment expliquer que j'aie tant espéré de ces trois femmes, à ce moment-là ? Comment nier que, au moins un instant, j'aie pu à ce point les diviniser, priant pour qu'elles me libèrent à la fois de mes chaînes, de mon désir et de la douleur qui grondait entre mes jambes ?

Quand elles eurent joui, chacune son tour, notes contrastées sur la gamme infinie du plaisir féminin, les jappements de l'une s'entortillant autour du rôle profond d'une autre, elles s'enquirent enfin de mon état. Sur un petit chariot à roulettes que je n'avais pas remarqué jusque-là, elles prirent gaze et pommade et soignèrent mon gland endolori avec des gestes précis, presque doux. Trois infirmières aux petits soins. Je n'en demandais pas tant. Et j'en voulais tellement plus...

Ainsi pansé, on me détacha du mur, désentrava mes mains et la Corse me désigna sans affect apparent à son amie la boulotte.

— Ramène-le « chez lui », lui intima-t-elle.

8.

Chez moi.

J'avais du mal à me faire à l'idée, plus encore à la perspective. Je veux dire, sur le long terme. Car désigner une telle cage d'un nom si familier, par principe rassurant, n'augurait rien de bon quant à la durée de mon séjour parmi ces dames. Depuis combien de temps mes compagnons d'infortune étaient-ils là, enfermés dans ces bocaux géants, tels des insectes, attendant que ces dames daignent faire mumuse avec eux ? Y avait-il un doyen dans notre petite communauté sans nom ?

Tout le reste de la journée, et aussi le lendemain, on me laissa tranquille, si ce n'est ma livraison tri-quotidienne de nourriture via le système de nacelles. Je suppose que je devais ce répit à l'état de mon sexe. On m'offrait donc quelque chose comme une convalescence. En fin de matinée, la boulotte de la veille, accompagnée de ma Sophie, furent déposées dans ma cage, toujours aussi nues, toujours aussi masquées. Sans un mot, mais avec des gestes attentifs, posés, presque tendres, elles nettoyèrent ma plaie et appliquèrent sur ma bite meurtrie une sorte de pommade cicatrisante, dont j'appréciais la forte odeur de plantes médicinales.

La présence de Sophie me prouvait que, à défaut d'être ma maîtresse attitrée, celle-ci se sentait comme une sorte de responsabilité à mon égard. On l'avait informée de ma condition et elle avait tenu à s'enquérir par elle-même de l'évolution de ma blessure. Quand la petite boule brune eut fini de masser mon gland avec sa paume, geste facilité par l'épaisse couche grasse qu'elle avait déposée dans le creux de sa main, je tenais une semi-érection plus douloureuse que réellement excitante. Aucune des deux ne sembla d'ailleurs s'émouvoir de cette réaction réflexe.

Mon infirmière me recalotta avec délicatesse et résuma la situation pour sa consœur, en une phrase pour le moins expéditive et dépourvue d'empathie :

— Il pourra servir bientôt.

Servir. Il n'était bien question que de cela. Et ce que j'aurais pu prendre un instant pour une manifestation d'intérêt de la part de Sophie, même légère, même ponctuelle, m'apparut alors comme le souci tout professionnel d'une responsable logistique qui gère le bon état de son stock. Peut-être était-ce

même son office, ici bas. Veiller à ce que le troupeau soit en état convenable pour ses camarades, que toutes les têtes – façon de parler, car ce n'est pas vraiment de nos têtes dont elles avaient l'usage – soient prêtes à l'emploi, en permanence.

Par contre, si une chose laissait à désirer dans la manière dont ce lieu était administré, c'était la propreté de nos cellules. Ça ne pardonne pas, le verre. La moindre trace, exaltée par la lumière, s'y voit mieux que sur le plus blanc des murs. Et je constatai avec un peu de dégoût que dans ma propre cage comme dans celle de mes coreligionnaires, on versait plus dans le fangeux que dans le translucide. Les récipients qui nous étaient donnés pour sacrifier à nos besoins naturels se révélaient très vite insuffisants, en volume, et bon nombre d'entre nous avaient fini par se soulager à même le sol vitré, usant de leurs mains en guise de papier, essuyant celles-ci sur les parois. Une odeur nauséuse flottait au-dessus de notre étonnant complexe. À mesure qu'elle enflait, elle incommodait de plus en plus d'hommes et, à la résignation lascive que j'avais observée dans les premiers temps, succéda un grondement sourd de révolte. Même ceux qui occupaient d'ordinaire nos longues plages de temps inoccupées à se masturber – j'avais noté, à trois cages de la mienne, qu'un type blond, encore assez vert, s'était tiré sur la tige jusqu'à douze fois en une seule journée – ne semblaient plus y prendre goût.

Un brun bedonnant, à moitié chauve, tournait en rond, fauve insoumis, et ne cessait de grogner comme une bête prise au piège. Je ne l'avais pas remarqué jusque-là. Maintenant, nous ne regardions tous que lui.

— Il va craquer, m'a lancé à son propos mon voisin de droite, dans un murmure étouffé.

Craquer, d'accord, mais craquer comment ? Aurait-il voulu se blesser qu'il se serait trouvé bien impuissant, dans cette boîte dépourvue d'angles ou de prises, dans ce cube parfaitement lisse.

Un relent putride me détourna un instant de la scène et emporta mon attention au loin, sur la brume invisible de ses effluves. Les parfums. Grâce à Chyprie, je vivais depuis des années dans un univers constamment embaumé. Entre les essais qu'elle rapportait à la maison pour les soumettre à mon odorat candide et ces innombrables produits dérivés odorants, plus ou moins musqués, chyprés ou hespéridés, qu'elle grappillait en douce à son travail, c'est un véritable halo de fragrances qui nous nimait constamment. Il faut croire que cela m'avait mis en confiance...

— Tu te fous de ma gueule, là ?

Bon. Elle n'avait pas accueilli ma suggestion avec l'enthousiasme espéré.

— Non.

— Attends... Tu veux que je compose un « jus » qui sente les sécrétions de ton ex ? On est bien d'accord, c'est bien ça que tu es en train de me demander, à moi, ta femme ?

Je rappelle, à toutes fins utiles : nous ne sommes pas mariés. Mais il n'empêche. Mon idée ne fleurait pas bon l'élégance, je dois l'admettre. Et sa

colère était au-delà du légitime. C'est pourquoi je fus plus que surpris quand, deux semaines plus tard...

— Tiens, elle me tendit une fiole fermée d'un bouchon de liège.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La chatte de ton ex. Enfin... son odeur.

Il me faut dire ici que, au milieu de ces récriminations, je n'avais pas laissée Cypris sans consignes. Mes indications étaient même très précises. En effet, Charlotte, l'ex tant décriée, distillait par son sexe un parfum au sens le plus exact du terme. Non pas l'une de ces odeurs un peu aigres que les bacilles de la flore vaginale confèrent habituellement aux femmes. Mais au contraire un bouquet subtilement composé, notes sucrées et alcoolisées, légèrement piquantes, comparables à certains champagnes, et que l'on retrouvait dans le produit commercial d'une grande marque de couture.

Après notre séparation, accro, j'avais acheté un flacon de cette eau de toilette et je la reniflais de temps à autre, à la dérochée. Pourtant, l'effet sur moi n'était pas le même. Je ne parvenais pas à ressentir ce frisson incomparable qui m'avait saisi autrefois, quand mon visage tout entier plongeait entre ses cuisses.

L'imitation concoctée par Cypris était presque parfaite. J'en restai sans voix. Et puis, preuve idiote de mon amour encore neuf, j'avais repoussé le flacon d'une main que je voulais ferme.

— Non... J'ai bien réfléchi. Ça n'est plus la peine.

Un renoncement qu'elle apprécia plus que tout, me gratifiant ce soir-là de la plus convenable des fellations dont elle ait été capable. L'essai parfumé fut jeté aux ordures, la formule effacée des tablettes de Cypris. Et plus jamais nous ne reparlâmes de Charlotte ou de sa vulve odorante.

Un flash me ramena brusquement dans ma cage. Se pouvait-il que Cypris ait été l'auteur des portraits olfactifs de la galerie ? Était-elle le nez responsable de cette incroyable farandole d'odeurs intimes accrochées aux murs ? Depuis l'épisode cité précédemment, je l'en savais capable.

Aussi imparfaits fussent-ils, les rapports avec Cypris me manquaient. Sa bouche, ses petits seins, ses fesses menues, son sexe si délicat me manquaient. Je me demandais s'il arrivait qu'un coït complet, classique, comme il s'en pratique dans les couples, tendres et librement consentis, soient pratiqués en ce lieu. Ou étions-nous condamnés à subir leurs assauts tordus, ou à nous astiquer inlassablement comme ce blond priapique qui devait déjà en être à sa six ou septième branlette de la journée. Record en vue.

Un cri d'animal déchira le cours de mes pensées, comme un coup de canif dans un paravent japonais. L'agité à gros ventre en avait fini de son manège de hamster. Recroquevillé sur le flanc, à même le sol vitré, il ne bougeait plus. Une marre de sang grandissait tout autour de son corps si blanc, sous l'éclairage cru.

— Putain, mais faites quelque chose ! Une voix hurla à l'intention de nos geôlières invisibles. Il s'est tranché la bite !

Comment s'y était-il pris ? Quel instrument de fortune avait-il utilisé ? Était-il seulement parvenu à ses fins délétères, ou une simple entaille était-elle la source d'un tel bouillon écarlate ? Je ne le saurais jamais.

Presque aussitôt, la Viking blonde qui m'avait maîtrisé à mon arrivée, ainsi qu'une autre fille charpentée à l'identique, déboulèrent dans l'allée, visiblement paniquées, et hissèrent le malheureux hors de son aquarium sanguinolent. Bien que totalement inerte, j'avais du mal à le croire mort. Et pourtant, quelque chose me soufflait qu'on ne le reverrait pas. La géante blonde l'embarqua comme un simple paquet, sur l'épaule, de longs filets rouges se mêlant à sa chevelure.

L'incident avait momentanément calmé les esprits. Chacun reprenait sa routine : dormir, tourner en rond, manger ou se masturber. Quoi d'autre ? Mais l'ambiance était si pesante, que nous accueillîmes presque le retour des femmes avec soulagement. Comme les jours précédents, elles sacrifièrent au rituel de la masturbation personnalisée, chacune plantée devant une cage. Eu égard sans doute à mon état, je fus dispensé ce qui me peinait presque tant j'appréciais désormais ce spectacle. D'une certaine manière, et comme la majorité des hommes ici présents, je commençais à me faire à mon sort. Esclave sexuel. Sextoy humain. Aucun des qualificatifs commodes que je risquais ne convenait vraiment. C'était à la fois plus, si l'on considérait l'extrême contrainte dans laquelle nous étions confinés, et moins, au regard des rapports froids, le plus souvent dépassionnés, qu'elles entretenaient toutes avec nous.

Si j'avais décidé de moi-même de devenir le jouet d'une femme, à choisir, j'aurais évidemment opté pour Cyprie. Mais, faute d'elle, je finissais par concevoir une forme d'attrance trouble pour Sophie, la botticellienne, la boulotte ou même la Corse, la femme disparue de mon ami le journaliste.

Vers la fin de la journée, comme les diverses activités coutumières semblaient vouloir s'achever – je remarquai d'ailleurs à ce moment-là qu'il n'y avait pas eu de nouveaux mâles introduits dans le gynécée depuis ma propre arrivée –, un son aigu traversa l'espace immense, perdu quelque part dans les cintres si élevés. Un sifflement, suivi d'une pluie fine, que la plupart d'entre nous observa sur les vitres, sous la forme de fines gouttelettes, avant même de la sentir caresser notre peau.

Progressivement, ce qui n'était d'abord qu'un crachin timide, un voile de brume humide qui tombait en flottant depuis les hauteurs du hangar, se mua en une véritable averse. Peu intense, mais continue, et suffisamment abondante pour commencer de laver le cloaque transparent dans lequel nous croupiissions tous. C'était ma première toilette depuis mon arrivée et, à la mine réjouie des autres bonshommes autour de moi, je gageais que pour eux aussi. Parvenue jusqu'au sol, l'eau convergeait vers le centre de la cellule et disparaissait par d'infimes anfractuosités, dont je comprenais à la fin l'utilité.

En quelques minutes, les cages redevinrent presque propres. Les reliefs les plus sales avaient été emportés.

Quant à nous, nous restions là, debout, les yeux fermés, le visage tendu vers la nuée bienfaitrice. Sprinklers, système d'arrosage spécifique ? Peu importait. Personne ne se posait la question, sur le moment. Nos corps endoloris n'avaient soudain plus rien de sexuel. Ce n'était plus que des amas durcis au contact du verre, et qu'un peu d'eau assouplissait enfin.

Le spectacle devait être plaisant, à tout le moins singulier, car à travers le ruissellement et la condensation qui opacifiaient maintenant mes vitres, je devinais des silhouettes de femmes nues qui se promenaient dans les travées comme on glisse d'une toile ou d'une sculpture à l'autre, au musée.

Que nous soyons réduits à ces spectres, d'un côté comme de l'autre, était moins stimulant qu'intrigant. Chacun cherchait à deviner qui était là, qui passait sans s'arrêter. Certains détenus avaient beau frotter la devanture de la main, ce qui restait de gouttes et de traces déformait encore les visages et les corps, de telle sorte qu'il était à peu près impossible de les identifier.

Seins courts et pointus, fesses hautes, stature réduite...

Cyprie ?!

Je cognais comme un damné sur la paroi, mais l'ombre que j'avais cru deviner s'échappait déjà, sans jeter un regard par-dessus son épaule. Non, ça ne pouvait pas être elle. Elle se mourait probablement d'inquiétude, à la surface, dans ce monde qui s'estompait lui aussi peu à peu. Jusqu'où avait-elle poussé ses recherches ? M'avait-elle cru reparti à Paris ? Avait-elle fini par déclarer ma disparition à Maryam, la flic, sa copine de la gym ? Si cette dernière n'avait pas considéré sa requête avec plus d'attention qu'elle ne m'en avait accordé à moi, je n'étais pas près de sortir de ce trou. Était-il possible de tenir plusieurs années dans de telles conditions ? Toute une vie d'homme ?

Tout à coup, quand je pensais que nous avions fini avec les surprises jusqu'au coucher, les lumières zénithales, qui nous aveuglaient du matin au soir, ont subitement perdu en intensité. Puis, dans cette semi-pénombre, d'autres sources sont apparues, provenant d'ailleurs, et des images en couleurs se sont mises à danser sur chacune de nos vitrines frontales, partout les mêmes. Nos murailles devenaient des écrans, et on nous projetait je ne sais quel programme. Quoique, je compris vite de quoi il retournait. Il n'y avait rien de divertissant dans ce qui nous était proposé. Tour à tour, on pouvait reconnaître chacun d'entre nous dans la plus humiliante des situations qu'il avait eu à endurer. Je vous passe les détails.

C'est donc comme ça qu'elles nous tenaient. En partageant avec tous ce que chacun voulait cacher, ou tout au moins garder pour soi, elles nous enfermaient dans un secret mutuel. Ainsi, si l'un d'entre nous s'aventurait à parler de ce qui se passait ici, lors d'une hypothétique sortie, la peur qu'un autre vînt à dévoiler tel ou tel sévice qu'il avait subi ou, pire encore, l'éventuel plaisir qu'il y avait pris, devait suffire à lier à jamais sa langue. Comme je n'étais pas là depuis très longtemps, je ne m'aperçus qu'une seule

fois, assez brièvement, annonçant les compliments scabreux que la blondinette avait exigés de moi.

Serais-je en mesure d'assumer la chose, si toutefois de telles images parvenaient à mes proches, à ma famille ou encore à mes clients ? Après tout, ma famille m'ignorait, mes contacts professionnels devinaient mes obsessions et j'avais bien parlé du con de mon ex avec Cyprie, alors...

Un claquement sec. Le déplacement d'un chariot métallique sur ses rails. Dans la noirceur du plafond gigantesque, à la verticale de ma cellule, je devinai qu'une nacelle descendait. À son bord, une seule occupante. Pour ce que j'en vis alors, comme elle posait le pied à l'intérieur de ma cage de verre, c'était une femme brune, à la peau mate, des seins réduits à une pointe dressée, un corps très fin, sec et musclé. Des cheveux longs et ondulés dépassaient de part et d'autre de son masque. Elle s'avança dans ma direction en silence et se colla à moi sans préavis, prenant soin de presser son ventre contre le mien. Sa bouche chercha aussi la mienne. Nous nous trouvions sans aucune difficulté. Le soyeux de sa peau tranchait sur la brutalité relative de son approche, ô combien directe. Un rapide coup d'œil alentour m'informa que j'étais visiblement le seul à bénéficier de ce traitement de faveur. Si je parle de faveur, c'est que la suite immédiate prouva que ma visiteuse n'était mue par d'autres intentions que celle, si simple, presque exotique en ce lieu, de faire l'amour avec moi. J'ai bien dit l'amour, nos deux corps aussi banalement enchevêtrés sur le sol glacé, que ceux de tous les couples qui s'adonnaient au même moment à cette activité. D'un geste, je lui signifiai que le licol entravait mes mouvements, et de la ceinture de cuir qu'elle portait à la taille, elle dégrafa un trousseau de clés et déverrouilla aussitôt mon collier.

D'autorité, elle m'allongea sur le dos et me chevaucha avec fougue, devrais-je dire avec rage. Elle ne cessait de mordre ses lèvres, les yeux clos, ses deux mains agrippées à mes épaules, ou aux poils de mon torse, qu'elle tirait sans aucune retenue. Le mouvement de bascule qu'elle imprimait à son bassin produisait sur mon sexe un effet de roulis que je n'avais jamais connu. Du moins, pas avec une telle amplitude. Je me serais cru pris dans une gigantesque houle, bite sans amarrage livrée à la tempête. À chaque creux, mon gland était happé dans ses profondeurs, comme si j'allais me noyer. Mais la remontée à la surface, quoique moins angoissante, s'avérait presque douloureuse, si bien que j'appelais de mes vœux le coup de tabac suivant, aussi vertigineux fût-il. À ce rythme, je ne tarderais plus à jouir. Des prémices de contractions irradiaient mon membre. Elle dut les ressentir, elle aussi, car elle ralentit sensiblement la cadence puis, repartant de plus belle, saisissant ma main pour la coller au sommet triangulaire de sa vulve, en usant comme d'un jouet vibrant, elle manifesta à son tour ce qui ressemblait aux premiers gémissements d'un orgasme. Je n'avais plus de raison de me contenir plus longtemps. Je n'avais plus qu'une envie, mon vœu enfin exaucé, et de quelle manière exaucé, c'était de jouir de l'instant, dans l'instant, abîmé en elle à jamais, aspiré si loin de Cyprie qui m'apparaissait désormais comme un phare

gommé par les déferlantes, minuscule.

Alors, d'une main libre, elle arracha son masque, triomphante, les yeux fous. Qu'aurais-je dû faire, alors ? Là rejeter au loin ? La gifler ? M'épandre piteusement sur son ventre ? Qu'aurais-je dû dire : vous ? toi ? Capitaine ?!

Je vins en Maryam Allouani dans un curieux mélange d'extase et de révolte, de plaisir et de colère. Je la voulais, je lui en voulais, je la voulais... Chaque palpitation nous unissait ou nous déchirait. Comment avait-elle pu faire ça à Cyprie, à son amie ?

Dans un soupir épuisé, j'ai esquissé une sorte de sourire.

— Vous êtes complètement dingue...

Elle ne répondit pas au compliment et, avec une force insoupçonnée, entreprit de retourner l'échelas que je suis comme une vulgaire crêpe, face contre sol. Le genre de choses qu'on avait dû lui enseigner dans la police et que, à la lumière de nos récents ébats, je lui voyais bien appliquer à sa vie intime. Elle s'assit sur mes fesses, et je pris cette ultime facétie pour un petit bonus d'après l'amour. Une blague qu'on se fait entre amants. J'eus à peine le temps de sentir la pointe dure et froide qu'une bonne dizaine de centimètres de latex rigide s'était enfoncée en moi, d'un coup sec.

— Aaah ! Ça va pas !

Oui, vraiment, on lui avait appris comment maîtriser un homme. Son avant-bras écrasant ma glotte, son coude perçant mes reins, je n'étais plus capable du moindre mouvement. La douleur me crucifiait en trois points. Un liquide chaud me sembla couler depuis mes fesses. Elle y était entrée avec tant d'ardeur qu'il ne pouvait s'agir que d'un peu de sang. Un détail qui ne freina en rien son enthousiasme. Encore une pression et mon rectum avait avalé la quasi-totalité du godemiché. Un léger clic, une bride qu'on ressert à la va-vite, elle venait de fixer l'engin de torture à sa ceinture. Voilà à quoi celle-ci servait. J'aurais dû me méfier...

J'avais lu plus d'un article sur la supposée jouissance rectale des hommes, sur le point P, là où le conduit fécal vient à toucher la prostate, source de plaisir incommensurable selon ceux qui pratiquent avec assiduité sa stimulation. Je n'étais clairement pas de ceux-là. Je me trouvais juste écartelé, empli d'un étron monstrueux, aussi souple qu'une brique, aussi doux qu'une râpe à bois. Et plus je cherchais à m'y soustraire, en serrant les deux globes charnus, ou en repoussant l'intrus d'une ruade aussi inutile que grotesque, plus elle s'enfonçait en moi, en terrain conquis.

Alors seulement elle se lança dans un va-et-vient consciencieux, de plus en plus rapide, labourant la terre qu'elle avait investie. Elle ahanait comme si sa propre queue s'agitait en moi. De fait, à chaque nouvelle plongée dans mon fondement, je sentais le gazouillis léger, presque dérisoire, de son clitoris dressé contre mon sillon.

— Sale petite pute ! Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ? !

Aucune injure, aucune supplique n'aurait eu d'emprise sur elle, je le savais bien. Il fallait attendre... mais quoi, au juste ? Qu'elle jouisse d'un vulgaire

bout de plastique ? D'une prothèse risible et maladroite ? Qu'elle éjacule des copaux de latex hors de son esprit dérangé ?

C'est le petit point rouge de la caméra qui m'apporta la réponse. Il était là son plaisir. Il se perdait dans l'œil électronique.

L'instant d'après, notre accouplement de foire s'afficha tout autour de nous, sur les dizaines d'écrans improvisés, sous l'œil hagard de mes frères. Alors là, oui, enfin, elle pouvait jouir.

9.

Vous raconter mon évasion ?

Tout s'était enchaîné à une vitesse folle, des images d'une ou deux secondes à la suite, montées avec la frénésie d'un film d'action américain. Une fois Maryam sortie de ma cage, j'utilisai le sang qui suintait de mes fesses pour me badigeonner le ventre et l'entrejambe. J'ai beau être un piètre comédien, je n'eus pas beaucoup de mal à simuler une automutilation, comme j'avais vu faire cet autre prisonnier, un peu plus tôt dans la journée, me roulant sur le sol comme une bête blessée, râlant assez fort pour que chacun puisse m'entendre.

Il ne fallut guère plus de deux ou trois minutes pour qu'on me dépêche enfin de l'assistance, en la personne de Sophie, ma protectrice attitrée. À son expression – enfin, ce que son masque m'en laissait deviner – je compris qu'elle n'était pas très loin de paniquer. La pointe de ses seins frémissait d'une manière inhabituelle, comme si une main invisible avait tordu ses tétons avec cruauté.

La première chose qu'elle fit, fatale erreur, fut de détacher de mon collier la chaîne qui me reliait à la paroi. Dès lors, il me fut très facile de bondir sur ma géôlière, de lui passer un avant-bras sous le cou, et la forcer à me conduire dans la nacelle, sous la menace d'un étranglement.

— Ça ne sert à rien..., elle tenta de me dissuader dans un cri étouffé. Elles ne te hisseront pas au-dehors.

— Fais-leur signe de nous lever ! aboyai-je à mi-voix dans son oreille.

Comme elle rechignait à obtempérer, j'augmentai la pression sur sa gorge, qui m'apparut alors plus fragile que lors de nos précédentes rencontres. Je l'avais souvent observée : autant il était possible d'évaluer un adversaire masculin à son gabarit, la présence physique dégagée par sa masse corporelle, sans trop se tromper, autant il fallait entrer en contact direct avec une femme pour mesurer sa force. Sophie était plus faible que ses rondeurs délicates ne le laissaient présager. Elle était molle, sans tonicité aucune, et les contractions de ses muscles entrés en résistance étaient tout à fait impuissantes à la libérer de mon emprise. Elle comprit qu'elle ne pourrait pas se dégager par elle-même.

— OK, OK... Elle capitula en soupirant.

— Vas-y ! Maintenant !

— Nacelle, s'il vous plaît.

Elle fixa la caméra qui nous regardait de son œil atone. Mais rien ne se passa.

— Nacelle, putain ! Il va m'étrangler !

Après quelques longues secondes, le dispositif s'ébranla enfin. J'imaginai Valérie la rousse derrière son écran dans une hypothétique salle de contrôle, rouge ou verte de rage d'avoir à capituler de la sorte. Nous nous élevâmes en douceur. De là, la vue sur l'ensemble du complexe était impressionnante, occasion pour moi de constater que la plupart des cages étaient occupées. Une fois encore, je m'étonnais qu'autant d'hommes aient pu ainsi être soustraits à leur vie ordinaire, des jours voire des semaines durant, sans qu'apparemment personne ne s'en alarme. Un autre motif d'étonnement était la docilité des captifs. Vu la facilité avec laquelle j'étais en train de me faire la belle, je ne comprenais pas pourquoi de tels incidents n'étaient pas plus fréquents. Sauf à envisager que mes condisciples prenaient plaisir à être là...

Non, Valérie ne devait pas être aux manettes car, contrairement à ce que je redoutais, aucun comité d'accueil ne nous attendait dans l'allée où nous fûmes bientôt déposés, Sophie et moi. Je maintins mon otage contre moi et, la forçant à presser le pas, lui intimai de me conduire vers la sortie, tout du moins celle que je connaissais : la galerie des chattes, le couloir, l'escalier en colimaçon, l'arrière-boutique de *Femmes secrètes*... et enfin l'air libre.

Elle s'exécuta et, aux quelques consœurs que nous croisâmes en chemin, elle fit signe de ne pas s'interposer. Ces dernières nous regardaient avec une moue étrange, entre la colère et la pitié. Elles semblaient plus me plaindre que déplorer ma fuite. Comme si c'était moi, la victime. Comme si je ne tarderais pas à regretter mon acte, à développer je ne sais quelle nostalgie de ma vie avec elle, sous leur coupe, sous leur croupe.

Moins d'une dizaine de minutes plus tard, je me retrouvai dans le magasin, nez à nez avec Gros-seins-bruns, l'une des deux assistantes de Valérie. Et alors seulement je réalisai mon état : nu, le corps dépourvu de poils, ce qui avait pour effet d'accentuer encore ma sensation de nudité, un collier de cuir encore fixé à mon cou, amaigri et effaré. La jeune femme me considéra avec dégoût et s'effaça pour me laisser filer en direction de la sortie. Je ne me fis pas prier et me ruai sur la porte vitrée.

L'autre surprise, c'est qu'il ne faisait pas nuit du tout. Nous étions même en pleine journée. La rue était grouillante de passants. Personne n'avait encore remarqué cet hurluberlu dépoilé à travers la vitrine, mais ça ne tarderait pas. Immobile, hésitant, une main posée sur la poignée chromée, je songeais que Valérie et ses sbires troglodytes avaient sciemment chamboulé notre rythme circadien, pour mieux nous tenir dans cet état d'hébétude où l'on accepte tout. Soudain, une femme se planta de l'autre côté de la vitre, face à moi. Elle ne savait pas si elle devait rire ou hurler. Je ne lui laissai pas le temps de se

décider et fonçai hors du magasin, la bousculant au passage, puis à travers la rue, dans un concert de klaxons contrariés. Le temps que je compose le code de mon immeuble, tous les badauds s'étaient retournés dans ma direction. Ils crurent peut-être à un bizutage, car il n'était pas rare que les étudiants viennent sacrifier à leurs rites potaches dans les rues du centre. Pourtant, j'avais manifestement passé l'âge.

Une fois dans la cage d'escalier, froide, sombre et déserte, je me sentis plus dépourvu encore. Sans pantalon, et donc sans clés, je me trouvai bouclé hors de chez moi. Il n'y avait qu'une solution...

— Bonjour Franck...

— Euh... Salut.

Je ne le remercierai jamais assez de n'avoir posé aucune question ni de s'être risqué à aucun commentaire. Il esquaissa tout juste un sourire, mon mamouthesque voisin du dessus, l'une de mes très rares connaissances dans la ville, auquel j'avais eu la riche idée de confier un trousseau deux ou trois semaines auparavant.

Le bercaïl réintégré, un coup d'œil depuis la fenêtre de mon bureau m'indiqua que le cours ordinaire de la circulation avait repris au pied de l'immeuble. Le sketch était fini. On parlerait de cet événement minuscule le soir à table – « tu ne devineras jamais ce que j'ai vu cet après'm, rue Girardet ? » – ou le lendemain à la machine à café, puis plus, déjà passé aux pertes et profits de l'anecdote.

Ensuite ? Ensuite, j'eus toutes les peines du monde à trancher le cuir de mon collier, que de gros rivets fermaient autour de mon cou. Je me blessai même un peu avec le vieux sécateur rouillé que je sortis de la caisse à outils, tant je dus m'y reprendre à de multiples reprises, avant de parvenir à inciser la croûte épaisse.

Comme je m'y attendais un peu, Cyprïe n'était pas là. Et ne répondait pas à son téléphone. L'éphéméride d'une chaîne d'information en continu me situa à nouveau dans le temps : nous étions mardi soir. Près de quatre jours, et quatre nuits, s'étaient écoulés depuis ma disparition. Il fallait bien l'appeler comme ça, même si la terre entière semblait s'en foutre.

— Éva ?

— Oui, qui est à l'appareil ?

— C'est moi... le mari de Cyprïe.

— Ah, bonjour... Qu'est-ce que je peux pour toi ?

— Cyprïe est ici ?

— Non, elle n'est pas là.

— Elle ne t'a pas dit pourquoi elle séchait ? Elle t'a parlé de moi ? Je la pressais de questions.

— Euh... Elle n'a pas « séché » comme tu dis. Elle est juste partie chez un client. Elle était là toute la journée.

— Vraiment ?
— Oui, vraiment. Tu es sûr que ça va ?
— Et elle était aussi à son poste hier ? J'insistai, incrédule.
— Ben, oui, bien sûr. Elle est revenue de Nancy dimanche soir, comme toutes les semaines. Elle était ici lundi matin. Elle est même arrivée avant tout le monde.

— Elle t'a parlé de son week-end ? Ce qu'on avait pu faire ensemble, elle et moi ?

— Non, peut-être, je ne sais plus... Avec ce salon, on est en charrette. On a pas trop causé perso. Tu veux que je lui demande de te rappeler si elle repasse plus tard ?

— Non, merci, non... Ça ira.

Je constatai non sans aigreur que Cyprie n'était pas la seule à avoir poursuivi sa petite vie comme si de rien n'était, sans se soucier de moi. Pas un message sur mon portable, qui avait juste fini par se décharger. Et un seul sur mon fixe. Pas même de mon éditeur, non. Du journaliste localier, le mari de Cécile la Corse. Je n'avais pas noté son numéro mais, semblait-il, lui avait noté le mien.

— Oui, bonjour, c'est Richard Ledieu... Le journaliste du *Grand café Foy*... Je ne vous ai pas vu ce matin, et hier non plus... Si vous voulez bien me rappeler, j'ai peut-être du neuf. Je vous laisse mon numéro.

Évidemment, vu l'heure désormais tardive, Richard ne répondit pas à mes nombreux appels. Je choisis de ne pas laisser de message et d'attendre sagement le lendemain matin, et nos retrouvailles à la terrasse du café. En attendant, incapable de trouver le sommeil, je passai la nuit à éplucher toutes les informations qui me semblaient utiles. Mais nulle part, on s'en doute, je ne trouvai de mention du gynécée secret dont je m'étais échappé.

— Qu'est-ce que vous foutez, depuis deux jours ? Ledieu m'accueillit sur la réserve.

— Vous d'abord, fis-je signe de la main que ce que j'avais à dire ne se résumait pas en deux mots.

— Bon. J'ai peut-être quelque chose d'intéressant.

— À propos des femmes ?

— Oui... Je vous ai déjà raconté qu'elles avaient toutes disparu dans le quartier, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'ai affiné : elles n'ont pas fait que disparaître ici ; elles habitaient toutes ici.

— OK. On est encore dans les limites d'un hasard raisonnable, non ?

— Vous avez raison. Ce qui l'est moins c'est qu'elles aient toutes le même propriétaire.

— Vous êtes sérieux ?

— Très sérieux. J'ai appelé leur agence du centre-ville Noveo gestion.

C'est la même pour toutes, et ils m'ont donné à chaque fois le même nom.

À Nancy, comme dans nombre de villes de province, tout le secteur de l'immobilier est concentré dans un seul quartier. Ici, ce sont les rues qui entourent la très chic place Stanislas qui abritent l'essentiel des agences locales.

— C'est dingue...

— Vous ne devinez pas ?

— Quoi ?

— Le nom du propriétaire commun à toutes ces dames... Vous ne devinez pas ?

— Euh, non... Je suis censé ?

— Colin. Adrien Colin. C'est le père de votre lingère rousse.

Voilà qui expliquait au moins comment celle-ci pouvait se permettre de faire tourner une boutique sans presque aucun client.

Il ne le savait pas, mais en citant Valérie, il vous encourageait à lui raconter tout ce que vous aviez vu et vécu « en bas ». D'ailleurs, il dut percevoir mon trouble, car il m'enjoignit à la confiance, avec un regard de vieux chien curieux, humide et jovialement inquisiteur.

— Et vous ? Depuis votre petite enquête dans la boutique, du nouveau ? Vous êtes allé voir la flic ?

Je ne vous infligerai pas une redite du récit que je lui fis alors. Tout ce qu'il y avait de débonnaire en lui se dissipa à mesure que j'avancais et que je le gratifiais de détails sur le lieu, ses pratiques et la condition des hommes qui y étaient séquestrés. Il ne m'interrompit pas une seule fois, attentif à chacun de mes mots, signifiant d'un petit hochement entendu qu'il n'avait pas besoin de son carnet pour prendre bonne note des informations effarantes que je lui livrais là. À la fin, quand je m'abîmais dans des considérations annexes, une façon pour moi sans doute de repousser le moment où j'évoquerais sa femme, il soutint mon regard et me demanda :

— Comprenez-moi bien : je ne doute pas un instant de votre sincérité. Mais êtes-vous sûr que les autres hommes que vous avez vus dans ce lieu étaient détenus contre leur gré ? Ne peut-on pas imaginer qu'ils aient été là par choix ?

— Par choix ?

On voyait bien qu'il n'avait pas vécu plusieurs jours dans l'une de ces cages, ni râpé sa bite de désir insatisfait contre un mur en béton.

Néanmoins, il ne faisait que reprendre à son compte certains arguments qui m'avaient moi-même troublé : le peu d'émoi suscité à l'extérieur par la subite disparition des hommes ; l'apparente obéissance de la majorité d'entre eux qui, malgré quelques accès ponctuels, semblaient presque goûter cette étrange position qui consistait à assouvir les moindres désirs de ces dames.

— Comme une sorte de super donjon SM... Vous voyez ce que je veux dire ?

— Écoutez... j'ai vu de mes yeux un homme tenter de se trancher le sexe pour essayer d'amadouer ces femmes et sortir de là. Aussi corsés soient-ils, je doute que cela fasse partie du protocole apprécié par les « soumis » des jeux sado-maso.

— Hum... Peut-être bien, admit-il du bout des lèvres, à peine plus convaincu que je ne l'étais moi-même.

Désormais, je ne pouvais plus reculer. Il fallait que je lui parle de Cécile. De son amour des murs de godemichés et de sa sévérité de maîtresse femme. Elle n'était pas partie pour une femme, elle était partie pour rejoindre toutes les femmes. Et dominer autant d'hommes que possible.

Je pris une précaution oratoire qui sonna d'emblée comme un aveu.

— J'ai encore une chose à vous dire, mais vous devez d'abord me faire une promesse.

— Laquelle ?

— Que vous n'essayeriez pas de descendre dans cet endroit.

Il ne répondit rien, me toisa avec un air sombre, puis reprit une demi-octave en dessous de son timbre naturel.

— Vous l'avez vue... Vous avez vu Cécile, là-bas ? C'est ça ?

— Je ne...

— Elle se balade à poil avec ces maboules, hein ?

Que pouvais-je lui dire pour chasser ces folles images que je voyais maintenant danser dans ses yeux ? Tout ce que je pouvais dire ne ferait qu'accroître sa souffrance et, dans le même temps, lui donner l'irrésistible envie de se jeter dans la gueule de ce loup qu'il pensait encore pouvoir amadouer.

C'est là qu'il se fourvoyait. Il était trop tard pour ramener Cécile à lui. Sa petite île de beauté avait dérivé loin, très loin des rives de la raison, de la bienséance et de la morale sur lesquelles il avait pour sa part encore un pied. Elle avait largué les amarres de la féminité telle qu'il pouvait l'envisager. Non pas parce qu'elle lui avait préféré une femme, ou parce qu'elle prenait plaisir à frotter sa fente contre d'autres fentes, ou encore parce qu'elle niait le pouvoir de son pénis. Elle était désormais au-delà de l'instinct de revanche et des oppositions tranchées. Elle était la femme absolue, primitive, celle qui prend et qui ne donne rien, qui se sert et ne se souvient plus d'avoir jamais servi quiconque.

Comme je m'étais figuré Cypris livrée aux mains et au sexe de son amant supposé, je me doutais bien qu'une sarabande abjecte tournait en boucle dans son esprit : Cécile possédée par tous les orifices ; Cécile transformée en une louve hurlant son plaisir ; Cécile passant le plus clair de son temps à masturber une vulve écarlate, ouverte comme une figue fraîche, offerte à toutes les dents et les cuillères qui auraient faim de sa chair savoureuse. Le pissement de son front disait son martyre.

Et pourtant, certains reflets sur les iris assombrés exprimaient autre chose, un sentiment acide, aussi plaisant qu'astringent, piquant comme le jus aigre

du désir. Je n'avais hélas aucun doute : mise en garde ou pas, et quelque promesse qu'il me fit, il irait dans cet enfer.

10.

« Coucou, c'est moi... Écoute, je suis désolée, Eva m'a dit que tu avais cherché à me joindre hier... Je ne sais pas si elle t'a raconté, mais on touche plus terre depuis une semaine. C'est pour ça que je ne suis pas venue le week-end dernier. Mais ce coup-ci, c'est promis, j'arrive vendredi, au même train que d'habitude. Je t'embrasse fort. »

Le message de Cyprie – était-ce réellement le fruit du hasard qu'elle appelle justement durant les cinq minutes de ma sortie quotidienne, justement sur notre fixe, et non sur mon mobile ? – me laissa dans un état de circonspection avancé. Alors comme ça, pendant que j'étais prisonnier de cette cité dominée par les femmes, elle était restée dans la capitale pour travailler, et rien que pour travailler, tout ce temps ? Dans ce cas, comment se faisait-il qu'elle n'ait pas tenté une seule fois de me joindre durant ces deux jours, ni après d'ailleurs ? Avait-elle passé le week-end vautre au lit avec Thierry ? Ces deux-là avaient-ils mis à profit ces deux longues journées pour explorer de nouveaux pans de leurs amours clandestines ? À quelles pratiques inédites s'étaient-ils adonnés ? Se pouvait-il qu'elle lui ait offert cet accès qu'elle me refusait depuis toujours ? La vision de la couronne élastique, fraîche et rosée, tout juste un peu plus sombre ou point de conjonction des ridules, distendue au ralenti par l'énormité d'un gland hors de proportion, ne me quittait pas. Comme la persistance rétinienne d'un iris qu'on a frotté trop fort, ou trop longtemps.

Je passai néanmoins le reste de la semaine à ranger et nettoyer notre appartement, pour accueillir ma femme dans un cocon qu'elle ne voudrait plus quitter. Enfin, j'essayais d'y croire, disposant ici un bouquet de fleurs séchées dont elle appréciait, je le savais, les parfums subtils, changeant là la disposition d'un cadre ou d'un bibelot pour accrocher son regard et ramener notre conversation aux futilités plaisantes d'un intérieur qu'on bichonne. À défaut de la fixer à moi, je voulais la fixer à ce lieu qu'elle traversait comme une voyageuse de passage.

Depuis mes révélations sur sa femme, ce n'était pas vraiment une surprise,

Richard Ledieu était invisible, et injoignable. Volatilisé, le localier. À son journal, où je me fis passer pour un informateur disposant d'éléments nouveaux sur le dossier des « disparues de Nancy », on me confirma qu'il ne s'était plus présenté depuis au moins deux jours. Je ne nourrissais que peu de doutes sur sa destination ni sur la condition qui devait désormais être la sienne, dans l'une ou l'autre des cages de verre. Y prenait-il une forme de plaisir ? Chercherait-il à s'échapper, comme je l'avais fait, ou rentrerait-il dans le rang de ces esclaves consentants ?

Et puis, comme j'avais décrété une fois pour toutes que mon satané dictionnaire attendrait le dénouement de mes affaires plus intimes, m'engouffrant dans les silences de mon éditeur, je pris le temps de quelques démarches annexes. J'allai ainsi au commissariat, pour constater que Maryam Allouani n'avait pas reparu, elle non plus, pas plus qu'à son cours de gym, à l'extérieur duquel je fis le pied de grue plusieurs après-midi, sous l'œil réprobateur des sportives en salle qui ne durent renoncer à alerter les autorités que parce qu'elles m'avaient vu avec Cyprie, une fois ou deux. Peut-être aussi car je paraissais bien inoffensif.

Sur Internet, grâce aux pistes débroussaillées par Ledieu, je fis quelques découvertes intéressantes. J'appris ainsi qu'Adrien Colin, le père de Valérie, et le bailleur de toutes les disparues, possédait à lui seul une part non négligeable du parc locatif privé de la ville, grâce à quoi il était à la tête d'une fortune immense, mais aussi d'une impunité à la hauteur de son patrimoine. C'est ainsi qu'il était passé au travers de tous les soupçons et toutes les procédures et autres tentatives pour le traîner en justice, qu'il avait pu essayer ces dernières décennies. La rumeur la plus tenace – ah, les rumeurs, décidément – concernait l'exploitation à des fins privées des galeries et autres salles dissimulées dans les sous-sols des immeubles qu'il détenait. Il se murmurait que « Monsieur Adrien » y réunissait les membres d'une sorte de société secrète, genre de Lion's Club où les malversations et le filoutage organisé remplaçaient les parties de bridge. Je savais maintenant que ces fameuses caves secrètes existaient bel et bien, et que leur usage avait franchi depuis un nouveau cap dans ce que la loi et la morale tendent à réprover.

À *Femmes secrètes*, l'activité semblait tourner plus faiblement que jamais. J'avais beau surveiller la devanture à tous mes moments perdus, pas une seule fois je ne vis s'y profiler la silhouette si reconnaissable de Valérie. Depuis ma fuite, il devait s'en passer de belles, là-dessous, et j'imaginai avec un frisson d'effroi que cette faille soudaine dans l'ordre strict qui y régnait avait dû s'accompagner d'un nouveau tour de vis, dont mes anciens compagnons d'infortune devaient pâtir au premier chef.

Le matin même du retour de ma femme, je fus saisi par la une du quotidien local.

Une disparue réapparaît miraculeusement !

L'article donnait peu de détails. Il racontait toutefois que la jeune femme, visiblement en état de choc, était incapable de relater avec précision où ni par qui elle avait été séquestrée tout ce temps. Elle demeurait en observation à l'hôpital, où les flics de la PJ de Nancy la visitaient régulièrement dans le vain espoir de lui soutirer plus d'éléments.

À la gare, à l'heure dite, lumineuse parmi la foule des banlieusards qui revenaient ici chaque week-end, Cyprie était au rendez-vous. Dès le premier instant, je compris que nos échanges seraient sous le régime du non-dit, de la comédie du couple sans nuage.

— Ça va, tu ne t'es pas trop ennuyé sans moi, le week-end dernier ?

— Non, non... Ça a été. Tu sais, j'ai mon dico à boucler, je suis à la bourre... J'avais de quoi m'occuper.

— Oui, j'imagine...

Depuis que notre restaurant fétiche, *La Courtine*, avait définitivement fermé, une poignée de mois auparavant, nous étions résolument infidèles dans nos goûts de table, et essayions à chaque fois une nouvelle adresse. Cette fois, nous jetâmes notre dévolu sur un indien récemment ouvert.

Elle passa le repas à me narrer l'avancement de ses travaux, ce fameux salon professionnel où son laboratoire devait présenter ses dernières créations odorantes, mettant presque trop d'ardeur et d'application à détailler par le menu chaque étape, chaque accroc avec ses collègues, pour que cela me paraisse tout à fait spontané. Comme si elle récitait je ne sais quelle leçon. Étrangement, cette mascarade m'excitait. Ses efforts de dissimulation étaient pour moi autant d'incitations à percer ses secrets et, d'une certaine manière, je me demandais si leur fonction première n'était pas là, petits chiffons rouges destinés à chatouiller ma curiosité, de préférence la part la plus libidineuse de cette dernière.

Si bien que sa proposition, lancée au moment des cafés et de l'addition, me désempara.

— J'ai pas trop envie de rentrer... On sort quelque part ?

Je n'aime pas danser. Je n'aime pas la foule mêlée et sottement joyeuse des boîtes de nuit. Cyprie le savait bien. Aussi bien qu'elle comprit ce soir-là que je n'oserais pas la contrarier.

— Hum, pourquoi pas... Tu as une idée ?

— Peut-être. On m'a parlé d'un club, à la gym.

La dernière partie de la phrase me cloua le bec. À la gym ? Qui à la gym ? Son amie la flic ? Celle que j'avais baisée avec tant de conviction, juste avant de m'échapper du gynécée ?

— Si tu veux, me contentai-je de bredouiller.

Dans la voiture, je suivis servilement les indications de Cyprie. Pour

quelqu'un qui était censé découvrir comme moi le lieu, je la trouvais très sûre de son fait, n'hésitant à aucun moment, anticipant le virage à prendre longtemps avant chaque croisement. Après cinq petites minutes, nous débouchâmes sur un terre-plein boueux, le long d'un hangar rouge vif, quelque part aux confins de la friche industrielle qui s'étend au sud de Nancy. Il pleuvait légèrement, un crachin de mer comme on n'en voit rarement ici.

À l'entrée, une physionomiste sans rapport avec l'image qu'on peut s'en faire, seulement vêtue d'une guêpière et d'une culotte assortie, nous accueillit avec un sourire presque trop avenant.

— Bonsoir ! Bienvenue au *Dahlia noir* !

Dedans, et c'est là l'une des raisons pour lesquelles je me sens si mal à l'aise dans les établissements de nuit, on devinait tout juste où poser nos pieds. Cyprie me saisit la main, et une volée de marches nous aspira dans les profondeurs assourdissantes, zébrées de flashes blancs ou colorés. En bas, j'eus tant de peine à m'accommoder, que je ne compris pas tout de suite dans quel genre d'endroit nous étions. Le glissement d'une main, féminine si j'en jugeai par sa finesse et sa douceur au contact de ma nuque, m'affranchit bientôt. Déjà, des ombres dénudées surgissaient çà et là, sur la piste, à la faveur d'un éclair lumineux.

— Attends... On est où, là ? glissai-je à son oreille.

— T'inquiète... Viens !

Elle m'entraîna plus loin, là où je ne pouvais me fier qu'à ses yeux, plus sensibles et aiguisés que les miens, pour ne pas m'étaler au premier obstacle venu. Elle semblait aussi à son aise que lorsqu'elle m'avait indiqué le chemin, quelques minutes auparavant. Pourtant, je ne me figurais pas bien comment elle pouvait connaître un tel lieu, elle qui passait si peu de temps dans cette ville. « On m'a parlé d'un club, à la gym ». L'une de ses amies lui avait-elle donné rendez-vous ?

À l'extrémité d'un couloir assez bref, tapissé de noir, éclairé par un minuscule sillon composé d'ampoules aussi grosses que des têtes d'épingle, un peu comme ces indications lumineuses que l'on trouve dans la travée centrale des avions de ligne, elle poussa une porte, sans hésiter. Derrière, nous ne fûmes pas accueillis par un quelconque spectacle, tant il était difficile d'y distinguer quoi que ce soit, mais par une onde de gémissements et de parfums corporels emmêlés. Le tout, aussi dense qu'un mur, me frappa de plein fouet au visage. Et comme je me figeai sur le seuil, Cyprie me projeta à l'intérieur d'une tendre poussée sur les fesses.

Là, ce fut comme faire l'amour à l'obscurité. Ainsi exprimé, cela peut sembler une image un peu facile, une façon romancée, presque maniérée, d'envisager les choses après coup. C'était pourtant bien un fait : même une fois ressorti, je ne sus pas à qui appartenait cette bouche accueillante qui me suçait de longues minutes, quel cul généreux, au jugé plus volumineux et agréable à empoigner que celui de ma femme, s'était prêté un instant à mes assauts, quel vagin je fouillai d'une main empressée, comme si j'allais trouver

dans ce corps la lumière qui nous manquait.

Par moment, dans un souffle, un frôlement, une vapeur familière, je reconnus Cyprie, laquelle me branla un bref instant d'une main, tandis que la partie invisible de son anatomie, fondue à la nuit, aspirée par le plaisir qui respirait tout autour de nous, tel un monstre au fond de sa tanière, s'offrait à d'autres, hommes ou femmes, indifféremment. Elle-même ne devait pas être certaine de quoi ou de qui la touchait, la léchait et s'enfournait en elle sans relâche, incroyable carrousel dont il nous était impossible à l'un comme à l'autre de descendre en marche. Par bien des aspects, cette pièce était l'exact opposé de ce que j'avais connu dans la maison de dressage souterraine – malgré les jours que j'y avais vécus, je peinais toujours à lui attribuer un nom satisfaisant –, royaume de la transparence et de l'individuation. Ici, à l'inverse, les personnalités étaient gommées, les genres et leurs attributs supposés aussi. La jouissance ne découlait d'aucun sentiment de domination, de contrôle d'un genre sur un autre, mais bien au contraire de ce sentiment troublant, diffus, et pourtant parfaitement grisant, d'appartenir à un même tout, une même masse extatique où les différences s'effaçaient à mesure que la fusion de tous s'opérait, cri après cri, soupir après soupir. Il n'y avait bien que les frissonnements de l'une ou les spasmes éjaculatoires de l'un pour dire si l'on avait affaire à un gars ou une fille.

Je me surpris moi-même à venir beaucoup moins vite qu'à l'accoutumée. Et, lorsque ce fut fait, une vulve anonyme collée à ma bouche, pressée sur mon visage jusqu'à l'écraser, affamée des lapements que je lui prodiguais, je sombrai dans un relâchement total, un peu ivre. Je sortis à tâtons, sous des caresses et des baisers reconnaissants. Cyprie ne me rejoignit qu'un bon quart d'heure plus tard, luisante de sécrétions indécises, les yeux brillants dans la pénombre.

Je ne l'ai pas spécifié, mais jamais nous n'avions fréquenté ensemble le moindre club libertin ou échangiste. Pas même un petit dérapage entre amis, à la fin d'une soirée un peu arrosée. Les rares fois où nous avions évoqué ce type d'établissement dans la conversation, c'était à la faveur d'un reportage télévisé, et toujours sous le registre de la blague distanciée ou du mépris, entre une série américaine et les nouvelles du jour, à chaque fois à distance respectable de nos propres ébats, pour éviter toute confusion ou tout soupçon quant à la tentation que ces images auraient pu éveiller chez l'un ou chez l'autre. Les excès et les fantasmes des autres sont toujours grotesques jusqu'à ce qu'ils deviennent enfin les nôtres, cela va sans dire.

La savoir possédée et ainsi souillée par d'autres que moi me rendit Cyprie hautement désirable. J'aurais pu attendre sagement que nous rentrions rue Girardet, soucieux une fois de plus de maintenir ces pare-feux érigés entre nos désirs et nos pratiques, mais non, je me ruai sur elle, ma main droite piquant directement sur son entrejambe ruisselant, le majeur aussitôt dressé en elle, malaxant ses entrailles élargies par les visiteurs précédents.

— Plus vite ! Elle réclama une augmentation de la cadence à mon oreille,

son corps prostré contre le mien.

Deux ou trois minutes me suffirent à décrire de grands cercles, repoussant les parois élastiques, brossant les petits picots de l'antichambre, pour lui tirer un orgasme que je ne lui connaissais pas, ponctué pour finir d'un hululement étiré comme la lamentation d'une pleureuse.

Le reste de la soirée, nous nous affalâmes l'un contre l'autre dans de grands sofas au revêtement velouté, d'où nous jouissions d'une vue imprenable sur des box comparables à ceux des peep-shows, séparés de nous par des vitres sans tain, et où des couples et autres assemblages plus inattendus s'en donnaient à cœur joie.

Le lendemain matin, et tout le reste d'un week-end que nous passâmes soit à table soit sous la couette, je renouvelai mes tentatives pour joindre Richard le journaliste. Je n'y étais pour rien, au fond. Chez lui, et aussi au journal. Rien à faire, pourtant, je n'en pouvais mais, et me sentais définitivement coupable.

Cyprie repartie par son TGV de dix-huit heures, le dimanche soir, je savais ce qu'il me restait à faire. Disons que, là encore, j'essayais d'y croire.

11.

Allez savoir pourquoi, mes premières pensées, au réveil, n'allèrent pas à Richard, à Cyprie ou à nos activités trépidantes de l'avant-veille au soir, mais bien à Sophie. En fait, si, je devinais le pourquoi de cette fixation en apparence incongrue. Nonobstant le contexte dans lequel nous nous étions rencontrés elle et moi, et si je mettais aussi de côté le peu que je savais d'elle, en particulier ce visage qui était demeuré couvert lors de toutes nos entrevues, Sophie était l'une des rares femmes à avoir pris un tel soin de moi, au cours de mon existence. Si j'excluais du lot ma mère, forcément hors concours, puisqu'elle n'avait eu d'autre choix que de m'élever et de m'apporter l'attention due à son enfant, aucune autre n'avait veillé sur moi de la sorte. Aucune ne m'avait apporté cette sensation, ô combien reposante, de prise en charge. Je ne peux pas dire qu'on m'ait bien traité, en bas. Je ne peux pas dire que Sophie ait fait preuve à mon égard d'attentions particulières, encore moins de tendresse. Mais en dépit de la constante incertitude, et cet état de péril dans lequel on nous maintenait à dessein, jamais depuis l'enfance je n'avais ressenti cet abandon, ce sentiment doux et rassurant qu'une « maîtresse » avait décidé pour moi du cours des choses. C'est parce qu'ils n'avaient plus qu'à se laisser porter, sans plus rien à prouver, sans plus rien contre quoi se battre, si ce n'est peut-être l'image d'eux-mêmes qu'ils avaient établie au fil du temps et de leur vie adulte, que les hommes s'attachaient tant à ce lieu. De fait, Sophie avait moins été ma nurse, ma nounou ou mon infirmière, qu'une sorte de directrice de cette école des hommes, celle qui établissait les programmes, les horaires et s'appliquait à chaque instant à ce que nous filions doux.

J'en étais là de mes réflexions, attablé à la terrasse du *Grand café Foy*, sous un soleil d'été encore timide, lent à me réchauffer, quand une chaise fut tirée d'autorité face à moi. On s'assit sans me demander mon avis, et sans un mot.

Maryam me considéra un bon moment, avant de héler le garçon et de lui commander un café allongé.

— N'y retournez pas.

— Et pourquoi ça ? Je soutins son regard sombre.

Elle sembla réfléchir un instant, chercher ses mots...

— Parce que... Parce que vous en savez assez.

Assez ? Que savais-je, au juste ? Que des femmes déterraient des hommes sous la contrainte, juste quelques mètres sous nos chaises. Que cet étrange complexe souterrain appartenait à la famille Colin, et que Valérie en était certainement la grande prêtresse. Mais, en l'état, rien ne me permettait encore d'établir un lien entre ce lieu, la forme d'esclavage plus ou moins consenti qu'on y pratiquait et les jeunes disparues de la région. Après tout, si ce gynécée n'était qu'un jeu un peu pimenté entre adultes, pourquoi cherchait-elle à me dissuader d'y aller ? Et s'il était lié d'une quelconque manière aux disparitions, n'était-ce pas son devoir de flic de le boucler ?

— Mais vous..., ajoutai-je, vous allez bien y descendre à nouveau ? Non ?

— Je ne sais pas. La raison pour laquelle je fréquentais cet endroit n'existe plus.

— Quelle raison ?

— Ça, si vous permettez, c'est mes petites affaires. Je voulais juste vous mettre en garde : vous n'avez rien à gagner à une seconde visite.

Elle avait bien dit « seconde », et non pas « deuxième ». Comme s'il était exclu qu'il puisse y avoir une troisième, une quatrième ou encore d'autres fois.

Je sentais que ce n'était plus l'heure des non-dits. Autant il était excitant de conserver une part de mystère avec Cyprie, autant je n'avais aucune envie de m'embarquer dans une partie d'échecs un peu perverse avec cette femme, aussi fort qu'elle ait pu me faire jouir lors de notre unique rapprochement.

— Est-ce que Cyprie connaît cet endroit ?

Elle se levait déjà, jetant un billet de cinq euros sur la table brinquebalante, sans répondre.

— Hé ! Je vous pose une question : est-ce que Cyprie était là-dessous en même temps que vous et moi ? !

La présence bien visible de son arme de service, nichée dans un holster dont le renflement gonflait son blouson de cuir, me dissuada de la poursuivre à travers la place Stanislas, ou pire encore de la saisir au col, comme j'aurais fait avec n'importe qui d'autre en pareille circonstance. J'ai toujours détesté les gens qui vous répondent par un silence.

Le plus bizarre, c'est que son mutisme ne sonnait pas non plus comme un aveu. Ce n'était pas plus un oui qu'un non. C'était juste un vide dans lequel toutes mes projections pouvaient s'engouffrer, et dont je sentais confusément qu'il recouvrait une réalité moins tranchée, faite de nuances, de zones grises où ni l'obscurité ni la lumière n'étaient reines.

Il faudrait me débrouiller avec ça.

Incapable de travailler, ni de penser à quoi que ce soit d'autre – outre mon travail, les factures et la paperasserie administrative en souffrance s'empilaient de manière dangereuse, sur un coin de mon bureau, menaçant de choir et d'ensevelir ma vie tout autant que mon clavier, dans un même cataclysme –, je tuai la matinée dans les travées de la Fnac voisine.

Les dimensions modestes du rayon de littérature érotique offraient peu de

choix, dans un angle mort des tables consacrées à la littérature, mais néanmoins suffisant pour nourrir mon imagination en éruption. Je passai en revue la plupart des quatrièmes de couverture et leurs résumés succincts, feuilletai quelques ouvrages, m'attardant selon le cas sur la préface ou sur un passage qui accrochait mon œil, espérant trouver ici ou là un récit qui aurait pu s'apparenter à ce que j'avais moi-même vécu. Pêche infructueuse. Je renouvelai l'opération devant la minuscule étagère dédiée aux BD pour adultes, et ne trouvai guère plus d'inspiration ou de similitudes avec ma réalité du moment.

J'en choisis cependant trois ou quatre et, plutôt que de les lire à la va-vite comme ces adolescents autour de moi, mal installés au beau milieu des rayons, assis à même la moquette moutarde, je passai avec en caisse, me reprenant à deux fois pour composer mon code, tant j'étais distrait.

En rentrant à la maison, mon sac plein de livres que je m'empresserais de ne pas lire – peu de doutes là-dessus –, j'ouvris machinalement ma boîte aux lettres. À l'intérieur, une unique enveloppe, un modèle kraft au format demi-A4. Rien d'inscrit dessus, pas même mon nom. Celui ou celle qui l'avait déposée là savait donc à qui il l'adressait, et où je résidais. Dedans, une simple feuille pliée en deux. Le claquement sec des livres qu'on lâche sur le carrelage résonna dans tout l'immeuble.

Il s'agissait d'une photocopie de piètre qualité, quoique suffisante pour deviner ce que représentait l'original : un sexe d'homme sans homme, tranché net à sa base, décapuchonné d'une façon ridicule, posé sur un mouchoir maculé de taches sombres, probablement du sang.

Cette image, et rien d'autre, aucun mot, aucune menace explicite.

En tapant « sexe tranché », puis « bite tranchée » ou encore « pénis coupé » dans le moteur de recherche par défaut de mon navigateur, je ne trouvais aucune photo aussi réaliste. Seulement quelques photomontages maladroits. En décodé : l'expéditeur de ce mot doux avait forcément pris ce cliché lui-même ou, à tout le moins, été en contact avec la prise de vue originale.

Maryam ?

Bien sûr, Maryam. Qui d'autre pouvait m'adresser une mise en garde aussi brutale ? Valérie ? J'avais du mal à y croire. Toute amazone qu'elle fût, ça cadrerait mal avec son amour de la dentelle et des chichis affriolants.

Vous savez un peu comment nous sommes, nous, les hommes. Tout petit déjà, on nous inculque ce culte idiot de la transgression, cette idée que les limites qu'on nous pose sont là pour flirter avec, danser dessus sur un pied, et que c'est en retombant parfois de l'autre côté, pas toujours bien d'ailleurs, que l'on apprend la vie. Alors je fis ce qu'aurait fait n'importe quel garçon devenu adulte : j'ai descendu les escaliers quatre à quatre, traversé la rue et poussé la porte vitrée de *Femmes secrètes*.

J'aurais pu au moins préparer cette nouvelle expédition. Prendre avec moi

un couteau, la bombe d'auto-défense périmée planquée dans un tiroir de mon secrétaire. Mais non, je suis parti comme ça, sans rien d'autre que ma bête détermination, mon envie crasse de comprendre.

La boutique était vide. Idem dans la réserve, l'escalier en colimaçon, et le couloir étroit qui menait au domaine de ces dames. L'accès était moins dantesque et spectaculaire que le grand toboggan sur lequel Marcello se laissait jadis glisser dans la *Cité des femmes*, certes, mais dès la « Galerie des chattes », et son bouquet capiteux de fragrances mêlées, je fus à nouveau happé par l'atmosphère si particulière du lieu.

D'autres caméras devaient balayer ces corridors et avertir de toute intrusion dans le gynécée, car un petit comité d'accueil m'attendait dans le sas qui suivit. Elle portait un autre masque, mais je reconnus néanmoins Sophie, ses hanches larges, sa toison si sombre et abondante, son épaisseur réconfortante.

— Tu tombes à pic ! me lança-t-elle sur un ton presque enjoué.

Me tutoyait-elle, lors de mon précédent séjour ? Je n'eus pas le loisir de lui poser la question, ou de lui demander pourquoi ma visite du jour lui semblait si opportune. Car la crinière rousse de Valérie se profila alors dans son dos, et toutes s'écartèrent pour laisser passer la patronne. Celle-ci s'avança vers moi, toujours à visage découvert, son corps gainé dans une combinaison en vinyle brillant qui lui conférait des mensurations plus sculpturales encore qu'au naturel.

— Encore un peu, et tu manquais tout, surenchérit-elle sur sa consœur.

Manquer quoi, nom de Dieu ?

L'avertissement de Maryam me revint en tête. Que pouvaient-elles donc me réserver de si terrible ? Je chassai le plus vite possible l'image de la verge sans propriétaire, et emboîtai le pas de mes hôtes.

— Manquer quoi ? je me contentai de glapir.

— Viens !

Et, attrapant ma main comme on prend celle d'un enfant, elle me tira à sa suite dans un dédale de couloirs dépourvus de décoration, cette fois sans prendre la précaution de bander mes yeux. Nous parvînmes assez vite à un espace que je n'avais encore jamais vu, circulaire, entre la piste de cirque et l'arène, ceint sur tout son périmètre de petits gradins étagés. Je ne saurais dire si c'est l'aréopage de femmes nues, assez nombreuses pour occuper tous les bancs, qui m'impressionna le plus, ou leur placidité d'écolières le jour de la rentrée. Tout juste un murmure quand nous fîmes notre entrée. J'étais le seul homme de l'assemblée. Sophie m'indiqua une place libre à l'extrémité d'une banquette et demeura à mes côtés, debout dans l'allée, les bras croisés sur son abondante poitrine.

Valérie, elle, avait pris place sous la poursuite lumineuse, probable Madame Loyal du spectacle à venir. Elle sourit de toutes ses dents, éclatantes dans le faisceau blanc.

— Mesdemoiselles, Mesdames, c'est avec une émotion intacte que nous

accueillons aujourd'hui parmi nous l'une de nos sœurs...

Le discours était convenu, mais au moins le pourquoi de cette petite fête s'éclaircissait pour moi. Il s'agissait d'admettre une nouvelle femme dans leur communauté. Mais, avant d'en arriver là, nous eûmes droit à plusieurs divertissements, que Valérie introduisit à chaque fois de quelques mots brefs, sans blabla.

Cela débuta par une caricature de rapport sexuel hétérosexuel, dominé par un homme. Celle qui interprétait le rôle du mâle était affublée d'un gode ceinture et d'un masque hideux. Elle surjouait sa pantomime de grand singe en rut, sa partenaire hurlant le brame d'une évidente simulation, et le tout tirait à l'assistance un rire gras et libérateur. Ce n'était pas très fin, mais quelle parodie peut prétendre à la subtilité ?

Vint ensuite un numéro peu ragoûtant mais aussi, faut-il l'avouer, très troublant. Une femme dans la trentaine – j'en jugeais par ses formes et la tonicité de son corps, en particulier de son périnée – allongée dans un fauteuil de gynécologue, les deux pieds calés dans les étriers, introduisit plusieurs dizaines de petites billes dans son vagin. Face à elle, à l'horizontale exacte de sa fente, une caméra captait son sexe en direct, lequel était retransmis sur deux écrans géants disposés de part et d'autre de la salle. Ainsi, chacun (moi) et chacune (toutes les autres) pouvaient admirer sa vulve élégante avec autant d'acuité que s'il s'était penché pour de bon sur son entrejambe. Après s'être concentrée une ou deux minutes, elle imprima à son bas-ventre des contractions de plus en plus rapides et finit par expulser une à une les billes placées en elle. Ce qui ne pouvait se deviner à l'œil nu à cette distance apparut alors sur les écrans, dans un murmure ébahi : chaque boule portait une lettre et, à mesure qu'elle les pondait, une à une, elle composait de fait des mots entiers, sans qu'aucune faute d'orthographe ne puisse lui être reprochée, comme si sa matrice elle-même était douée du don d'écriture, capable de trier les caractères à l'intérieur, stupéfiante fusion du loto, des boules de Geisha et du scrabble.

B.O.N.J.O.U.R fut le premier mot. E.T B.I.E.N. V.E.N.U.E À N.O.T.R.E S.O.E.U.R, suivirent de près. Cela prenait un peu de temps, car chaque nouvelle éjection n'intervenait qu'après une série plus ou moins longue de contractions, parfois si violentes qu'elle devait s'interrompre et reprendre son souffle, avant de s'attaquer à la suivante. Quand elle eut fini, visiblement épuisée par l'effort soutenu qu'un tel accouchement impliquait, elle sauta à bas de la table d'examen et s'inclina devant le parterre de ses pairs dans un tonnerre d'applaudissements.

Valérie reparut, cette fois accompagnée d'une toute jeune femme, nue et masquée d'un loup blanc on ne peut plus simple. Longiligne, tremblante, la peau d'une blancheur extrême, elle portait dans le dos une grande natte qui descendait presque jusqu'aux fesses. Tout était menu chez elle, de sa tête jusqu'à ses pieds, y compris ses seins et son cul. Rien qui ne semblait excéder

la contenance d'une main d'homme. Si un publicitaire avait cherché à incarner la pureté virginale, pour je ne sais quel yaourt ou quelle eau minérale, il l'aurait sans doute retenue.

Le silence se fit de nouveau dans l'arène, et la grande rousse l'invita alors d'une voix forte :

— C'est à toi, maintenant. Choisis celle que tu veux.

La nymphe, hésitante, fit alors le tour de la piste, lentement, marquant parfois l'arrêt devant telle ou telle, au premier rang ou au-delà, observant chacune avec tout le soin requis. Elle se figea à la fin, après deux révolutions complètes, devant une brune très typée, aux hanches larges, aux seins volumineux, aussi mûre – je n'ai pas dit gâtée, juste mûre – qu'elle était elle-même verte. L'autre ne se fit pas prier et la rejoignit sans discuter au beau milieu de la salle, sous les projecteurs aveuglants. Là, pendant ce temps, quatre assistantes avaient poussé un grand lit à roulettes, bas et sans montants, sur lequel les deux héroïnes du spectacle s'allongèrent aussitôt, sans réelle pudeur. L'initiée manqua certes d'initiative, laissant son aînée l'embrasser, lui pétrir les seins et engager entre ses jambes si délicates une main décidée, dont la peau tannée contrastait tant avec la pâleur malade des cuisses juvéniles. Mais bien vite elles se trouvèrent nouées l'une à l'autre, mêlées dans une seule vague où les doigts, les lèvres et les langues ondulaient à la même cadence.

Derrière elles, le décor aussi avait bougé. Une vingtaine d'hommes, tenus en laisse par leur licol, et parmi lesquels je reconnus certains de mes anciens voisins de cellule, furent conduits sur la scène et répartis à intervalle régulier tout autour du lit. Leurs geôlières, comme autant de dresseuses de fauves, leur ordonnèrent de se coller au bord du sommier, d'un simple claquement de langue ou d'un sifflement léger. On attacha ensuite leurs chaînes, aussi tendues que des cordes d'amarrage, à des crochets fixés dans le sol, au ras des tribunes, de telle sorte qu'aucun d'entre eux, sous peine d'être immédiatement étranglé, ne pouvait ni bondir sur la couche ni même tendre les mains et toucher les deux femmes, qui paraissaient se soucier d'eux comme d'une guigne. La seule chose qu'ils pouvaient faire, et que tous entreprirent aussitôt, sans même se concerter, c'était de se masturber de rage et d'impuissance, à quelques centimètres à peine des deux nouvelles amantes. Celles-ci faisaient preuve d'une fougue renouvelée. La frêle novice n'était pas en reste, croquant les mamelons de la brune avec une voracité de jeune chiot, plongeant sa main tout entière dans le con sombre et distendu.

Le public, captivé, n'eut pas attendre bien longtemps le dénouement espéré. Certaines, échauffées au-delà des mots et de la bienséance, se branlaient le clito, les genoux serrés, seules ou par deux. Des gémissements plaintifs gagnaient leurs rangs et, pour les plus promptes d'entre elles, s'éteignaient dans des salves de cris qui devançaient les deux performeuses.

Comme elles s'apprêtaient à jouir, un premier jet de sperme scintilla dans le rayon de la poursuite, petite flèche blanche décochée au ventre de la brune. Ce n'était qu'un coup de semonce car, alors que leurs râles s'entrechoquaient, d'autres projectiles les touchèrent, telle une pluie, au visage, sur les seins, sur les cuisses et même, goutte blanche sur l'unique tache rouge de ses lèvres, au coin de la bouche charnue de la pucelle.

J'étais si ému que, de dos, son sexe en main, je n'avais pas tout de suite identifié Richard, dernier tireur à porter son coup. C'était bien lui, pourtant. Il avait donc eu ce qu'il voulait. Désormais, il savait, lui aussi.

12.

Je pensais être directement raccompagné à ma cellule vitrée – celle-là même où j'avais déjà séjourné ou n'importe quelle autre, après tout quelle différence pouvait-il bien y avoir entre toutes ? – mais je me trompais. La cérémonie d'accueil de la jeune déesse tout juste achevée, et sans qu'on m'autorise le moindre contact avec mon ami le journaliste, lequel disparut de son côté avec ses autres camarades de bukkake, je fus conduit dans une autre partie du complexe souterrain, les yeux cette fois bandés.

La vue recouvrée, je me trouvai dans une petite salle d'audience, étroite et sans la moindre décoration, juste pourvue d'une petite estrade et d'une grande table en U, semblable en cela aux pièces dévolues aux comparutions immédiates dans nos tribunaux. Deux gardes maîtrisèrent mes bras, et une troisième ceintura mon cou avec ce collier de cuir que je ne connaissais que trop bien, duquel pendait une chaîne aux maillons grossiers.

Toutes les chaises, une vingtaine à peu près, étaient occupées par des femmes nues et masquées, et aucun détail sur le corps de l'une ou l'autre ne me permit de les identifier. La seule tête connue était celle de Valérie, debout devant ses consœurs, qui présidait bien entendu ce qui ressemblait à s'y méprendre à un jury.

La femme qui me tenait en laisse accrocha le mousqueton à l'extrémité de ma longe à un anneau fixé au mur. Et, aussitôt après, se déroula un simulacre de procès qui, si je n'en avais été l'objet, m'aurait paru bien risible. Je vous passe les étapes de la procédure qui singeait en tous points les rouages de la justice française, la vraie. Une sorte de procureur, qui se présenta à tous comme la « représentante des femmes », vieille rombière bedonnante – j'avais bien du mal à fixer autre chose que son gros ventre, d'où quelques poils jaillissaient – récita sans conviction les chefs d'accusation : agression sur une femme, menace de mort, tentative de mutinerie et évasion avec violence. Il n'y eut pas de défense, et le vote se déroula devant moi, à main levée.

De mon côté, je ne pris pas la peine de me récrier, ou de contester le moindre des propos absurdes échangés devant moi, car je savais que rien de ce qui pourrait sortir de ma bouche ne serait pris en compte. La suite se déroula de manière tout aussi expéditive. La seule chose qui importait, au fond, c'était la peine que ces dames comptaient m'infliger pour ma faute.

— ... En vertu de quoi, Valérie reprit à la fin la parole, les femmes réunies en jury vous condamnent à une mesure d'adoption, à effet immédiat.

Adoption ? !

L'emploi de ce terme était si incongru, dans ce contexte, que je n'eus pas même le ressort de demander de quoi il pouvait être question. De toute façon, je n'aurais d'autre choix que de subir, puisque j'avais été assez bête pour revenir ici tête baissée.

À quoi m'attendais-je, au juste ? À entrer, prendre Richard sous mon bras et repartir librement avec lui, comme deux gais lurons ?

La séance s'acheva dans le caquetage léger des jurés et le bruit des chaises qu'on tire sur le sol en lino. Toutes sortirent de la pièce, sauf Valérie, me laissant attaché au mur. Elle posa son beau cul sur l'angle d'une table, et me défia d'un large sourire.

— Vous vous demandez ce que peut être cette fameuse « adoption », n'est-ce pas ?

— Un peu, oui..., j'admis sans la ramener.

— Ça va vous plaire, je crois...

— Mais encore ?

— Où est l'intérêt si je vous dis tout avant ?

— Disons que quand je dois subir une épreuve, je préfère savoir à quoi m'attendre.

— Allez, soyez donc un peu plus joueur ! lança-t-elle en me donnant à voir ses dents.

— Joueur ? En étant enchaîné et enfermé dans une boîte ? Vous plaisantez !

— C'est vraiment si terrible que ça ? Elle prenait ce que je disais à la légère.

— Je ne sais pas, c'est à vous de me dire. On est nombreux à se couper la bite pour échapper à notre sort ?

— Mais enfin..., elle me dévisagea avec un soudain sérieux. Vous n'avez pas encore compris ? Vous êtes tous là de votre propre chef. A-t-on essayé seulement de vous retenir, quand vous avez fui l'autre jour ?

Je ne répondis pas.

— Regardez : l'une d'entre nous a tenté de vous dissuader, et ça n'a fait qu'aiguiser votre envie de revenir parmi nous. Arrêtez donc de vous faire tous ces films : aucun d'entre vous n'est notre prisonnier.

— Et quoi d'autre alors ?

— Vous êtes nos invités, elle répliqua du tac au tac.

Elle dut lire mon trouble, car elle se redressa et vint se planter devant moi, les pointes noires de ses seins de vinyle assez proches pour effleurer mon visage.

— Tu ne me crois pas ? Elle passa brusquement au tutoiement.

— Peut-être... Je ne sais pas, bredouillai-je, hypnotisé par les tétons noirs et luisants.

Sans bien comprendre pourquoi, je trouvais son hypothèse presque décevante. Que le lieu se résume à un vulgaire « donjon » SM, un lieu de rencontres pour des maîtresses femmes et des hommes en mal de sensations fortes, ravalait à mes yeux cette petite aventure à un niveau de banalité assez insupportable. À l'entendre, ce qui différenciait son domaine souterrain et un club libertin classique tel que le *Dahlia noir*, là où nous nous étions lâchés Cyprie et moi quelques jours auparavant, c'était juste l'ampleur des moyens déployés et le nombre impressionnant de membres qui le fréquentaient en permanence. Juste une question d'échelle et de fric, en somme.

Comme pour me prouver que tout cela n'était décidément qu'un jeu, elle dégagea l'un de ses seins et vint le coller contre ma bouche, étouffant toute contestation dans l'œuf. Dans un réflexe incontrôlable, impossible à maîtriser, je me mis à la têter, d'abord doucement, puis avec un réel entrain. La position m'offrait un point de vue sur son entrejambe, où je vis que son body si épais et si brillant était fendu, dégageant juste les replis charnus de sa vulve. Je tendis une main avide qu'elle colla à son sexe avec autorité, m'enjoignant de branler d'abord l'ensemble de la zone, déjà humide, avant de choisir les deux doigts que je serais admis à enfoncer en elle. L'intérieur était aussi brûlant qu'un four. J'entamai une rotation lente et la plus profonde possible, explorant chaque anfractuosité de cet aven.

Mais, alors que je m'attendais à ce qu'elle prolonge l'exercice jusqu'à l'orgasme, peut-être même qu'elle saisisse à son tour ce membre frissonnant que j'avais extrait, elle se dégagea soudain, partit d'un rire léger et me balança comme si de rien n'était :

— Allez, tu me sembles à point... Je te laisse à ta nouvelle marraine !

Ainsi, une fois de plus, elle n'usait de ses appâts que pour m'amener au point d'incandescence voulu. L'un d'entre nous, ses « invités » tels qu'elle nous désignait dans sa langue de bois, l'avait-il déjà possédée pour de bon ? Ou était-elle femme à ne jouir que du plaisir des autres, ou de cet ascendant naturel, évident, presque total, qu'elle détenait sur la population des deux sexes qui évoluait ici ?

À nouveau, je restai sans voix jusqu'à ce qu'elle ouvre la porte et qu'elle cède sa place à l'une de ses geôlières interchangeables, laquelle me détacha du mur et me traîna hors de la pièce sans me manifester plus de considération que ses homologues.

L'endroit où elle me conduisit ne ressemblait à aucun autre recoin que j'avais déjà pu explorer ici-bas. Des cloisons hautes de deux mètres à peine, sans rien pour les couvrir, délimitaient ce qui ressemblait à un petit appartement témoin, ou un décor de cinéma, comprenant néanmoins tout ce qu'on était en droit d'attendre d'un logement : une entrée de taille réduite, ouvrant sans séparation sur un salon assez grand pour accueillir un canapé, une table basse et un écran de télé, le tout donnant sur la droite sur une kitchenette américaine, et de l'autre côté sur une chambre minuscule et un cabinet de toilette à l'avenant. L'absence de plafond à une hauteur habituelle

et cette sensation de flottement que celle-ci conférait m'apparurent d'emblée comme plus inquiétantes que rassurantes. Pourtant, celle qui me reçut dès le palier n'avait rien d'un dragon à la Valérie. C'était une petite dame dans la soixantaine, les hanches et les cuisses très épaisses, le ventre gras, les seins affaissés, dont les cheveux gris mi-longs dépassaient de son masque de chat. Sa surcharge pondérale évidente donnait à sa démarche des airs de pingouin sur la banquise. Bref, elle semblait bien inoffensive.

Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un intermédiaire supplémentaire et que la véritable maîtresse des lieux ne tarderait plus à nous rejoindre. Mais quand elle referma sur nous sa porte, me contempla de la tête aux pieds et saisit enfin ma chaîne pour m'attirer dans son petit living, je compris qu'il n'y aurait plus désormais qu'elle et moi. C'était donc elle, ma « marraine ».

Elle alluma alors l'écran, zappant d'une chaîne conventionnelle aux canaux privés du gynécée, ceux-là mêmes qui donnaient à voir ce qui se passait dans les cellules, sans plus se soucier de moi, me laissant tout le temps de gamberger quant à la nature exacte de cette « adoption » dont nous étions manifestement les deux parties.

Quand elle en eut assez, elle se jeta sur mon sexe flapi sans un mot ni aucun préliminaire, et entreprit de le sucer, incroyablement goulue, produisant à chaque aspiration des bruits de succion qui me donnaient la nausée. J'essayais de lutter contre l'invasion des corps caverneux, mais elle savait si bien s'y prendre que je ne tardai pas à me dresser dans sa bouche, tentant tout juste un...

— Madame, non !

... qui ne trompait personne, ni elle ni moi. Lorsqu'elle dégaina enfin ma bite du fond de sa gorge et qu'elle frotta son bas-ventre flasque, strié de vergetures, sur mon abdomen, basculant par instants son bassin pour que ses nymphes distendues puissent à leur tour effleurer ma peau, déposant ici ou là le peu de mouille qu'elle pouvait encore produire, il était clair, au-delà de son apparence et de mon dégoût théorique, que j'avais follement envie d'elle.

13.

Je déchantai vite.

Non pas que cette première saillie fut si désagréable – ma nouvelle maîtresse produisait pour son âge une quantité de cyprine plus qu’honorable, et que bien des femmes plus jeunes auraient pu lui envier – mais elle me laissait cette impression aigre de profanation et d’interdit bafoué. Son visage à l’instant de jouir n’aurait pas déparé dans une collection de momies, dans je ne sais quel musée. Ce rapport n’était pourtant qu’une mise en bouche, au regard de ce qui m’attendait.

Évidemment, vu son âge et sa corpulence, elle n’était pas en mesure de m’infliger des sévices très sévères, comparables à certains jeux de ses petites camarades. Je repensais notamment, non sans un fond d’excitation, à la torture électrique que m’avait fait subir la blonde botticellienne. Je compris vite que mon dressage par ses soins serait d’une tout autre nature, sans violence ni coercition, avec pour seule contrainte ce collier et cette chaîne qu’elle ne m’ôtait à aucun moment, pas même pour manger, effectuer ma toilette ou dormir. Cette mesure était en contradiction flagrante avec les propos de Valérie sur notre supposée liberté de mouvement, et le fait même que notre présence en ces lieux puisse être le fruit d’un choix conscient et indépendant de toute pression.

Sa prise d’ascendant sur moi consistait pour l’essentiel à m’associer à tout ce que les femmes prennent d’ordinaire soin d’effectuer en tenant les hommes à distance. Tous ces gestes intimes qui, chez une femme belle et jeune, peuvent confiner au sublime, et qui dans son cas m’ouvraient une fenêtre répugnante sur les outrages du temps, et leurs mille effets sur un corps qui n’avait jamais dû briller d’aucune grâce particulière. Comme si ma seule présence ne lui suffisait pas, elle s’ingéniait à me coller au plus près de son corps exposé, à chacune de ses actions, de telle sorte qu’aucune image, aucun son et, au-delà, aucune odeur ne puissent m’échapper. Cette exhibition en plans rapprochés comprenait évidemment sa toilette quotidienne, durant laquelle je pouvais admirer chaque détail de sa peau distendue, chaque repli de graisse, et humer l’odeur de cendre qui émanait d’elle, mais aussi ses

séjours sur les toilettes, les jambes toujours écartées assez largement pour que je ne manque rien de l'expulsion de ses déjections, ou de la façon dont elle s'essuyait l'entrejambe, le périnée ou l'anus, sorte de bubon saillant et cramoisi, aussi gros qu'un champignon mûr pour la cueillette.

Deux fois par jour environ, elle procédait en outre à un nettoyage appliqué de son sexe, pour lequel elle exigeait de moi, avec une économie de mots évidente, que je ne me contente plus d'en être le spectateur mais bien l'acteur, gant de toilette en main, n'hésitant pas à plonger celui-ci en elle, conduisant mon geste d'une main autoritaire.

À chaque nouveau rituel, j'oscillais entre le dégoût et la fascination. Son absence totale de pudeur s'exprimait avec tant de naturel, elle m'en faisait le témoin avec une telle décontraction, comme si j'étais moi-même ravalé au rang d'outil dévolu à ses ablutions, que je ne parvenais pas à lui en vouloir ou à trouver son attitude réellement répugnante, ou même répréhensible. Peu à peu, c'est comme si je me fondais à son enveloppe corporelle, que j'en devenais à la fois une extension et un outil de validation qui la reconfortait.

Ce qui me pesait le plus, au fond, ce n'était pas tant ces nouvelles conditions de détention, dont je finis à admettre qu'elles n'étaient pas non plus sans m'émoustiller, que l'absence d'attentions et de prise en charge. Mon rapport à ma « vieille » était sans hostilité ni tension, mais il était dépersonnalisé. Je ne connaissais pas son prénom et ne fus pas même tenté de lui en attribuer un de mon fait, comme je l'avais fait avec Sophie. À sa façon, cette dernière me manquait. Un étrange sentiment d'abandon s'était emparé de moi, qui dominait progressivement toutes mes autres pensées : où était Cyprie ? Qu'était devenu Richard ? Maryam était-elle redescendue elle aussi ?

Je tâchais surtout de ne jamais me poser la question du « quand », s'agissant de la date de mon retour ici-bas, du temps écoulé depuis lors ou, a fortiori, d'une hypothétique libération.

L'absence de plafond à notre logis laissait venir à nous toutes sortes de bruits. Crissements de chaînes, claquements métalliques, râles, gémissements et hurlements divers, dont la source me demeurerait à chaque fois inconnue.

Je me demandais si ma nouvelle vie se résumerait à un tête-à-tête silencieux avec cette masse de graisse, de cellulite et de vergetures quand, un soir, peut-être le deuxième ou le troisième jour, ma « marraine » ouvrit enfin la porte à trois autres de ses consœurs. Elles ne babillèrent pas, comme on pourrait légitimement s'y attendre, se contentèrent d'une embrassade fugace, puis les trois entrantes s'installèrent dans le salon, sans que la maîtresse de maison les y invite. Elles semblaient familières du lieu. Toutes d'un âge et d'une apparence très semblables à ceux de leur hôtesse. Comme de gentilles mamies qui se retrouvent pour le thé.

Sauf que de thé il ne fut à aucun moment question. À peine s'étaient-elles

assises que la moins farouche d'entre elles, une éléphante aux cheveux gris coupés en un carré court, vint planter un monstrueux téton contre mes lèvres. Je le croquai avec une avidité qui me surprit moi-même, son sein pour toute perspective, si bien que je ne vis pas une main, osseuse et menue, qui empoignait mon engin et se mit à le branler avec empressement. Ce fut le signe de la curée. Les quatre femmes s'appliquèrent dès lors à ne laisser vacant aucun de mes membres ou de mes organes utiles, y pressant tour à tour bouche, chatte, sein ou anus, dans une farandole ininterrompue. Mon champ de vision se limitait à des amas de chairs déformés, affaissés par l'âge et gonflés de plaisir. Tout allait si vite que je ne savais jamais exactement dans quelle gorge, quel cul ou quel vagin on m'enfourrait. Chacune de mes mains était affectée, et j'en surpris même une qui se titillait la vulve avec l'un de mes gros orteils. On ne pouvait m'employer plus totalement. Des images de films porno me revinrent, en particulier ces scènes où une seule et même femme disparaît sous le nombre des hommes qui l'assaillent. Voilà à quoi j'étais réduit à mon tour, étouffant plus ou moins, tournant la tête de part et d'autre, moins pour me soustraire à leur appétit que pour reprendre mon souffle, avant qu'elles ne s'emparent de moi de plus belle.

Leur ferveur n'était pas totalement dénuée d'attentions à mon égard. J'en prends notamment pour preuve la douceur de certaines fellations ou l'intromission délicate d'un doigt dans mon fondement, sans aucune brutalité. Par instants, l'une ou l'autre se chargeait même de me laver le gland et la hampe à petits coups de langue méticuleux, avant qu'un orifice anonyme et vorace ne m'engloutisse à nouveau.

À ce rythme, il était clair que je ne tiendrais plus très longtemps. Elles durent le percevoir, car il y eut un bref conciliabule muet, comme si elles tiraient à la courte paille celle qui aurait le privilège de mon éjaculation. Toujours sans un mot, il fut décidé que ce serait celle qui avait lancé l'assaut. Elle s'accroupit sur mon bas-ventre, ramassée dans une posture de grenouille qui donnait à ses cuisses et son ventre comprimés des dimensions prodigieuses, puis se mit à pomper mon sexe de haut en bas, s'attardant parfois sur l'extrémité, suspendant le mouvement à l'orée de mon gland, avant de l'avalier soudain de tout son poids, aussi profond que possible.

Je le dis ? OK, je le dis : c'était divin. Jamais une femme ne m'avait pris avec autant de savoir-faire. Jamais une enveloppe vivante n'avait épousé les contours de ma verge avec une telle souplesse, une telle douceur, un tel velouté. À chaque nouveau mouvement, des frissons me parcouraient l'échine et se diffusaient jusqu'à l'extrémité de mes membres, comme autant de colonies de fourmis. J'avais envie d'empoigner ses fesses, de projeter sa masse chaude et vibrante encore plus fort contre moi, mais mes mains hésitaient à se saisir de ses replis adipeux. Je décidai donc de la laisser faire, puisqu'elle faisait si bien. Après tout, c'est bien d'abandon dont il était ici question. J'en étais là de mes considérations orgasmiques, lorsque je ressentis un courant d'air très léger sur mes jambes. Puis j'entendis un murmure à peine

audible. D'autres personnes étaient entrées dans la pièce. À la faveur d'une élévation de ma partenaire vermeille, j'entraperçus deux visages.

Celui de Richard, d'abord, son collier de cuir autour du coup, un sourire enfantin, presque réjoui, ourlant ses lèvres. Puis celui d'une femme, plus jeune, brune aux cheveux courts, dont le bas de visage découvert m'apparut en un instantané fugace comme le portrait craché de Cyprie.

— Non ! je couinai en sourdine.

Les seins énormes de mon amazone m'interdisaient de brailler plus fort ma détresse. Celle qui me chevauchait prit sans doute cela comme une ultime exhortation, car elle accéléra encore le rythme de son piston. Je vins dans une sorte de hoquet, ou un sanglot, je ne sais plus bien. Convaincu de m'être fait violer par une bonne femme immonde, devant ma femme et en présence de mon seul ami.

Je n'avais plus besoin d'explication de texte. Les arcanes du gynécée et de ses différentes formules se révélaient enfin, dans leur cruelle limpidité, telle que je les avais déjà entrevues lors de mes ébats avec Maryam : nous étions tenus par le regard des autres, rien que cela. C'était la plus sûre garantie de notre docilité et de notre discrétion.

Les deux intrus s'éclipsèrent sans que je puisse les voir, ou encore moins leur adresser la parole. Puis bientôt les trois invités de ma marraine se retirèrent à leur tour, nous abandonnant au silence réfractaire d'après jouissance, elle et moi, nus et désespérés.

Pour me consoler, elle me prépara un petit plat mijoté comme on n'en fait plus que chez les sexagénaires et, calant la télé sur un feuilleton gentiment inepte, elle se blottit contre moi, comme cette petite fille qu'elle n'était plus depuis longtemps mais dont elle affichait par instant la fragilité confondante.

Au moment du coucher, deux des trois partouzeuses du troisième âge que j'avais honorées plus tôt nous rejoignirent dans le lit – c'était la première fois que marraine ma bonne fée m'accueillait dans ses draps – et me sandwichèrent entre deux tranches de leurs corps douillets et tièdes. Je fis assez vite abstraction de leurs odeurs corporelles et de leurs ronflements décalés, traversés de sifflements aigus, pour gagner un sommeil de bête. J'étais éreinté.

Le lendemain fut semblable en tout point à ce jour-là. Je finissais par croire à mon tour que j'avais souhaité cela. Que mon retour ici n'avait rien d'un accident. Sauver Richard, retrouver Maryam et les disparues, comprendre ce que tramait Cyprie... Tout cela n'était que de fallacieux prétextes. Je n'aspirais peut-être qu'à ramoner à fond mes trois graisses, auxquelles s'ajoutèrent bientôt plusieurs autres femmes du même acabit, à qui « marraine » jugeait bon de me prêter, selon l'envie qu'elles en manifestaient. J'étais en train de devenir un gigolo gratuit.

Si mes prestations avaient été monétisées, au moins aurais-je eu le sentiment d'être estimé, de détenir une quelconque valeur à leurs yeux. D'être

une pute, certes, mais une pute qu'on apprécie, dont on se dispute les prouesses. Mais non. À aucun moment je ne décelai une quelconque transaction entre ma maîtresse et ses visiteuses. J'étais comme un gros chat bandant et éjaculant. Je faisais partie de la maison, affalé en permanence sur le canapé, constamment prêt pour une petite caresse, ou plus. On me sortait au dessert comme un pousse-kawa. J'étais la petite sucrerie qu'on s'enfourne ailleurs que dans la bouche, avec cet avantage sur les petites douceurs qu'elles avalaient à longueur de journée, de griller plus de calories que je n'en apportais. Et toutes les nuits je m'écroulais, l'esprit aussi vide que les couilles, compressé comme un César entre mes deux rombières.

Mes rêves aussi étaient déserts. Parfois, sur une plaine blanche et désolée, je voyais juste Valérie marcher main dans la main avec ma femme, me lançant toutes deux un regard canaille entre deux baisers passionnés.

— Richard va rester avec toi ce matin, m'annonça marraine un matin.

Et, sans plus d'explications, elle nous laissa dans sa salle de séjour, tous les deux enchaînés, comme on regroupe deux animaux de compagnie en espérant que cela leur passera leur envie de fuir.

D'emblée, je le tutoyai, chose que j'avais jamais faite à la surface.

— Tu as vu Cécile ?

— Pas vraiment. Je l'ai aperçue de loin. Je crois qu'elle m'évite.

— Tu es bien traité ?

— Comme toi, j'imagine..., il baissa les yeux vers son sexe, avant de poursuivre. Il n'a jamais autant servi. Je suppose que, d'une certaine manière, j'ai toujours espéré ça « pour lui ».

— Elles t'ont mis dans l'une de ces cages ?

— Oui, mais elles m'en sortent souvent. Il faut croire que j'ai un profil qui plaît, sembla-t-il se réjouir.

Il ne semblait pas comprendre que plus nous servions, plus nous nous attachions de nous-mêmes à notre captivité et aux règles de vie de ce lieu.

« D'une certaine manière », nous avions tous fantasmé un lieu tel que celui-ci. Alors, maintenant que nous y étions pour de bon, il nous était impossible d'en sortir, inconcevable d'y renoncer, fût-ce au prix de notre liberté.

— Et les disparues ? Tu en as repéré d'autres... je veux dire, à part ta femme ?

— Non... Difficile à dire, avec tous ces masques. Et puis, les autres, les filles sur le journal, je ne les avais jamais vues nues auparavant.

Était-ce pour cela qu'on m'avait mis mon camarade entre les pattes ? Pour que sa résignation contagieuse, presque joyeuse, stérilise en moi les toutes dernières graines de rébellion ? Pour que j'arrête de chercher autre chose que ce plaisir animal qu'il y avait à être exploité par les femmes de la communauté ?

Sortant de cette torpeur qui me gagnait à mon tour, je posai la question qui

me brûlait depuis son entrée dans le salon.

— Quand tu es venue ici, hier... Il y avait une femme avec toi, n'est-ce pas ? Une femme assez jeune...

— Oui, pourquoi ?

— Rien, je me demandais...

— Elle m'a bien essoré, si tu veux savoir. Une vraie furie !

Je sautai à sa gorge quand marraine entra et m'assomma d'un grand plat de la main sur la nuque. Rideau noir.

14.

À mon réveil, je me trouvais dans mon lit, mon vrai lit, celui de l'appartement de la rue Girardet. Il faisait nuit, et je ne parvenais pas à mesurer exactement le nombre d'heures que j'avais pu passer ainsi, privé de toute conscience. Qui m'avait ramené ici ? Quand, et comment ?

Je ressentais cet état d'hébétude caractéristique des périodes de sommeil trop longues et décalées par rapport au rythme ordinaire des nuits et des jours. Mon premier réflexe fut de vérifier que j'étais seul. Le deuxième de jeter un œil à *Femmes secrètes*, pour constater qu'aucune activité particulière ne pouvait être observée. La porte était close et toutes les lumières éteintes.

J'hésitai un instant à composer le numéro de Richard. Les chances qu'il fût chez lui à nouveau étaient bien minces. Je n'attendais donc aucune réponse et pourtant, à la cinquième sonnerie ou presque, on décrocha. Une voix aussi ferme et claire qu'en plein jour, pas le genre qu'on arrache à son lit.

— Allô ?

C'était la voix de la Corse, Cécile, sa femme, visiblement remontée à la surface, diablesse sortie des enfers où je l'avais rencontrée. Je reposai aussitôt le combiné, sans un mot. Qu'aurais-je pu lui dire ? Que son mari était devenu aussi dingue qu'elle ?

Après avoir renoncé à appeler Cyprie, à Paris, je tournai en rond dans l'appartement, jetant de temps à autre un œil sur la boutique, à l'affût d'une entrée et plus encore des éventuelles sorties.

L'horloge de la cuisine m'apprit qu'il n'était pas si tard. Tout un pan de nuit s'étendait encore devant moi. Et comme je sortais tout juste d'un repos que je supposais assez long, il n'était pas question de me recoucher. Je n'avais pas non plus le goût à lire ou à m'abrutir de télévision. Le site du *Dahlia noir*, qui proposait notamment quelques clichés de soirées passées, où je reconnus les lieux, indiquait que nous étions jeudi, et que le jeudi les hommes seuls étaient admis.

Après un brin de toilette expéditif, je pris la voiture dans le parking de la médiathèque, là où elle m'attendait à l'année, et tâchai de retrouver le chemin que nous avions emprunté une première fois avec Cyprie. J'éprouvai quelque peine à me repérer, perdu dans les longues rues bordées d'entrepôts, qui tous se ressemblaient. Puis enfin je reconnus le hangar rouge, le terre-plein boueux

où une petite vingtaine de véhicules seulement était garée, et l'enseigne lumineuse qui grésillait comme dans un film de David Lynch. Ce genre de détails qui vous campent l'étrangère d'un lieu.

— Bonsoir ! Bienvenue au *Dahlia noir* !

La même physio en tenue légère que la première fois m'accueillit avec le même sourire préformaté. À l'intérieur, je retrouvai assez vite mes marques. Comme on pouvait s'y attendre, l'admission des hommes non accompagnés créait une atmosphère sensiblement plus glauque que lors des soirées ouvertes aux seuls couples. Sur la piste, la majorité des danseurs était composée de types de tous âges, passablement éméchés, et qui guettaient la moindre présence féminine avec des regards de prédateur. J'avais toujours ressenti un réel inconfort à partager l'expression de ma libido avec d'autres hommes, qu'ils fussent des proches ou non. Et voir ces pauvres gars si désespérés de tremper leur biscuit avant la fin de la nuit me plongeait dans un état de déprime proche de la nausée. Il était évident qu'une infirme partie d'entre eux y parviendrait. Les autres devraient se contenter d'un astiquage en règle, à moins d'un mètre des couples ahanant. Était-ce vraiment mieux que de se branler devant son ordinateur ? Personnellement, j'en doutais.

Je renonçai sur le moment à explorer les profondeurs du club, là où nous étions aventurés avec Cyprine, avec le succès que l'on sait, ce que les habitués appellent par convention le « coin câlin ». Je choisis plutôt de m'asseoir au bar, derrière lequel un grand type musculeux, avec pour toute parure un string en cuir, se déhanchait au son de la techno molle qui nous oppressait les tympanes, et jonglait avec les verres.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Je sais pas... Un whisky.

Je n'ai jamais trop aimé ça, mais je voulais du fort, du radical.

— Non... Gin tonic, plutôt.

— Gin tonic, c'est parti !

Grâce au pourboire généreux que je lui laissai, j'obtins de lui qu'il m'accorde plus d'attention qu'à ses bouteilles, ou au cul des rares blondes décolorées qui passaient par là. Il y avait moins de monde que lors de ma première visite. Je n'avais repéré en tout et pour tout que deux couples. La grande débauche ne serait pas pour ce soir. Aucune image de cette soirée décevante ne serait probablement publiée sur le site.

— Vous avez entendu parler de ces femmes disparues ?

— Ouais, admit-il sur la défensive. Pourquoi ?

— Je me demandais si vous en connaissiez certaines... Je veux dire, si certaines étaient clientes, ici, je me repris avant qu'il ne réponde.

— Vous êtes flic ?

— Non. Mais j'ai un ami dont la femme fait partie des " six "...

— Des " huit ", vous voulez dire.

— Comment ça des " huit " ?

— Vous regardez pas les infos ? La fliquette en charge de l'enquête a annoncé hier qu'elles étaient huit.

Maryam.

— D'accord... mais ça ne me dit toujours pas si vous avez déjà vu l'une d'entre elles se promener dans le coin ?

— C'est possible. Je crois bien qu'il y en a une ou deux qui sont déjà venues. Mais vous savez, ici, c'est pas vraiment les visages qu'on mémorise.

Ce n'était pas dit comme une plaisanterie, un rien graveleuse, mais plutôt comme un constat, presque comme un regret.

Comme pour lui donner raison, deux paires de seins atomiques se profilèrent dans la pénombre, pour s'évanouir aussitôt dans le couloir noir. Je compris que je n'obtiendrais guère plus de détails. La discrétion était inscrite dans l'ADN de ce genre d'établissements. Et leur réputation était déjà assez sulfureuse, pour qu'ils encouragent les curieux à établir un lien quelconque avec une affaire d'enlèvement.

Je m'apprêtais à partir quand une main glissée depuis mon dos vint se poser sur mon entrejambe.

— Je me disais bien que je connaissais ça...

L'inflexion était rieuse. Des seins lourds se collèrent contre moi et une bouche épaisse se posa dans mon cou. Je n'avais pas besoin de voir ses traits – inconnus de moi, de toute façon – pour l'identifier.

Sophie !

Son visage était moins disgracieux que ce que j'avais imaginé en bas. Se dégageait même un certain charme de ces joues rebondies, ces pommettes hautes, ces lèvres gourmandes, et pétillait dans ses yeux une malice que son corps épais m'avait occultée lors des moments que nous avions passés ensemble dans le gynécée souterrain. Elle se planta alors devant moi, et je pus constater qu'elle était presque aussi nue qu'à notre première rencontre, couverte d'une simple culotte en dentelle si fine que le moindre détail de ses fesses et de sa motte était visible. La présence d'une tache plus sombre au niveau de sa chatte indiquait qu'elle avait déjà profité des faveurs de certains des hommes présents. Ou alors, c'est qu'elle mouillait avec une rare abondance. Peut-être bien les deux.

Je redoutai un instant qu'elle me tienne encore grief de la manière assez musclée dont je m'étais servi d'elle pour en sortir, la fois précédente. Mais non. Je lus sur son sourire avenant que tout cela était oublié, enfoui sous terre comme le reste de nos péripéties communes.

Pour ma part, j'étais si troublé de la retrouver en ces circonstances, et de la contempler enfin tout entière, que je ne trouvai pas grand-chose à lui répondre. Faute de mots, un peu démuni, je me penchai pour l'embrasser,

mais elle opposa une main douce.

— Pas ici... Viens !

Elle m'entraîna vers un vestiaire où elle se couvrit uniquement d'un grand manteau de laine, duveteuse au toucher, probablement du cachemire, puis à l'extérieur, m'indiquant d'un index manucuré la petite voiture noire que je devrais suivre.

Nous roulâmes ainsi un bref quart d'heure, l'un derrière l'autre, en direction du sud-ouest, aux confins de Chavigny, jusqu'à une grille et une allée arborée en bordure de forêt. Au fond du petit parc à moitié à l'abandon, où la végétation proliférait sans retenue, une maison de maître de briques et de pierres se découpait dans nos phares. Aucune lumière allumée dans la bâtisse. Vivait-elle seule ici ?

Une fois dedans, elle me conduisit à travers l'obscurité jusqu'à une grande chambre très douillette à l'étage, où elle alluma deux lampes basses.

— Tu n'habites pas à Nancy ?

— Si, si... Ici, c'est une maison de famille. Je viens là quand j'ai envie de tranquillité.

— Tu habites dans quel coin, en ville ?

— Tu es bien curieux, dis-moi..., elle s'approcha de moi, laissant glisser son manteau sur le sol.

— Hein, dans quel quartier ? Près de la place Stanislas, c'est ça ?

Je devenais presque agressif et, sans se laisser démonter, elle attrapa une nouvelle fois le paquet chaud que j'avais entre les jambes. De l'autre main, avec une dextérité déconcertante, elle ouvrit la braguette et défourailla mon début d'érection.

— Oui..., souffla-t-elle sur mon visage, entamant un mouvement de va-et-vient. Et alors ? C'est si important que ça pour toi ?

— Arrête ! Je me reculai brusquement.

Elle resta interdite un instant, puis fit mine de revenir à la charge, roulant de ses hanches larges.

Je tâchai de la tenir à distance encore un instant. Je savais que je finirai par succomber, mais il fallait que je profite de mon léger ascendant pour obtenir d'elle plus que des caresses.

— Je suis sérieux... J'ai vraiment besoin que tu répondes à mes questions.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? Elle redevint plus grave.

— Ma femme...

— Ta femme ?

— Cyprie... Est-ce qu'elle était en bas avec vous toutes ?

— Qu'est-ce que ça change ?

Je la repoussai une nouvelle fois du plat de la main, comme elle l'avait fait avec moi au *Dahlia*.

— Réponds-moi.

— Oui. Qu'est-ce que tu imagines ? Qu'on vous retient là juste pour le

plaisir de vous séparer de vos bourgeoises ? Elles sont toutes là. Toutes vos femmes.

Je n'avais donc pas rêvé. C'est bien elle que j'avais entraperçue aux côtés de Richard. Elle qui avait abusé de mon soi-disant ami.

J'étais sur le point de m'écrouler quand Sophie – je me félicitais qu'elle n'ait pas tenu à me divulguer son véritable prénom – me tira sur le lit, où je me laissai choir pour de bon, sans aucune résistance. Elle me retira mon pantalon et ma chemise avec des gestes aussi suaves que son attitude dans la cité des femmes avait été dure, martiale.

D'une bouche chaude et patiente, elle obtint bientôt de ma verge contrariée un semblant de rigidité. Il y avait dans sa manière de me flatter l'attention et la délicatesse qu'une mère a pour son enfant. J'étais son poupon et elle me gratifiait d'une toilette de chat. Je ne me sentais pas juste pompé, je me sentais dorloté. C'est probablement cette nuance que j'avais captée et appréciée chez elle lorsqu'elle m'avait choisi moi, et moi seul, parmi tous ces hommes enfermés dans leur cage.

Sans retirer la gaze légère qui couvrait son cul majestueux, elle vint me chevaucher et écarta l'étroite bande de coton qui dissimulait la vulve, large et brune, dont les lèvres extérieures débordaient de part et d'autre de l'étoffe humide, pour m'introduire en elle, centimètre après centimètre. Son con était brûlant. Un rayonnement durable et rassurant, comme en produit une chaudière, enveloppait mon sexe, qui n'aspirait plus désormais qu'à rester là, le plus longtemps possible. Chacun de ses allers-retours, éjectant dans le froid la base de ma hampe, me mettait au supplice et m'incitait à plonger plus profond encore en elle.

Elle n'allait pas vite. Elle prenait son temps. Elle était du genre à picorer ses parts de gâteau pendant des heures, pour savourer chaque bouchée, chaque miette. De même, ma bite serait dégustée tout le temps nécessaire. Cette lenteur, ajoutée à la sensation de chaleur, me donnait l'impression d'être gainé par son vagin, lequel me comprimait sur toute la longueur tel un sachet sous vide. Cela me convenait parfaitement. En l'état, je n'aurais pas supporté une folle cavalcade et de violentes embardées. Ce faux rythme, qu'elle entrecoupait par instant d'une pose, agaçante juste ce qu'il fallait, scellait notre nouvelle intimité.

L'avantage d'une telle manœuvre, c'est qu'elle nous maintenait l'un et l'autre au bord de l'orgasme, sans jamais nous y précipiter. Il était possible de tenir une éternité comme ça – tout au moins, c'est ce qu'il nous paraissait – et nous ne nous en privâmes pas. Faire l'amour à Sophie, c'était comme embarquer pour une interminable traversée sur une mer d'huile. Une sorte de croisière paresseuse, sous un soleil orangé, à siroter des parfums fruités de cyprine en se laissant bercer.

Quand je déchargeai enfin, j'eus la sensation que notre navire cognait une montagne de coton ou de mousse, au ralenti, un choc dont la foudroyance était amorti par un mur de douceur. Un souffle interminable dans mon oreille me

signala qu'elle aussi était arrivée à bon port, m'écrasant pour finir de tout son poids, container de plaisir balancé à même le dock.

Et comme je me demandais de qui Sophie pouvait bien être la femme, ou plutôt lequel parmi ces pauvres bougres, feu mes camarades de cellule, pouvait bien être son mari, je m'endormis la seconde d'après.

15.

Sophie m'accompagna en ville sans que nous n'échangions un mot. Et nous nous quittâmes sur la place Stanislas sans un au revoir ni aucune promesse de futures retrouvailles. J'eus la sensation confuse, et un peu triste, que nous ne nous reverrions pas de si tôt.

Je n'avais pas envie de rentrer chez moi. Alors je marchai à travers la ville, me perdant volontairement dans les petites rues autour du Palais du Gouvernement, m'attardant plus que nécessaire devant la vitrine de boutiques de souvenirs – il y avait là plusieurs échoppes de bijoux et de figurines d'inspiration celte et fantasy – puis bifurquant à gauche vers l'université, je coupai les allées verdoyantes du Cour Léopold. Là, je choisis de prendre un café au bar d'un hôtel outrageusement contemporain.

Devant ma tasse fumante, je tentai de remettre un peu d'ordre dans mes pensées, traversées d'images aussi peu propices à la réflexion que les fesses de Sophie, le vagin défraîchi de la vieille qui m'avait fait jouir comme personne, ou la bite avachie de Richard dans le con délicat de Cyprie. Je dus faire de gros efforts pour tenir un fil logique à partir des éléments éparés en ma possession.

Pour finir de valider l'hypothèse qui germait en moi, il me fallait passer quelques coups de fil. Je demandai au garçon en livrée blanche de me donner les journaux datés du jour et de la veille, où je n'eus aucune peine à trouver les noms et prénoms des huit disparues. J'appelai ensuite, depuis le téléphone du bar, un numéro de renseignement en 118 quelque chose, qui m'apprit que la moitié d'entre elles étaient sur liste rouge et qu'il m'était donc impossible d'obtenir leur numéro. En restaient quatre, toutes résidant comme je le savais déjà dans un périmètre très restreint autour de mon immeuble.

En tête de liste figurait Amélie Favard, la première à s'être volatilisée plus d'un mois auparavant, une petite brune sans grâce particulière. Je composai son numéro et attendis une petite dizaine de sonneries. Quand enfin...

— Allô oui ?

Une voix de jeune femme.

— Bonjour madame, j'aimerais parler à Amélie Favard, s'il vous plaît...

— Elle n'est pas là... Qui la demande ?

J'aurais pu jurer qu'elle mentait et que c'était elle, Amélie. Plutôt que de la confronter brutalement, j'improvisai comme je pus.

— Le cabinet de gestion Noveo. C'est nous qui lui louons son appartement.

Je m'étais miraculeusement souvenu du nom mentionné par Richard, quelques jours plus tôt.

— Je peux prendre un message, si vous voulez.

— Excusez-moi, mais... vous êtes qui ?

— Une amie d'Amélie.

— Une amie...

Une amie qui occupe l'appartement d'une disparue, et qui n'évoque même pas le sort terrible de celle-ci ? Plutôt bizarre, tout ça.

Au coup de fil suivant – Véronique Aguilar –, je changeai de tactique, et optai pour une façon de faire plus directe.

— Véronique Aguilar ?

— Non..., me répondit-on après un silence suspect. Elle n'est pas là. Qui la demande ?

— Cabinet de gestion Noveo.

J'eus l'impression d'avoir déjà entendu cette voix de femme, très récemment. Était-ce en bas ? Ou peut-être au *Dahlia noir* la veille au soir ?

— C'est pourquoi ?

— Nous avons constaté un retard de paiement assez préoccupant dans ses loyers. Sur trois échéances.

— C'est impossible ! s'insurgea-t-on à l'autre bout du fil. Je suis sûre d'avoir..., elle se reprit. Je suis sûre que Véronique a tout réglé en temps et en heure. Elle paie son loyer par virement.

— Vous me semblez bien informée... Vous logez avec madame Aguilar ?

— Oui... Enfin, elle me dépanne juste pour quelques semaines.

— Et monsieur Aguilar, je pourrais lui parler ?

— Il est en voyage, elle coupa court à cette possibilité d'un ton très sec.

— Je vois. Vous pourrez demander à madame Aguilar de rappeler à l'agence quand elle aura ce message ?

— D'accord. Qui doit-elle demander ?

Quel nom donner ?

— Monsieur Colin, bluffai-je avec un fond de provocation.

On ne répondit pas à mon troisième appel. Et le quatrième et dernier se déroula à peu de chose près comme les deux premiers. À chaque fois une locataire absente, un mari en voyage et une amie qui squatte l'appartement. Un peu énorme, non ?

Ce qui était certain, désormais, c'est qu'aucune de ces femmes n'avait jamais été séquestrée. Toutes avaient disparu de manière volontaire et cherchaient à entretenir sciemment le mystère autour de leur évaporation. Et, même s'il m'était impossible de relier chacune d'entre elles à l'un de ces

corps nus et anonymes aperçus dans le gynécée souterrain, j'étais convaincu qu'elles y avaient séjourné. Et que je les avais côtoyées, de près ou de loin, au même titre que la Cécile de Richard... et sans doute aussi, si ce dernier et Sophie avaient dit vrai, que ma Cyprie.

Un scénario, aussi extravagant qu'il fût, commençait à se dessiner. Ces femmes avaient simulé leur disparition, en veillant à ce que leur mari, d'une façon ou d'une autre, suspecte une implication quelconque de *Femmes secrètes* dans cet escamotage subtil de leur épouse. Partant de là, la réaction de ces messieurs avait varié selon l'individu : certains avaient rapporté directement les faits à la police – a priori, autant que de disparues officiellement recensées –, d'autres s'étaient mis en tête de mener une petite enquête personnelle qui, à chaque fois, les avait conduits dans les profondeurs du magasin de Valérie Colin. D'autres enfin, plus rares, et dont Richard faisait partie, ne s'étaient pas alarmés outre mesure de cette éclipse de leur moitié, laquelle avait fini par réapparaître, à l'instar de cette jeune femme brune aux cheveux courts que j'avais reluquée un soir depuis mon bureau, au tout début de cette affaire.

Si disparus il y avait, ce n'était donc pas ces dames, mais bien les hommes de ces dernières, entraînés malgré eux, par le fait de leur curiosité naturelle et aussi de leur concupiscence, dans ces monstrueuses entrailles qui accouchaient des désirs de leurs femmes. *Femmes secrètes* était la gueule, ô combien séduisante, de cette bête insatiable. Elle nous attirait tous à elle, dans le sillage de notre femme ou bien d'une autre, et nous croquait tout crus. Le manège fonctionnait à chaque fois. Nous tombions tous dans le panneau, entre l'envie de retrouver notre épouse et le mirage de plaisirs inédits.

Je me souvins alors de cet autre homme que j'avais surpris à sa fenêtre, se branlant lui aussi au spectacle de la femme aux cheveux courts. Les uns comme les autres, il n'avait pas été très difficile de nous hameçonner. Et pour ceux qui n'avaient pas de penchant voyeur, la vieille rumeur remise au goût du jour avait suffi à piquer leur imaginaire. Jusqu'à ce que leur propre femme vienne à son tour à s'évanouir.

Au fond, ceux qui étaient allés trouver les flics – les maris des « huit de Nancy », telles que les désignaient désormais les médias nationaux – étaient probablement les moins frustrés d'entre nous. Contrairement à moi, et à tous ces pauvres gars croisés en bas, ils ne s'étaient pas fait tout un film, et voulaient juste qu'on leur ramène leur conjointe.

Je ne sais pas si ceux-là, fidèles, loyaux et vertueux, méritaient plus leur femme que nous – nous qui avons succombé aux on-dit et aux sirènes de la plantureuse lingère – mais il me semblait que le martyre qu'ils enduraient, celui de l'angoisse et de l'attente, n'était pas justifié. Tandis que nous baisions les sexes assoiffés de leurs femmes sans visage, ils se morfondaient, ignorants et éplorés.

— Police nationale, j'écoute ?

— Oui, bonjour, j'aimerais parler au capitaine Allouani.
— C'est à quel sujet ?
— C'est personnel, je suis un ami.
— Elle est en congé jusqu'à la fin de la semaine. Je ne peux que vous conseiller de l'appeler sur son portable, si vous avez le numéro.

Je n'en demandais pas plus. Cinq minutes plus tard, maintenant certain de ne pas tomber nez à nez avec elle, je me présentai à l'accueil du commissariat. Il n'était pas possible qu'ils soient tous complices. Maryam devait être la seule à couvrir les activités secrètes de Valérie. D'ailleurs, un rapide coup d'œil sur le trombinoscope affiché dans le hall d'accueil me confirma qu'elle était la seule femme gradée dans tout le poste.

— J'aimerais voir un responsable.
— Pour quel motif, monsieur ?
— Je pense avoir des informations importantes à propos des huit disparues.
— Ah... En principe, c'est le capitaine Allouani qui suit l'affaire... Et elle n'est pas là, aujourd'hui.

— C'est vraiment urgent... La vie de plusieurs hommes est en jeu, je dramatisai à dessein la situation.

— Plusieurs hommes ? Le flic en uniforme parut destabilisé. Mais ce sont des femmes qui...

— Je vous en prie...

Le collègue de Maryam, un grand blond mou, au teint grisâtre, légèrement bedonnant, écouta tout mon récit avec une attention presque surprenante. Derrière lui, je reconnus le portrait des « huit de Nancy ». Parmi les deux nouvelles, celles qui s'étaient ajoutées à la liste durant mes absences, je fus saisi par l'apparence de celle de gauche, une jeune femme brune et diaphane, dans le dos de laquelle on devinait une natte très longue. Je n'en avais aucune preuve, bien sûr, mais j'étais sûr qu'il s'agissait de l'initée qui s'était fait doucher de sperme en public. Et sous mes yeux.

Je m'attendais à ce que le flic nonchalant s'esclaffe ou qu'il opine du chef comme on le fait avec les fous et les mythos, dans le but de ne surtout pas les contrarier, mais non, il notait chaque détail avec application, remplissant le P-V à toute allure, ses doigts courant sur le clavier de son antique PC. Il me fit lui répéter en particulier mes appels de la matinée aux fameuses « disparues ». Que les femmes recherchées dans toute la région fussent tranquillement rentrées chez elle, comme si de rien n'était, était pour lui une source d'ébahissement, mais aussi, je le voyais bien, une petite blessure dans son orgueil et ses préjugés de flic. Femme volatilisée = rapt, généralement assorti d'un viol et d'un meurtre. Ou alors, quand il s'agissait d'une disparition volontaire, la coupable revenait d'habitude dans les deux jours, telle la Pomponette de Pagnol.

Évidemment, j'oblitérai soigneusement les scènes ou les épisodes qui me mettaient directement en cause, moi et la sorte de plaisir que j'avais pu

prendre en ces lieux. Sans forcer pour autant le trait, je décrivis l'endroit comme une sorte de prison pour hommes tenue par des matrones peu amènes, où les brimades prenaient la forme de sévices sexuels. Je lui pariai même de la photo de sexe tranché dans ma boîte aux lettres, ces méthodes quasi mafieuses qu'employait cette communauté d'amazones. Étant entendu que je ne pouvais pas impliquer sa consœur ; toute mon histoire serait alors tombée comme château de cartes.

— Je ne comprends pas pourquoi vous y êtes retourné seul, qui plus est après avoir reçu des menaces... Pourquoi vous n'êtes pas venu nous raconter tout ça, à ce moment-là ?

— Je ne sais pas..., mentis-je.

Comme je restais interdit, il se fit plus insistant :

— Et vous... vous estimez que vous avez été violé ? me demanda-t-il tout à trac, après un long quart d'heure d'écoute.

Silence embarrassé, d'un côté du bureau métallique comme de l'autre. Il ne devait pas poser ce genre de questions bien souvent à un homme. Il reprit néanmoins :

— Vous savez, si je n'ai pas un motif de plainte valable de la part de la personne qui dépose – vous, en l'occurrence –, je ne pourrai rien faire... Je ne vous demande pas non plus d'inventer ça de toutes pièces, hein... Juste de me dire les choses telles que vous les avez ressenties.

C'était une bonne question. Pouvais-je considérer ce que Maryam m'avait infligé comme un rapport abusif ? Et les jeux de ma « marraine » et de ses petites copines sexagénaires, qui se mettaient à quatre ou cinq sur un type enchaîné, à l'heure où leurs congénères en étaient plutôt au scrabble ou au thé citron, que fallait-il en penser ? Viol ? Pas viol ? Orgasmes consentis ou extorqués ? Rien n'était bien clair en la matière, je le savais, et encore moins pour un homme. La frontière entre contrainte et plaisir, coercition et consentement, était non seulement floue, elle était aussi très mouvante. D'un instant à l'autre, tout pouvait bouger. Les femmes violées étaient honteuses, et toujours un peu suspectes. Les hommes violés, tant dans les statistiques que dans l'opinion publique, n'existaient tout simplement pas. Ils erraient comme des spectres, aux limites de l'entendement, du ridicule et de la morale.

Ce qui était certain, en revanche, c'est que tous les hommes présents dans la cité des femmes de Valérie s'étaient rendus là de leur plein gré. Aucun n'avait été séquestré. Tous étaient tombés dans ce piège en forme de promesse avec au moins autant d'envie que de préventions. Et, comme j'avais pu moi-même l'éprouver à deux reprises, chacun était en mesure de s'échapper à tout instant. Les dispositions répressives, colliers de cuir, licols et caméras, tout cela n'était là que pour apporter un peu de tension érotique à nos conditions de vie. Appelons ça des éléments de décor. Rien de plus méchant, en somme.

Retournant tout cela, j'en vins presque à regretter ma démarche. N'étais-je pas en train de casser la machine à fantasmes qui me tenait en éveil, vibrant et bandant, plus vivant que jamais, et ce depuis des semaines ? Même les petites

soirées échangistes du *Dahlia noir* paraissaient bien ternes au regard de ce que nous avions vécu sous terre les uns les autres. Les deux ou trois maris sans nouvelles de leur femme valaient-ils qu'on sacrifie par ailleurs la félicité, même trouble, même subie, de dizaines d'hommes et de femmes qui, grâce à Valérie et ses sbires, renouaient avec la part sauvage d'eux-mêmes, si longtemps étouffée ?

— Alors... Je mentionne un viol, oui ou non ?

À voir l'expression soudainement si décidée du blond lymphatique, je compris qu'il était trop tard pour faire machine arrière. Il ne me lâcherait pas si facilement. Il devait être persuadé de tenir un « gros morceau », et s'en léchait par avance ses babines de fonctionnaire, envisageant déjà l'avancement avec délectation.

Cyprie ne me pardonnerait sans doute jamais d'avoir défloré aussi bêtement notre beau mystère.

16.

« Rentrez chez vous et attendez qu'on vous fasse signe » m'avait dit le flic blond avant de me renvoyer chez moi.

— Vous allez perquisitionner la boutique ?

— Je ne peux rien faire comme ça. Je dois saisir un juge et obtenir une commission rogatoire. Et puis...

— Oui ?

— Monsieur Colin père a plus d'un soutien dans cette ville. Débarquer en force dans l'un de ses locaux, ça n'est pas comme débouler dans un squat pour déloger des junkies... si vous voyez ce que je veux dire.

Je voyais très bien. La famille Colin pouvait bien faire ce qu'elle voulait dans ses sous-sols. Tant qu'on n'y torturait pas ou qu'on n'y zigouillait pas à tour de bras, les édiles locaux préféraient fermer les yeux. Une complaisance qui allait plutôt bien avec mes remords tardifs.

Néanmoins, l'affaire des disparues avait connu un tel retentissement dans tout le pays que...

— ... On va quand même vérifier deux trois choses, se rendre chez les femmes que vous avez appelées. Si c'est probant, il est possible qu'on fasse malgré tout une petite visite de courtoisie à *Femmes secrètes*. Ça n'aura pas la valeur d'une perquisition ordonnée par un juge. On ne pourra pas tout retourner. Mais ça nous donnera une première tendance. À partir de là, on verra si on doit pousser plus loin.

— Vous n'avez pas peur que ça mette la puce à l'oreille de Val... de la patronne du magasin ?

— C'est un risque. Mais je n'ai pas vraiment le choix.

Une dernière éventualité était que Maryam émerge de la cité avant la descente de police et joue de sa ruse et de ses influences pour détourner les soupçons. À bien y réfléchir, c'était même le plus probable. Lorsque j'étais en bas, j'avais observé qu'elle ne restait jamais sur place bien longtemps.

— Vous savez quand le capitaine Allouani doit revenir ? avais-je demandé avant de quitter le commissariat.

— Pas avant une semaine. Elle a posé des congés.

Puisque je n'avais rien de mieux à faire que patienter, je repris mon travail

là où je l'avais laissé, c'est-à-dire dans un chantier sans nom et à un état d'avancement au-delà du critique. D'ailleurs, aux menaces de Valérie et les siennes succédèrent celles de mon éditeur. L'après-midi de ce jour-là me parvint un recommandé avec AR me sommant de remettre un manuscrit dans les quinze jours, sans quoi je serais tenu selon les termes de notre contrat à restituer l'à-valoir déjà perçu. Décidément, mes petites aventures souterraines m'avaient mis dans un joli pétrin.

Mais, j'avais beau lutter, les souvenirs d'en bas me hantaient. Des instantanés, accompagnés parfois de sensations tactiles presque aussi vives que les originales, me traversaient constamment. Mon cerveau trempait dans une mer de stupre, où les seins des unes le disputaient au cul ou à la chatte des autres. Pour relâcher toute cette pression, j'étais contraint de me masturber au moins quatre ou cinq fois par jour. Mon gland rougeoyait et me brûlait tout autour du méat.

Le lendemain matin, très tôt, quelque chose comme vers six heures, alors que je m'étais endormi dans mon bureau côté rue, à même mon clavier, des claquements de porte et des bruits de pas précipités me sortirent de ma torpeur. J'ajustai à la hâte mon caleçon abaissé sur mes cuisses et glissait un œil à la fenêtre. Trois voitures et deux camionnettes de police couvraient l'angle des rues Girardet et Bailly. Des fonctionnaires en uniforme couraient en tous sens et, avec sa grande carcasse dégingandée, je reconnus le blond qui avait pris ma déposition.

C'est pas vrai, qu'est-ce qu'ils fichent là ?

Je croyais qu'il voulait prendre son temps avant d'intervenir en force ? Les choses avaient dû s'accélérer, depuis la veille. Maryam avait-elle refait surface et fini par craquer, déballant tout ce qu'elle savait sur les activités de Valérie ? L'interrogatoire des vraies-fausse disparues avaient-ils apporté des éléments plus alarmants que mon propre témoignage ? Toujours est-il qu'on y était pour de bon, à cette charge tant attendue, tant redoutée.

Sans réfléchir, j'enfilai un bas de jogging et des espadrilles – elles avaient beau être ringardes, j'appréciais leur confort rustique – et dévalai les escaliers. Dehors, je hélai le grand blond, qui sembla contrarié de me voir là.

— Rentrez chez vous, monsieur.

— Attendez... Si vous êtes là, c'est en grande partie grâce à moi. Et j'ai toutes les raisons de penser que ma femme est quelque part sous cette boutique...

— OK, OK... Mais vous restez derrière mes hommes.

Bien, fort bien, je serais sage. Comme personne à l'intérieur du magasin ne répondait à leurs appels, ils forcèrent la serrure de la porte vitrée et s'engouffrèrent à l'intérieur en colonne. Comme une volée de vandales, ils retournèrent tout ce que la boutique contenait de culottes, de strings et de balconnets. Il y avait quelque chose de comique, et presque de poétique, à voir

ces hommes en uniforme faire valser les pièces de lingerie, tels des gamins engagés dans une bataille de polochons.

Sur mes indications – leur supérieur mesura alors de quelle utilité je pouvais être –, ils débusquèrent l'accès à l'escalier en colimaçon et s'y pressèrent tous comme de la chair à saucisse qu'on enfourne dans un boyau. Ces hommes avaient beau être aguerris, et avoir été spectateurs, au cours de leur carrière, des choses les plus insensées qu'on puisse imaginer, tous marquèrent le pas en pénétrant dans la galerie des chattes, je perçus même quelques gloussements étouffés.

— On ne se laisse pas distraire, les gars ! L'officier blond les exhortait à la prudence. On reste bien concentré !

Plus facile à dire... tant les parfums conjugués de ces dames offertes à nos regards semblaient s'être donné le mot pour composer le bouquet le plus enivrant qui soit. Seules les deux ou trois flics féminines restaient indifférentes au spectacle odorant, et même un peu dégoûtées, détournant leur regard.

Comment était-ce possible autrement ? On avait forcément prévenu la communauté de notre arrivée. Moi qui y avais passé des jours entiers, quelque chose comme une bonne semaine si je cumulais mes deux séjours, je savais dire ce qui relevait du fonctionnement ordinaire, ou au contraire de circonstances exceptionnelles. Ce que nous vîmes alors n'avait rien du petit déjeuner habituel. D'ailleurs, si l'on considérait qu'il était vraiment très tôt, tout le gynécée aurait dû être surpris dans son sommeil. De ce que j'avais observé, personne ne s'y levait jamais avant huit heures bien pesées, excepté les quelques qui ne s'étaient pas couché du tout. Or, là, tout l'espace souterrain bourdonnait telle une ruche, comme un gigantesque corps vivant dont chaque composante s'agitait non pas de manière anarchique mais en parfaite cohérence avec les autres, suivant un plan d'ensemble inconnu de nous. Outre les femmes nues et masquées, qui trottaient tout autour de nous sans nous prêter une attention particulière, trop occupées, je notai que les hommes se déplaçaient librement, sans collier de cuir ni chaîne. On aurait voulu nous convaincre que ces messieurs étaient venus ici de leur propre chef, et qu'ils y demeuraient sans contrainte, qu'on ne s'y serait pas pris autrement. Mais ce n'est pas ce qui déconcerta le plus les agents qui me devançaient.

Valérie ne s'était pas contentée de donner un visage vaguement plus présentable à son royaume. Elle voulait nous en mettre plein la vue. Mieux : ce qu'elle avait préparé devait selon elle couper court à toute velléité d'intervention. L'idée était de plonger les intrus dans un tel torrent de sexe qu'ils en auraient le souffle coupé. Interpeller des individus dépouillés, passe encore. Mais se saisir des mêmes personnes en pleine action – et quelle action ! –, voilà une chose à laquelle les zélés fonctionnaires n'étaient clairement pas préparés.

Pour que l'effet soit total, la démonstration sensuelle qui nous attendait ne se bornait pas à des accouplements épars, ou quelques sévices légers, tels que j'avais pu moi-même en vivre. En parvenant à l'arène vers laquelle convergeait tout ce petit monde avec empressement, là où j'avais assisté à l'initiation de la jeune femme à la natte, nous nous arrê tâmes tous net. Ce qui nous était donné à voir dépassait tout ce que j'avais pu observer ici bas. Cela dépassait même l'entendement, et il fallait se concentrer de longues secondes pour bien comprendre en quoi consistait la mécanique infernale qui trônait au beau milieu de la piste.

— Putain... c'est pas possible...

L'exclamation bredouillée en sourdine par l'officier blond résumait assez bien ce que, dans un silence effaré, nous pensions tous.

À vue de nez, cela ressemblait aux « machines » de l'île de Nantes, ces animaux de métal et de bois, grandeur nature, que des artisans avaient reconstitués d'après les illustrations et l'univers de Jules Verne, et que j'avais découvertes lors d'un récent week-end. Mais ce qui nous était proposé là n'avait rien d'une sculpture inoffensive ou d'une distraction où l'on emmène ses enfants le dimanche. Moi qui avais lu Sade lors de mes années d'étude, j'y retrouvai la complexité et l'extrême perversité des assemblages humains qu'affectionnait le marquis.

Pour vous résumer la chose sans la dénaturer, imaginez donc une structure métallique haute de deux ou trois étages d'immeubles, tubulures arachnéennes auxquelles étaient fixées une bonne quinzaine de petites nacelles, comparables à celles qui étaient utilisées pour le service dans les cages de verre. À la différence que celles-ci semblaient fixes et que toutes étaient occupées en même temps. Sur chacune d'elles, un homme ou une femme étaient sanglés sur un tout petit strapontin en cuir et, derrière ou face à eux, un dispositif fait de rouages et de chaînes de vélo, conclu à son extrémité par un godemiché aux impressionnantes proportions, menaçait l'occupant.

Au pied de la construction, une Valérie triomphante, escortée par une petite dizaine de ses amazones, nous accueillit avec un sourire glaçant.

— Venez ! Entrez !

Malgré son invitation, aucun d'entre nous ne fit mine d'avancer. Tétanisés que nous étions tous.

— De quoi vous avez peur ? De ça ?

Elle poursuivit sans espérer de réponse.

— Mais ça... ça c'est vous, c'est moi, c'est nous tous ! Que sommes-nous, si ce n'est de bonnes machines à jouir ? !

À ces mots, exultant, elle empoigna une grosse manivelle en bois, fixée à une roue dentée, et se mit à tourner le tout avec une énergie démente. Néanmoins, un système électrique devait assister ses efforts, car c'est alors toute la structure qui se mit en branle avec une surprenante fluidité, dans un concert de couinements mécaniques et de cliquetis. Par la magie des engrenages et des courroies de transmission, chaque appareillage individuel

s'ébranla alors, imprimant à la fois à tous les phallus en plastique un seul et même mouvement de piston. Ici dans une bouche, là dans un vagin, ou encore dans un anus transpercé par le membre implacable. D'un seul tour de roue, Valérie possédait physiquement l'ensemble des suppliciés pris çà et là dans la toile de ses fantasmes tordus. Une seule rotation de manivelle et elle pénétrait à l'envi les orifices crucifiés, d'où s'écoulaient depuis les hauteurs de la machine des liquides divers, signe que certains prenaient déjà plaisir à se faire ainsi labourer par le monstre imaginé par leur maîtresse.

C'est à ce moment seulement que je repérai, au sommet de l'édifice orgasmique, une silhouette plus menue, plus fine, et ce n'était pas qu'un effet de la distance, j'en étais sûr. En dépit de son masque et des linéaments métalliques qui faisaient obstacle, je retrouvai en elle une grâce connue. Aimée.

C'était Cyprie, je n'avais plus aucun doute là-dessus. De là où j'étais, je pouvais capter ses petits râles familiers, comme des miaulements brefs, presque jappés, quelque chose entre le chaton et le chiot, en version femme adulte bien sûr. Un gode noir et luisant, bien plus conséquent ce que ce que je pouvais lui offrir pour ma part, entraît et sortait d'elle avec la régularité d'une aiguille de métronome. J'étais incapable de dire si elle m'avait vu. Si ce n'était pas le cas, alors c'est que je jouissais à l'instant présent d'un spectacle inédit pour moi, ma femme en train de se faire donner un plaisir dont j'étais exclu, et qui n'en était que plus stimulant. Si elle avait noté ma présence, c'est qu'elle l'utilisait pour décupler sa propre excitation, ce qui ne me laissait pas insensible non plus. Dans une hypothèse comme dans l'autre, j'en étais baba de lubricité.

La voix du flic blond me tira de ma contemplation béate.

— Je préférerais que vous ne restiez pas là...

— Pourquoi ? lui répondis-je comme dans un songe.

— On va intervenir. Leur petite comédie a assez duré.

Comme mes yeux ne quittaient pas le faite de l'improbable sculpture, il comprit que quelque chose ne tournait pas rond chez moi.

— Ça ne va pas ?

— Là..., je hochais la tête en direction de Cyprie.

— Eh bien quoi ?

— C'est ma femme.

Il n'osa pas s'attarder sur le corps de mon épouse, tordu par l'orgasme approchant comme un linge qu'on essore, et tenta de recouvrer tout le professionnalisme nécessaire.

— OK, on va faire ça en douceur..., il se racla la gorge. Je veux dire, on va faire attention en la décrochant de là.

Le stratagème de Valérie s'avérait plutôt efficace. Les policiers obtempéraient aux ordres de leur chef avec des gestes gauches, empruntés, retenus par on ne sait quelle pudeur.

Ils appréhendaient mollement ces corps nus, à commencer par la plastique de déesse chasserresse, une fois de plus gainée de cuir, de la vendeuse de lingerie. D'une main elle redoublait de vigueur sur la roue, imprimant aux godemichés une cadence folle, tirant de ses esclaves des cris de jouissance autant que d'effroi. De l'autre elle essayait de maintenir les hommes en uniformes bleu nuit en respect, dans un feulement de panthère.

— Vous n'avez pas le droit ! Cet endroit est un lieu privé ! Les personnes qui sont ici sont des adultes consentants ! Vous comprenez ce que ça veut dire ? Con-sen-tants !

Elle se débattait comme une sacrée diablesse. Assistée en cela par la Viking blonde qui venait de débouler sur place. Jusqu'à ce que quatre représentants de l'ordre se jettent en même temps sur elle et parviennent enfin à la maîtriser – pendant que deux autres ceinturaient la géante aux cheveux d'or –, interrompant de fait le manège infernal des roues crénelées et des courroies. La cacophonie cinétique cessa aussitôt, remplacée par des hurlements indignés.

Au-dessus de ce premier groupe, et tout autour, le chef-d'œuvre de Valérie Colin était en pleine débandade. Certains participants, le ventre encore douloureux du pilonnage qu'ils venaient de subir, sautaient au bas de la machine et cherchaient à fuir. Une attitude qui réveilla peu à peu les automatismes des flics, lesquels menottaient tout ce qu'ils pouvaient intercepter. D'autres se rendaient sans lutter. Et d'autres enfin, dont Cyprie, semblaient se soucier comme d'une guigne de ce qui se déroulait sous eux et s'acharnaient de tout leurs orifices sur les godes désormais inertes.

Juste avant de grimper pour la libérer, j'aperçus une silhouette masquée que j'identifiai sans peine. Depuis une porte dérobée, Maryam avait juste jeté un œil subreptice sur la scène apocalyptique, puis s'était échappée sans demander son reste. Si elle était trouvée ici, dans cette absence de tenue, c'en était fait de sa carrière au ministère de l'Intérieur. Le temps que ses confrères circonscrivent déjà ce qui se passait ici, elle pouvait encore se faire la belle.

Encore des cris, des gifles, des ruades possédées, une atmosphère d'empoignade généralisée, au milieu de laquelle je descendis une Cyprie tremblante, les yeux clos. Je la portai un moment, la soustrayant de fait au traitement appliqué aux autres complices, sous l'œil désapprobateur – mais inactif – du responsable de ce coup de filet. Après tout, il devait se dire qu'un couple s'était reformé, qu'au moins une disparue avait été retrouvée par l'un des siens et que celle-ci ne figurant pas dans la comptabilité officielle, personne n'aurait rien à y redire au sein de sa hiérarchie. Je pouvais bien reprendre mon « bien » et m'en aller.

Cyprie blottie dans mes bras, je passai par les longues allées du hall immense, celui qui abritait les cages de verre, non sans une forme de nostalgie trouble. Je compris d'emblée que toutes les cellules étaient vides. Y compris celle où j'avais moi-même passé ces quelques jours si particuliers. Leurs

occupants étaient-ils partis aussi librement que Valérie le prétendait ? Ou s'étaient-ils évadés à la faveur du chaos qui régnait dans tout le complexe ? Difficile à dire.

Lorsque nous atteignîmes enfin le bas de l'escalier en colimaçon, celui qui remontait jusqu'à l'arrière-boutique de *Femmes secrètes*, je déposai ma femme encore chancelante sur ses deux pieds, comme on procède avec un animal blessé. Elle tituba un peu, posant une main légère et reconnaissante sur mon épaule, et s'engagea dans la volée de marches en tire-bouchon, collée à moi, brûlante d'une fièvre qui tarderait à se dissiper, je pouvais l'affirmer.

17.

Elle dormit près de quinze heures sans interruption. Et je passai presque autant de temps à la regarder dans son sommeil, aussi vulnérable désormais que je l'avais vue conquérante, dans la chambre noir du *Dahlia*, ou chevauchant l'une des bites automatiques sur la machine infernale de Valérie.

Les rares instants où je la quittai, j'en profitai pour humer les sous-vêtements usagés qu'elle avait largués à même le sol de la salle de bains, lors de l'un de ses passages ici. J'ai toujours adoré ça, sentir ses dessous. M'imprégner de ses fluides à son insu. Avec cette petite peur au ventre d'être surpris par elle dans ce rituel inavouable, le nez plongé dans les traces de sueur ou de cyprine. Comme si j'allais être capable de faire à rebours le chemin de ces molécules et entrer en elle plus loin que ne le pouvaient mon œil, mes doigts et mon sexe.

Dans la rue, sur le trottoir d'en face, des policiers allaient et venaient sans cesse dans la boutique, les bras chargés d'objets, sans doute autant de pièces qui seraient consignées et utilisées dans l'enquête. Que les femmes ici présentes y soient entrées de leur plein gré, cela serait établi à la seule appréciation du juge. En attendant, le commerce de Valérie Colin et de ses sous-sols attenants était impliqué dans la disparition de huit femmes, et cela suffisait à justifier un tel déploiement de force et de précautions. Un cordon d'uniformes interdisait désormais l'accès au magasin et, débordant sur la chaussée, rendait difficile la circulation à cette intersection déjà si encombrée d'ordinaire.

Je songeai que l'officier blond, et après lui le magistrat qui serait chargé d'instruire le dossier, aurait bien du mal à faire entrer cette affaire dans les cases de la loi et de leur jurisprudence. Pouvaient-ils parler d'enlèvements ? De séquestrations ? Comment statuer sur ce qui n'était, à bien y songer, qu'un jeu pervers entre adultes ?

Et puis, s'agissant de *Femmes secrètes*, l'œil inquisiteur de la justice saurait-il y voir clair plus clair que moi dans les désirs de ces dames ? Un tribunal serait-il vraiment le bon théâtre pour rejouer avec justesse, sans complaisance ni morale outrancière, ce qui s'était déroulé en bas ? Et surtout : fallait-il tout décortiquer, savoir et soupeser ? Ce plaisir étrange que nous,

hommes, avions ressenti en ce lieu, ne tenait-il pas justement au fait que les explications nous avaient manqué ? Le bonheur de nos sens n'était-il pas né de notre ignorance et de l'abandon que nous avions tous fini par consentir, sous la main de nos maîtresses masquées ?

Les femmes secrètes n'étaient-elles pas faites pour le rester ?

Pourtant, l'envie d'en savoir plus était bien là. Elle le lut dans mon regard, dès son réveil, visiblement disposée à répondre aux questions qui me taraudaient. Et comme je tardais, c'est elle qui se lança la première.

— C'est Éva qui m'en a parlé.

Éva, sa chère collègue, sa complice.

— Parlé de quoi ? J'ai fait semblant de ne pas comprendre.

— De tout ça...

— Elle connaissait comment ?

— Je ne sais pas. Mais quand je lui ai confié certaines de nos difficultés, à toi et moi, elle m'a dit qu'elle connaissait un endroit incroyable. Un lieu qui remettait la sexualité au cœur des rapports de couple.

— Éva a été... en bas ? Je m'étranglai presque.

J'imaginai sa sculpturale amie, sa sensualité affichée, évoluant dans ce contexte licencieux. En voilà une dont j'aurais bien volontiers été l'esclave...

— Elle n'est pas entrée dans les détails, mais oui.

— Comment ça se passe ? embrayai-je aussitôt, avide de détails.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu ne débarques pas ici de Paris un beau matin, pour descendre d'emblée dans les sous-sols de *Femmes secrètes*...

— Non, en effet. J'ai eu un premier rendez-vous avec Valérie.

— C'était quand ?

— Il y a trois mois, environ. Elle m'a exposé son projet. Ça m'a tout de suite convaincue.

Je me souvenais de ce déplacement inopiné à Nancy. Elle avait prétexté un voyage professionnel et je n'avais pas plus creusé que ça, à l'époque. Elle s'était pourtant montrée enthousiaste, à son retour, clamant haut et fort son nouvel amour pour cette ville, datant son désir de s'y installer dès cette première visite.

— Et ensuite ?

— Elle m'a expliqué que pour que mon entrée dans la Cité ait les effets escomptés, il fallait qu'on déménage ici, sur place.

« Les effets escomptés », c'est-à-dire pour que je tombe moi aussi dans le panneau. Moi surtout.

— C'est elle qui a fourni cet appart, n'est-ce pas ?

— Oui. Une grande partie des locations du quartier appartiennent à son père. Pour que nos hommes mordent à l'hameçon, il est indispensable que nous logions à proximité du magasin. Il n'y a que comme ça que leurs soupçons peuvent se porter au bon endroit.

Les entrées et sorties nocturnes, ces femmes qui pénètrent dans la boutique et n'en ressortent jamais, l'étrange balai des voyeurs et des exhibitionnistes, tout cela contribuait à guider nos pas jusqu'à l'arrière-boutique de Valérie, jusqu'à l'escalier en colimaçon. Et aussi et surtout cette rumeur, lancinante, insistante, parfum lourd qui ne tardait pas à enivrer les maris qui avaient accepté de s'établir ici. Tous ou presque se laissaient griser.

Son récit confirmait toutes mes hypothèses et précisait l'enchaînement logique que j'avais échafaudé lors de ma dernière visite chez les flics. N'étaient quelques minuscules zones d'ombre...

— Et si l'homme ne voit rien, si le scénario des Colin est déjoué, que se passe-t-il ?

— Alors il va déclarer la disparition de sa femme au commissariat.

— À Maryam.

— Oui, à Maryam. Dans deux ou trois des huit cas, elle a réussi à orienter monsieur sur la bonne piste. Mais les autres n'ont rien voulu savoir, et ils ont maintenu leur plainte.

La fliquette était en quelque sorte l'agent de liaison de Valérie à la surface, sa courroie de transmission avec les futurs membres du gynécée, et le club de gym servait de lieu de contact. D'ailleurs, dans le « package » proposé aux clientes de *Femmes secrètes*, l'inscription à la salle de sport était incluse. Ainsi, bien sûr, que le bail d'un appartement dans le quartier, et quelques autres services annexes.

— Et les intimidations ? Les lettres de menace ? Ça faisait partie de la prestation, ça aussi ?

— Bien sûr. Valérie est tout sauf une idiote. Elle sait comment fonctionnent les hommes.

— Mais encore ?

— C'est simple : le meilleur moyen de vous pousser à aller quelque part, c'est de chercher à vous en dissuader.

— Et la photo... ?

— La bite tranchée ? C'est du bluff. On n'a jamais coupé quoi que ce soit à un homme dans la Cité.

Ce disant, elle empoigna la mienne et se mit à la branler doucement. Je me laissai faire sans un mot. J'observai son sourire doux et traquai à travers le drap quelles modifications subtiles cette aventure avait pu apporter à son corps. Ou, plutôt, à ses attitudes. À la manière dont elle se mit à se tordre, je compris qu'elle se caressait elle aussi. Une libre expression de ses envies, directe, qui ressemblait si peu à l'ancienne Cyprie.

Lorsqu'elle avala mon membre, je fus parcouru d'un frisson. Comme pour prolonger le suspense, et infuser mon excitation dans un bouillon de peur, elle mordait par instant mon gland du bout des dents, trop légèrement pour me blesser, assez fort pour ménager le doute. J'avais beau savoir qu'elle ne le

croquerait pas pour de bon, cet état de tension prolongé me faisait chavirer.

Puis, sans me demander mon avis, elle me tira sur le lit et vint coller sa vulve sur mon visage. Une aura chaude en émanait. Et puis, autre chose aussi. Quelque chose d'inédit. Une fragrance nouvelle, assez différente de son odeur naturelle. Plus sucrée, plus capiteuse, entre le miel et le patchouli.

Je n'eus pas besoin de plus d'explications. Je compris qu'elle avait composé ce parfum vaginal à mon intention. Rien que pour moi. Pour que mon envie de la dévorer ne faiblisse jamais. De fait, je la croquai à pleine bouche, engouffrant ma langue en elle aussi loin que je le pouvais, me pouléchant de ce jus fruité qui coulait partout sur mon visage. Je mangeais son fruit avec tant d'appétit, affamé d'elle, qu'elle ne tarda pas jouir, les contractions de son sexe imprimant à mes lèvres des palpitations contagieuses, sorte d'électrochoc destiné à me rendre la raison. Comme une vague ultime la traversait, je vins à mon tour, par longues saccades au fond de sa gorge, déversant en elle un flux où j'aurais voulu l'emporter, noyer ce qui me restait de son image d'avant.

Le reste de la journée se déroula sur le même tempo. Sans quitter notre couche, nous baisions et parlions en séquences alternées, une parole appelant une nouvelle effusion et réciproquement.

— Et tout ce temps... Tu étais là-bas, ou tu bossais vraiment à Paris ?

— Un peu des deux. Mais généralement pas quand tu le pensais. Par exemple le soir où tu as débarqué à mon studio sans prévenir... j'étais ici.

La voisine polonaise, celle au vagin coulant de foutre, avait dû cafter.

— Tu veux dire « dans la Cité » ?

— Oui.

— Oh ! vous avez bien failli tout nous faire foirer, une fois ou deux. Toi et ton petit copain Richard...

À l'évocation de mon ami le journaliste, lui qui s'était gargarisé des performances horizontales de ma femme, je fus pris d'une crispation irrépressible, laquelle se transforma aussitôt en raideur de ma verge. Cyrie ne se fit pas prier pour l'attraper et, sans autre préliminaire, la plonger dans cette petite fleur qu'elle m'avait toujours refusée.

L'étroitesse de son cul était un délicieux supplice. Chaque mouvement, même bref, menaçait de me faire exploser. Je progressais en elle avec une lenteur de limace, appréciant chaque centimètre supplémentaire comme la nouvelle étape d'une longue ascension. Quand enfin tout mon sexe disparut dans l'anneau rosé, je restai là longtemps, immobile, contemplant la vue qui s'étendait sous moi, dominant le monde depuis ces hauteurs éternelles, incapable du moindre mot, écrasé par tant de douceur et de beauté. Elle se contenta de soupirer un interminable « oui » qui valait tous les discours, et acheva de parfaire cet instant unique. Aucun de nous deux ne vint, mais cet état miraculeux dépassait en intensité quelques milliers d'orgasmes.

Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi, au plus profond d'elle. Si bas et si haut à la fois. Tirant un trait dur et comprimé entre mon ciel et ses abîmes.

— Et si je n'étais pas venu te chercher ? lançai-je plus tard.

— Eh bien quoi ?

— Tu aurais fini par ressortir... ou tu serais restée là-bas ?

— Je ne sais pas. Franchement, j'étais bien, en bas... Mais l'idée de finir comme les « marraines » ne m'excitait pas outre mesure. Je ne sais pas si j'aurais supporté de vivre coupée du monde sur la durée.

Un partout. Je ne l'interrogeai pas sur ses écarts de conduite dans le gynécée ; elle n'insista pas sur le plaisir trouble que j'avais connu entre les mains expertes de mes maîtresses grison Nancy.

Comme pour chasser ces pensées, elle passa une main légère sur mon torse et mon bas-ventre, où les poils rasés par les amazones commençaient déjà à repousser, drus et piquants.

Vers la fin de l'après-midi, alors que nous avions fini par nous assoupir un moment, l'un contre l'autre, nos sexes toujours à portée de main, la sonnerie aigrette de l'interphone nous tira du lit. Cyprie se précipita vers la porte pour être celle qui décroche, se contenta d'un « je t'ouvre » expéditif, et revint vers moi, nue et souriante.

— Qui c'est ? m'enquis-je en agrippant ses fesses à pleines mains.

Je déposai de petits baisers tout autour de son nombril, lui tirant des rires enfantins.

— Ah... Notre invité-surprise, cher monsieur.

Maryam ? Valérie ? Cécile ? Richard ? Peut-être même Éva. Quand même pas Thierry, non ?

La porte s'ouvrit peu après sur une évidence, une évidence vêtue d'un manteau de cachemire que je connaissais déjà, nue en dessous.

Sophie...

Dès l'entrée, elle laissa choir son vêtement à terre et se révéla à nous telle que je l'avais découverte au *Dahlia*, puis dans sa maison de famille aux confins de la ville. Perchée sur ses talons hauts, elle claqua jusqu'à la chambre, me prouvant au passage qu'elle connaissait le chemin, et qu'elle était sans doute déjà venue dans cet appartement. D'ailleurs, Cyprie et elle s'embrassèrent sur la bouche avec une impudeur de vestiaires (et encore, on n'avait pas dû fréquenter le même, elles et moi.)

— J'espère que ton ange gardien t'a plus, ma femme me lança, une main sur les hanches de notre invitée. Parce qu'à moi, elle me plaît beaucoup.

C'est là que je compris pourquoi Sophie avait été à ce point attentionnée avec moi, en bas comme après ma sortie. Faute de pouvoir s'occuper de nous en personne dans le gynécée – sinon, tout le mystère se serait instantanément

dissipé –, nos femmes, après nous avoir attirés dans ces profondeurs, nous confiaient à une consœur de leur choix, étant entendu que celle-ci pouvait user de nous comme elle le souhaitait, y compris en nous remettant entre les mains d'une tierce bonne femme, à l'instar de Sophie quand elle m'avait enfermé chez marraine. Sophie n'avait jamais été que le prolongement de Cyprie à mes côtés. J'imaginais donc que c'est avec l'assentiment de cette dernière, peut-être même sous son ordre, que ma protectrice était venue me cueillir au *Dahlia noir*, pour m'entraîner ensuite jusqu'à son lit. Et enfin en elle.

Se décollant enfin l'une de l'autre, elles saisirent chacune l'une de mes mains et me tirèrent jusqu'à l'amoncellement de draps défaits et parfumés, où je fus jeté comme un vulgaire paquet bandant. En temps normal, j'aurais jeté l'éponge molle de mon érection flageolante depuis belle lurette. Mais la perspective de leurs caresses conjuguées était plus efficace que toutes les pilules bleues du monde.

Sophie avait-elle un mari ? Qu'était-il advenu de lui après l'évacuation du complexe souterrain ? Et Cyprie, de qui avait-elle été la bienveillante tutrice ? De Richard ? C'est ça ? Cécile avait trouvé cocasse de lui offrir la femme de son unique ami ?

Autant de questions que leurs premiers baisers, répartis en deux points opposés, au nord et au sud, soufflèrent avec la douceur d'un vent d'été. Elles me picorèrent ainsi un moment, avant que leurs bouches ne convergent, fraîches et apaisantes, cataplasme d'amour sur mon bout brûlant. Jamais encore je n'avais senti ni vu deux langues s'appliquer de concert sur mon gland. Elles y mettaient une application et une grâce qui constituaient en elles-mêmes un plaidoyer vibrant pour la pluralité sexuelle. À chaque lèchement sur le frein ou sur la couronne de peau, ô combien sensibles, à chaque succion alternée de ma pointe, disparaissant dans l'une ou l'autre bouche, leurs visages se confondaient un peu plus. Aurais-je eu affaire à des jumelles que je n'eus pas moins su les distinguer. Vraiment, elles n'étaient qu'une. Peu m'importait maintenant quel orifice – le con étroit de Cyprie, celui plus évasé de Sophie – j'allais bien pouvoir pénétrer. Cela n'avait plus aucune espèce d'importance. J'étais si bien. Je me laissais emporter.

Après de longues heures d'agacements indifférenciés, je vins dans un étui soyeux et anonyme, les yeux clos, un sein dans ma bouche, un majeur dressé dans chaque derrière étoile, comblé et détendu. La nuit, notre nuit, pouvait bien commencer.

— Je t'aime, susurrai-je à mon ange à deux têtes.

18.

Toute la période du procès de Valérie fut pour nous deux – nous trois, si l'on tient absolument à redécouper l'hydre sensuelle qu'étaient devenues Cyprie et Sophie en deux entités bien distinctes – une frénésie sexuelle continue et sans précédent. Loin de me couper les jambes, cette nouvelle énergie irriguait tous les pans de mon existence et j'avais même repris mon manuscrit d'arrache-pied, à la grande surprise de mon éditeur qui en avait fait son deuil. Entre deux siestes prolongées, j'écrivais donc avec un entrain nouveau. Cyprie, elle, avait négocié de faire quelques recherches de tendances depuis la maison et, bien que le sujet ne fût jamais évoqué entre nous, il me sembla que Sophie vivait de ses rentes et n'avait d'autre souci, pour occuper ses journées, que quelques courses dans le quartier et nos parties de jambe en l'air.

Nous ne formions pas vraiment un ménage à trois, j'insiste sur ce point. Car il n'était pas question que Sophie vînt s'installer pour de bon avec nous. De fait, il arrivait aussi que je séjourne deux ou trois jours avec elle dans son manoir familial, laissant Cyprie seule en ville, ou que je les abandonne toutes les deux pour jouir du calme de la campagne et de levers de soleil sur le parc, de manière exclusive. Toutes les combinaisons étaient bonnes à essayer, et aucune ne nous laissait ce goût amer qu'on peut craindre dans une telle configuration à trois pôles. Je le répète : à nos yeux, nous n'étions plus trois, mais bien deux, parfois même un(e) seul(e).

Aucune des clientes de Valérie Colin ne fut directement inquiétée. Toutes furent considérées comme des victimes de cette incroyable machination érotique, dont Valérie apparaissait comme l'unique instigatrice, et non pas comme les complices qu'elles étaient réellement. À ce titre, celles qui s'en sentaient furent appelées à témoigner lors du procès qui s'ouvrit trois mois plus tard. Eu égard au retentissement national de l'affaire, la procédure avait été menée avec une extraordinaire rapidité.

— La défense appelle à la barre un nouveau témoin : mademoiselle Cyprie Gaillard.

Elle avait volontairement opté pour une tenue sobre, couvrante et sans une once d'impudeur.

— Pouvez-vous nous raconter dans quelles circonstances vous vous êtes retrouvée cet été dans le complexe souterrain de Madame Colin ?

— J'y suis entrée de mon propre chef.

Le reste de son récit fut à l'avenant, décrivant une démarche libre, sans contraintes, le choix d'une femme adulte désireuse de pimenter sa sexualité. Une version qui fut corroborée par tous les autres témoins. Depuis mon banc dans la salle, je m'amusai à reconnaître, à tel ou tel détail, ces femmes que je n'avais vues que nues et masquées. Le jeu n'était pas facile, et j'eus bien de la peine à identifier la majorité d'entre elles. Avais-je été leur amant ? Les avais-je vues s'ébattre devant moi, le sexe empalé sur le mur de godemichés ou tordues de plaisir dans les boxes de verre ?

Ces pensées m'emportaient loin des débats, à des niveaux d'excitation bien difficiles à contenir. Ainsi nous retrouvions-nous, Cyprie, Sophie et moi, dans les toilettes du palais, aussi modernes que le reste de la bâtisse métallique, fouillant nos sexes de nos mains impatientes, pénétrant ou gobant le premier orifice venu, chauffés par l'exiguïté de la cabine autant que par les pas au-dehors, constamment à ça de se faire surprendre. Ce fut quelques minutes avant le verdict que j'enculai Sophie pour la première fois. Jusque-là réticente, elle m'offrit son cul majestueux avec un rôle de complet abandon, tandis que Cyprie enfournait une main entière dans sa vulve écartelée. Une sonnerie dans le couloir nous alerta que la séance reprenait, mais nous fûmes incapables de nous extraire de notre boudoir qui sentait la pisse.

Attendu qu'aucun des chefs d'inculpation n'a été confirmé par les témoignages produits devant cette cour...

L'anus inviolé de Sophie était au moins aussi résistant que celui de Cyprie lors de ma première incursion. Je dus m'y reprendre à plusieurs reprises pour forcer le premier rideau, d'un quart de gland fébrile.

Attendu les gages apportés par la défense quant à l'usage des locaux cités par la partie civile...

Quand le champignon fut entré tout entier, la hampe se trouva aspirée soudainement, comme si ma bite était entrée dans une machine à faire le vide. Un slurp long et humide se fit entendre, preuve que l'intégralité de mon membre avait pénétré son cul. Elle ouvrit grand la bouche, sans un son, avec un air de poisson mort, les yeux révulsés. Comme Cyprie avant elle, elle balbutia un « oui » tout juste audible.

Attendu le retrait des plaintes afférentes à six disparitions, qui avaient été initialement déposées...

Sans doute exalté par le contexte, je ne me contentai pas cette fois d'une plongée immobile. J'allais et venais en elle à bon rythme, toutefois sans excès, si bien que son gémissement muet se mua bien vite en un hullement suraigu. Elle repasserait pour la discrétion. De son côté, Cyprie maniait son poing envaginé tel un vilebrequin, le vrillant dans les profondeurs de Sophie en synchro parfaite avec chacune de mes poussées.

...Ce tribunal déclare Valérie Colin innocente des charges retenues contre elle... Madame, vous êtes libre.

Je jouis en Sophie alors que le brouhaha se faisait déjà entendre dans la salle des pas perdus. La relaxe complète et sans conditions de Valérie n'irait pas sans remous, nous en étions bien conscients. Plusieurs associations catholiques s'étaient mobilisées et leurs partisans hurlaient au scandale et à la parodie de justice.

Ce que ces gens ne savaient pas, pas plus que le juge qui avait innocenté la belle et grande rousse, c'est que la famille Colin possédait bien d'autres sous-sols comparables à ceux où avait été installé le premier complexe de Valérie. Le plus vaste et accessible d'entre eux donnait directement, nonobstant un dédale de coursives et d'escaliers, sur le fameux club de gym où Maryam et Cyprie s'étaient rencontrées.

Nous nous y retrouvâmes tous un dimanche de décembre, étonnamment doux pour la saison.

Ce que les flics de la PJ de Nancy n'imaginaient pas, c'est que la capitaine Allouani, leur collègue, qui à aucun moment n'avait été soupçonnée, encore moins inquiétée, serait la plus ardente supportrice de l'installation en ce lieu d'un nouveau gynécée. C'est elle qui détenait les clés du gymnase ; elle qui nous ouvrit ce jour-là, avec un large sourire, à Cyprie, Valérie, Sophie et moi.

Ce que l'opinion publique bien-pensante ne soupçonnerait jamais – tout au moins l'espérons-nous –, c'est que la petite entreprise sensuelle de Valérie reprendrait bientôt de plus belle. Contrairement à ce que je redoutais, celle-ci ne me tint pas rigueur de la rafle opérée dans la première Cité. Elle me pardonnait. Mieux, elle ne mentionna pas une seule fois ma responsabilité dans cette affaire – que je l'admette ou non, c'est bien moi qui étais allé trouver le confrère blond de Maryam – et se comporta dès lors avec moi comme si j'étais l'une d'entre elles. Ou l'une d'entre eux, difficile à dire, tant les frontières entre nous s'étaient brouillées.

Ce jour-là, dans les caves non aménagées qu'elle nous fit visiter, elle fut la première à me toucher, puis à m'embrasser, et enfin à saisir ce qui durcissait entre mes jambes. Pour la première fois, elle se dénuda complètement et, s'agrippant à deux canalisations qui affleuraient sur le mur auquel j'étais adossé, elle vint se planter sur moi avec force, comme j'avais vu faire ses

disciples sur les bites artificielles jaillissant de la cloison. L'éclairage était faible et je ne devinais qu'à peine où se trouvaient nos trois accompagnatrices.

Mais bientôt je sentis qu'on empoignait mes bourses avec douceur – Sophie ? – qu'une langue lichait mon frein à chaque sortie intempestive de mon chibre – Cyprie ? – et qu'un index décidé s'était invité dans mon anus, où il fourrageait avec la détermination d'un spéléologue qui cherche son chemin – Maryam, j'en étais certain, ça ne pouvait être qu'elle.

Nous nous occupâmes ainsi les uns des autres pendant près de trois heures, chacun devenant à tour de rôle le centre de toutes les attentions. Les pratiques diverses m'apparaissaient par flash, ce qui était plutôt heureux, car il n'était pas exclu que certaines m'eussent dégoûté si je les avais vues exposées en pleine lumière.

Dans les rares moments où je l'apercevais, je trouvais Cyprie rayonnante. Elle n'avait plus grand-chose à voir avec cette maîtresse un peu coincée que j'affublais de visages étrangers pour pouvoir la prendre. Non pas qu'elle fut toujours la plus entreprenante ou la plus débridée de ces dames. Mais émanait d'elle un quelque chose d'unique, comme un fluide magique, qui attirait les autres. Peut-être était-ce simplement ce parfum dont elle vaporisait son sexe plusieurs fois par jour, qui agissait sur nous à notre insu. Ou bien ce sourire qu'elle affichait désormais à longueur de journée et qui appelait constamment de nouveaux baisers ou de nouvelles caresses.

— Qu'est-ce qui nous prouve qu'on ne va pas encore se faire choper ? s'inquiétait Sophie.

— Pas de souci, répondit Maryam. Je viens de toucher une nouvelle collègue. Elle m'a l'air mûre pour qu'on la mette dans la confidence. Si on est deux à être affranchies au commissariat, les risques de fuite tombent quasiment à zéro.

Valérie approuva.

— Et puis, j'ai pensé à un autre moyen de conduire ces messieurs jusqu'à nous. Un truc qui va les rendre si accros qu'on n'en perdra plus un seul en route. Fini les dépôts de plainte et les alertes enlèvement.

— C'est quoi ?

— On va leur envoyer des vidéos tournées dans le nouveau gynécée. Intraçables, évidemment, mais avec juste ce qu'il faut de détails pour qu'ils trouvent le chemin qui les mènera ici.

— Ça va aussi nous aider à rendre toute cette affaire rentable, compléta Cyprie. Quand ils seront bien ferrés, on leur vendra un accès réservé à tout le système vidéo de la Cité. Même s'ils ne veulent plus s'aventurer ici et jouer les hommes-objets, ils pourront toujours se rincer l'œil et voir ce que leur femme trafique avec nous.

C'était ma femme, cette entrepreneuse fourmillante d'idées et d'ambition, et je n'étais pas peu fier d'elle.

— Cyprie a eu une autre idée géniale, Maryam intervint à son tour. On va vendre les parfums vaginaux originaux des membres de la Cité. Ainsi chaque

homme qui aura fait un séjour ici pourra continuer à s'en enivrer à la surface.

Idée brillante, en effet. Tout se goupillait si bien. Notre avenir avait beau se jouer dans un souterrain, jamais il ne s'était annoncé aussi lumineux.

Quelques jours plus tard, attablé à la terrasse du *Molière*, je sursautai presque quand une main masculine se posa sur mon épaule.

— Richard... ?

— Comment allez-v... Comment vas-tu ? me repris-je.

— Pas terrible.

À la vérité, il semblait décomposé, les traits tirés, le regard absent. Il s'assit en face de moi, pesamment, et fit signe au garçon de lui apporter son « petit noir » habituel.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Cette fois, je crois que Cécile est partie pour de bon.

— Tu es sûr ?

— Ça m'en a tout l'air : elle m'a envoyé une carte de Californie. Elle s'est barrée avec la Viking.

— Non ? !

— Eh si... Tu savais que cette brute était américaine ?

Blanchie de toute accusation, elle aussi.

— Non, admis-je... Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas.

J'hésitai un moment puis, en lui faisant promettre une discrétion absolue, je lui confiai les nouveaux projets de notre petite bande. M'engageant au nom de mes partenaires, je lui fis la proposition suivante :

— Si ça te dit... Il y aura toujours une place pour toi en bas.

— Vraiment ?

— Si je te le propose... !

Et nous voilà maintenant tous les deux, voisins de cellule. Enfermés dans des cages de verre en tous points identiques à celle de la première Cité. C'est de la mienne que je vous écris ces mots. Les patronnes m'ont octroyé ce privilège : celui de disposer en permanence d'un stylo et d'un cahier, où consigner au jour le jour la vie de notre petit paradis, même s'il git là où l'on trouve d'ordinaire les enfers.

Depuis que nous avons instauré notre nouvelle formule, les cachots ne désemplissent pas. Grâce au procès, nous avons même bénéficié d'une publicité gratuite, plusieurs mois durant, qui a largement dépassé les limites de la région et du pays. C'est fou comme le souffre de la justice assure une promotion efficace.

On vient aujourd'hui de toute l'Europe, et même d'autres continents, pour avoir le plaisir de se faire dresser par ces dames. J'ai retrouvé certaines têtes et certains culs connus, comme par exemple celui de ma bonne « marraine » ou, plus épisodiquement, la brune diaphane que j'avais vue initiée en public.

En vertu de notre statut particulier, Richard et moi pouvons émettre chaque semaine une liste de préférences. Si elles l'agrément, les femmes que nous y avons consignées nous rendent visite dans notre cage, où elles s'adonnent alors aux jeux qui leur plaisent.

Depuis que le gynécée a rouvert, et que Cyprie et moi y demeurons à l'année, je n'ai plus aucune notion du temps ou presque. Hormis ce journal, je n'ai plus besoin non plus d'écrire pour subvenir à nos besoins. Les recettes issues des abonnements vidéo ou de la vente de parfums suffisent amplement à nous entretenir, nous les membres fondateurs. D'ailleurs, nous avons vidé l'appartement de la rue Girardet, et donné la plupart de nos meubles et de nos vêtements, devenus inutiles, à des associations caritatives. Seuls quelques livres ont été sauvés de ce grand tri. À ma demande, une petite bibliothèque, exclusivement érotique, a même été aménagée dans ce nouveau complexe. Elle est en accès libre, pour qui veut y puiser l'inspiration. J'ai bon espoir qu'un jour le volume que vous tenez entre les mains rejoigne les volumes déjà présents.

Je n'y pensais plus quand, très récemment, Cyprie m'a appris la nouvelle.

— Ça y est, Valérie l'a vendue.

— Vendue quoi... ? je restai interdit.

— Eh bien... *Femmes secrètes* ! On n'en avait plus l'utilité.

— Tu... Tu sais ce que ça va devenir ?

— Oui, un traiteur asiatique je crois, quelque chose dans ce goût-là.

Et ce soir-là, tandis que deux novices me suçaient de concert, j'ai pleuré, un sourire aux lèvres, partagé entre mon bonheur tout neuf et un relent de nostalgie que je ne m'expliquais pas.

Édition du Club France Loisirs,
avec l'autorisation des Éditions Blanche.

Éditions France Loisirs,
123, boulevard de Grenelle, Paris
www.franceloisirs.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Blanche, Paris, 2012
ISBN : 978-2-298-06348-6